



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

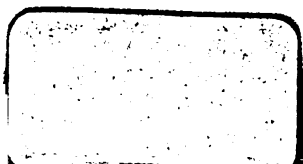
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07581400 8



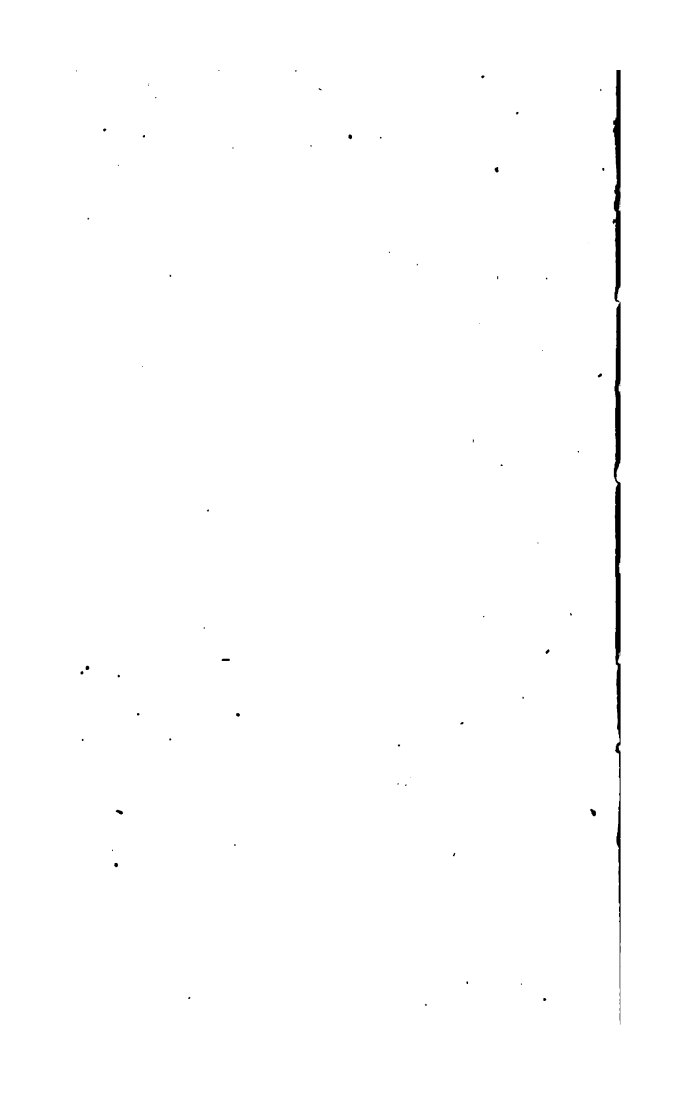
21-
2-1-10

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL
INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME LXXV. PART 1.
1945

—

—





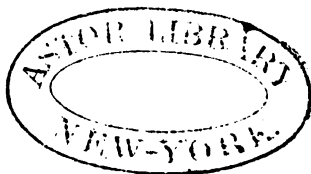
CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

D'AUTREAU.

TOME SECOND.



A PARIS.

1791.

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce volume.

La Fille Inquiette , ou le Besoin d'aimer ,
Comédie , précédée du Sujet , des Jugememens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Démocrite prétendu Fou , Comédie ,
précédée du Sujet , des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

D'AUTREAU.

TOME SECOND.

L A F I L L E
I N Q U I E T E ,
O U
LE BESOIN D'AIMER ,
C O M É D I E
EN TROIS ACTES, EN PROSE,
PAR AUTREAU ;

*Représentée , pour la première fois , le 2
Décembre 1723 , sur le Théâtre de
l'Hôtel de Bourgogne.*

ACTEURS DE LA PIÈCE.

PANTALON, Financier.

SILVIA, Fille de Pantalon.

LISETTE, Suivante de Silvia.

LE DOCTEUR, Médecin.

OCTAVE, Fils du Docteur, et connu, pendant presque toute la Pièce, sous le nom de Lélío, Maître de Philosophie.

LÉLIO, Maître de Philosophie.

ARLEQUIN, Valet de Pantalon.

VIOLETTE, Cuisinière de Pantalon.

TRIVELIN, Elève du Médecin.

VÉNUS, Actrice d'un Opéra de Campagne.

Personnages du premier Divertissement.

UNE BERGÈRE chantante.

UNE GROSSE PAYSANNE chantante.

BERGÈRES et PAYSANNES dansantes.

Personnages du second Divertissement.

DEUX PETITS AMOURS, habillés en Arlequins.

CYRUS et MANDANE.

D. QUICHOTTE et DULCINÉE.

LE CHEVALIER DES MIROIRS et L'INFANTE MICOMICON.

CÉLADON et ASTRÉE chantans.

BERGÈRES et BERGERS dansans.

Personnages du troisième Divertissement.

LES JEUX et LES RIS, sous la forme de Comédiens Italiens.

UNE DAME RAGONDE.

UN POLICHINELLE.

La Scène est dans un Village.

S U J E T

DE LA FILLE INQUIETE,

O U

LE BESOIN D'AIMER.

PANTALON , Financier avare , et qui se croit malade , est à la Campagne , aux environs de Paris , avec Silvia , sa fille. Il attend le Docteur Lanternon , son Médecin , au fils duquel il a promis Silvia. Ce fils s'appelle Octave , et est un jeune Militaire , digne , en tout , de Silvia qu'il aime ; mais Pantalon , craignant de se défaire de ses biens , diffère toujours cette union. Silvia s'ennuie à périr. Quelque chose lui manque : elle desire , sans cesse , et elle ignore ce que c'est. Lisette , sa Suivante , plus instruite , juge bien que Silvia est tourmentée du besoin d'aimer. Elle la rend témoin de l'amour d'Arlequin , Valet de Pantalon , et de Violette , sa Cuisinière. Pour hâter

les progrès de l'exemple , Trivelin , élève du Docteur et amant de Lisette , sous prétexte de venir remplacer le Médecin auprès de Pantalon , introduit auprès de Silvia , Octave , sous le nom de Lélío , Maître de Philosophie , dont Pantalon a entendu parler fort avantageusement , et duquel il veut que sa fille prenne des leçons , pour se désennuyer , en se formant le cœur et l'esprit. Le prétendu Philosophe explique et démontre vivement à Silvia , la cause de l'inquiétude qui la tourmente , et la violence de l'amour qu'il ressent pour elle. Pantalon le surprend dans cet entretien , et veut le punir d'un tel abus de confiance ; mais le Docteur arrive , et , feignant de partager le ressentiment de Pantalon , il le presse , de nouveau , d'accorder Silvia à Octave. Pantalon y consent , enfin , pour éviter les suites de semblables supercheries , à l'avenir. Silvia , qui a déjà pris beaucoup de goût pour celui qu'elle croit Lélío , résiste à signer le contrat , qu'elle pense devoir l'unir à un homme qu'elle ne connoît point. Il faut qu'Octave l'y invite lui-même : alors , imaginant qu'il la dédaigne , elle signe , par dépit , ce qu'elle signeroit bien vo-

DE LA FILLE INQUIETE , &c. iij

lontiers , si elle étoit mieux éclaircie. Tout se découvre , et les deux amans sont au comble de leurs vœux. Pantalon pardonne la ruse , parce que l'on lui laisse la jouissance de ses biens. Arlequin et Violette , aux dépens de la naïveté desquels on s'est beaucoup amusé pendant toute l'intrigue , sont enfin unis aussi , de même que Trivelin et Lisette.

vj JUGEMENS ET ANECDOTES.

de se développer, par mille incidens, qui, loin de procurer l'effet que l'Auteur s'en étoit promis, ne servent qu'à fatiguer le Spectateur, sans le satisfaire. C'est, je pense, la seule raison que l'on puisse donner du mauvais succès de cette Piece, malgré les scenes intéressantes et les détails charmans qui s'y trouvent. L'Auteur s'en vengea en la faisant imprimer, et l'édition fut vendue en très-peu de tems; c'est de toutes les vengeances de cette espece, la seule, peut-être, qui ait réussi. »

La Musique des Divertissemens de cette Piece est encore de Mouret.

L A F I L L E
I N Q U I E T E ,
O U
L E B E S O I N D ' A I M E R ,
C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

PANTALON, LISETTE.

PANTALON.

MADEMOISELLE Lisette , dès qu'Arlequin sera
revenu de Paris , envoyez-le moi ; je suis impatient de
lui parler.

LISETTE.

Bon ! Monsieur , il y a deux heures qu'il est ici. Le
pauvre garçon a marché toute la nuit.

A ij

4 LA FILLE INQUIETE,

PANTALON.

Eh bien donc ! à la fin , Monsieur le Docteur Lantera non viendra-t-il me guérir de mes vapeurs ?

LISETTE.

Monsieur le Docteur ne peut pas venir sitôt ; mais il doit vous envoyer ce matin Monsieur Trivelin , son élève , pour voir en quel état vous êtes ; et , avec lui , le Maître de Philosophie , que vous lui avez demandé pour Mademoiselle votre fille.

PANTALON.

Je vois bien que le Docteur est encore fâché contre moi. Ah ! ma pauvre Lisette , quel malheur d'être brouillé avec son Médecin ! je suis un homme mort , mort , mort !

LISETTE.

Eh ! là ! là ! Monsieur , vous n'êtes pas encore tout-à-fait mort ; Arlequin vous apporte de sa part une ordonnance et un régime par écrit , qu'il faudra observer bien exactement , si vous voulez guérir.

PANTALON.

Je n'y manquerai pas d'un iota. Qu'est-ce que cette ordonnance ?

LISETTE.

Ce sont des racines pour faire une tisane. J'ai déjà commandé à Violette de la préparer , et j'ai le régime par écrit.

PANTALON.

Ah ! bon , bon , cela ; c'est déjà quelque chose. Tu es la meilleure fille du monde ; ton soin me charme , et je t'aime de tout mon cœur. (*Il l'embrasse.*)

COMÉDIE.

5

L I S E T T E.

Doucement donc, Monsieur ! cela n'est pas ordonné dans le régime.

P A N T A L O N.

Mais, tu fais toujours la revêche, comme si je ne t'avois pas promis de faire ta fortune. Est-ce que tu ne me crois pas assez riche pour cela ?

L I S E T T E.

Oh que si ! Un Maltotier Lombard, devenu Financier à Paris, peut-il manquer d'être riche ? Mais vous êtes encore plus avare, et je m'attends si peu à vous, que je vous avertis qu'il faudra bientôt nous quitter ; ma patience est à bout. Vous me faites perdre l'occasion de Monsieur Trivelin, qui me recherche, garçon d'esprit et qui se poussera.

P A N T A L O N.

La belle fortune que d'épouser le valet-de-chambre du Médecin Lanternon !

L I S E T T E.

Dites, s'il vous plaît, son élève, et qui sera bientôt Médecin lui-même. Cela vaut bien un Maltotier.

P A N T A L O N.

Lui, Médecin ! Trop heureux s'il peut parvenir un jour à être Concierge de Saint-Côme, comme étoit défunt son pere.

L I S E T T E.

Oui ; mais ce Concierge-là, avant que de mourir, lui avoit fait apprendre le Latin et l'Anatomie : c'est le principal de l'Art. Il s'est mis chez Monsieur Lanternon, pour savoir le reste de la Médecine, qui n'est pas

• LA FILLE INQUIETE,

grand'chose. Mon pere, qui est encore vivant, Apothicaire à Amiens, lui donnera ses pratiques; et voilà de quoi faire un assez bon Médecin en Picardie.

PANTALON.

Ah! ma chere Lisette, je t'aime autant que ma vie! Tu m'es nécessaire pour me la conserver, et j'ai résolu de t'épouser, en secret, dès que j'aurai marié ma fille.

LISETTE.

Oh! voilà de quoi vous leurrez vos jeunes Gouvernantes, vous autres rusés barbons. Et quand la marierez-vous? aux kalendes greques. Et qui vous empêche de la marier? Manque-t-elle de beauté, ni de bien; et n'est-elle pas en âge de l'être?

PANTALON.

Personne ne me la demande.

LISETTE.

Le moyen qu'on vous la demande? Sait-on seulement que vous avez une fille? Vous la tenez toujours aussi resserrée que votre argent. Ma foi! vous ne voulez vous défaire ni de l'un, ni de l'autre.

PANTALON.

Puis-je m'en défaire, de l'humeur dont elle est devenue depuis quelque tems, toujours triste, toujours fâchée?

LISETTE.

Peut-elle être autrement quand elle ne voit personne, et n'a aucuns plaisirs? A Paris, vous ne lui permettez ni visites, ni jeux, ni promenades, ni spectacles.

COMÉDIE.

7

PANTALON.

C'est qu'à Paris, tout cela est dangereux.

LISETTE.

Ici même, voilà l'Opéra de la Foire Saint-Laurent qui va de Paris à Rouen, en attendant celle de Saint-Germain, et que nos Bourgeois ont arrêté pour celle du Village, qui commence demain, et qui dure trois jours, et vous ne voulez pas que nous le voyions.

PANTALON.

Eh bien ! je vous y menerai toutes deux ; ne te fâche pas.

LISETTE.

Voilà le fils de votre Vigneron qui se marie, et qui vous a prié de lui prêter notre Sallon pour danser : cela pourroit la divertir, et cela ne vous plaît pas.

PANTALON.

Que toutes les filles du Village y viennent, je le veux bien ; mais point de garçons.

LISETTE.

C'est que les filles vous plaisent, et que vous craignez, je pense, que des paysans ne nous tentent. Allez, vous n'êtes pas raisonnable ; et vous privez tellement la pauvre Silvia de joie, qu'elle en mourra d'inanition.

PANTALON.

Ne fais-je pas tout ce que je puis pour lui en procurer, de la joie ? Elle aime la Musique ; elle a un clavecin et une vielle : elle aime la lecture ; manque-t-elle de Livres ?

3 LA FILLE INQUIETE,

L I S E T T E.

Oui, oui, des Livres, voilà de beaux amusemens pour une fille ! Et quels Livres encore lui donnez-vous ? des Livres de Philosophie, des Livres de Morale. Haaaa ! cela me fait bâiller.

P A N T A L O N.

Que veux-tu donc que je lui donne ? des Contes de Fées, ou l'histoire des Ogres ? Et ne m'a-t-elle pas demandé elle-même un Maître de Philosophie ?

L I S E T T E.

Ah ! pour un Maître, encore passe ; c'est quelque chose de plus qu'un Livre. Je m'étonne bien que vous ayez fait l'effort de lui accorder cela.

P A N T A L O N.

J'en sais les conséquences ; mais je prétends y avoir l'œil.

L I S E T T E.

Allons, allons, Monsieur, remontez dans votre chambre, et tenez-vous chaudement pendant que votre breuvage s'apprête. (*Pantalon sort.*)

S C E N E I I.

L I S E T T E, seule.

C E vieux Satyre-ci me croit une Picarde assez bête, pour donner dans ses panneaux et perdre auprès de lui ma jeunesse ; mais, pour m'en venger, je veux le duper lui-même, et marier sa fille malgré lui. C'est

COMÉDIE.

9

une bonne enfant , que j'aime de tout mon cœur. Sa mélancolie me fait pitié : elle en ignore la cause ; mais je crois la connoître. Développons-lui le besoin d'aimer qu'elle porte au fond du cœur , et donnons-lui un amant qui le lui fasse sentir. Monsieur Trivelin m'a parlé d'un homme de mérite qui l'adore.

SCÈNE III.

TRIVELIN, LISETTE.

LISETTE.

Bon jour, Monsieur Trivelin ; je songeois à vous tout-à-l'heure. Vous arrivez bien matin.

TRIVELIN.

L'amour, ma chère Lisette , m'a prêté ses ailes pour voler ici ; j'ai fait trois lieues en une heure , par l'impatience de vous embrasser... Comment ! vous reculez ? Quand on arrive d'un voyage , un baiser de civilité ne se refuse point.

LISETTE.

Faites-m'en crédit ; je vous le devrai... Dites-moi, je vous prie, pendant qu'il me souvient de vous le demander, quel sujet a brouillé Pantalon avec votre Docteur ?

TRIVELIN.

Un manquement de parole odieux. Le Docteur a un fils unique, nommé Octave, qu'il aime tendrement.

10 LA FILLE INQUIETE,

Ce fils est dans le service; c'est un homme plein d'esprit et de cœur, déjà parvenu à une Majorité, dans une petite ville sur la frontière d'Allemagne.

L I S E T T E.

Le poste est honorable.

T R I V E L I N.

Octave vint à Paris, il y a environ trois ans, et vit par hasard, au Jardin de l'Arsenal, la jeune Silvia, dont la beauté le frappa vivement. Il retourna l'y chercher plusieurs fois, l'y trouva quelques-unes, et en devint amoureux à la folie.

L I S E T T E.

Elle est assez belle et assez piquante pour produire un tel effet.

T R I V E L I N.

Il apprit enfin qu'elle étoit fille de Pantalon. Ravi de la découverte, il la lui fait demander en mariage, par le Docteur son pere, qu'il savoit son ami, qui s'excusa d'abord sur la trop grande jeunesse de sa fille.

L I S E T T E.

Mauvaise défaite.

T R I V E L I N.

Deux ans après, survient à Pantalon une violente maladie. Le Docteur, profitant de l'occasion, remet le mariage sur le tapis, et, par le pressant besoin qu'on avoit de lui, engage le malade jusqu'à faire le contrat, où on lui passa tout ce qu'il voulut; mais qu'il remit à signer au tems de la conclusion, et qu'il garda par-devers lui. Le Docteur fait revenir son fils

pour terminer l'affaire ; mais Pantalon , se sentant bien guéri , lui dit franchement qu'il a fait réflexion qu'étant veuf , âgé et très-infirmes , il avoit besoin de sa fille unique auprès de lui ; qu'il n'avoit plus aucune envie de la marier , et il n'a pas seulement voulu voir le garçon.

L I S E T T E.

Ah ! le fourbe ! qui disoit tantôt qu'on ne la lui avoit jamais demandée ! Cela me met dans une colère horrible !... Et la fille a-t-elle vu Octave ?

T R I V E L I N.

Non plus que Pantalon ; ils ne le connoissent ni l'un , ni l'autre.

L I S E T T E.

Oh ! je veux qu'elle le voie , moi ! J'en trouverai bien le moyen.

T R I V E L I N.

Il n'est plus tems , par malheur ! le pauvre garçon fut tué en duel , il n'y a pas long-tems.

L I S E T T E.

Ah ! Ciel ! comment donc cela ?

T R I V E L I N.

Vous le saurez tantôt. Venons au plus pressé. Je vous amène le Philosophe ; mais je ne l'ai point voulu faire paroître ici sans votre permission.

L I S E T T E.

Eh ! qu'en avez-vous besoin , quand c'est Pantalon qui le demande ?

T R I V E L I N.

C'est que le philosophe que je vous amène est l'amant

12 LA FILLE INQUIETE,

dont je vous ai parlé, qui s'est ainsi métamorphosé pour approcher de Silvia qu'il adore, et qu'il ne peut plus se passer de voir.

L I S E T T E.

Ah ! que cela me fait plaisir ! Mais est-il propre à jouer ce rôle-là ?

T R I V E L I N.

N'en doutez point. Il est homme de bonne famille, qui dans sa jeunesse a très-bien fait ses études, plein d'esprit, et qui sait tout ; bien fait de sa personne, mais qui a pris l'air le plus modeste qu'il a pu pour ne point effaroucher la jeune Silvia. Gardez-vous bien de le lui faire connoître pour amant.

L I S E T T E.

Il n'étoit pas besoin de m'en avertir ; mais s'il est tel que vous me l'annoncez, elle souhaitera bientôt qu'il le devienne.

T R I V E L I N.

Seroit-elle d'une complexion un peu amoureuse ?

L I S E T T E.

Le moyen de le connoître ? Elle est timide et très-dissimulée : on ne peut que le soupçonner ; car d'où viendrait sa mélancolie, dans l'âge où elle est, si ce n'est de n'avoir rien dans le cœur ? Je vais mettre tous mes soins à y faire éclore l'amour, et à la guérir de la mauvaise honte de n'oser le déclarer. Je prévois que cet aveu-là est ce qui lui coûtera le plus ; mais j'emploierai tant de machines, que j'espère venir à bout de mes desseins.

T R I V E L I N.

COMÉDIE.

13

TRIVELIN.

Pour vous y encourager , je vous avertis que l'amant me promet mille écus, si l'affaire réussit. Cesera de quoi m'aller faire recevoir Médecin à Montpellier.

LISETTE.

Elle réussira , j'en réponds : j'ai un moyen très-sûr de lui inspirer bientôt de l'amour.

TRIVELIN.

Quel est-il ?

LISETTE.

Je vais vous faire rire. Nous avons ici les deux amans les plus parfaits et les plus heureux qui furent jamais : ils sont tous deux d'un rang fort bas et de l'esprit le plus simple ; mais c'est dans cette simplicité que l'amour est le plus touchant. Je veux les lui faire observer. L'exemple échauffe ; elle y prendra goût.

TRIVELIN.

Qui sont ces deux originaux-là ?

LISETTE.

Arlequin, Laquais de Pantalon, et Violette, fille de son Jardinier.

TRIVELIN.

Quoi ! Arlequin se mêle d'être amoureux ?

LISETTE.

Arlequin, tout simple et tout innocent qu'il est, je vais vous étonner, est bien l'amant le plus sage, le plus tendre , et le plus attentif à ses devoirs d'amant que je connoisse ; il est dans son espece un vrai Céla-

B

14 LA FILLE INQUIETE,

don.... Mais nous oublions le Philosophe ; où l'avez-vous laissé ?

TRIVELIN.

Dans l'Hôtellerie où nous sommes descendus. En m'attendant , il s'amuse à jaser avec une jolie Actrice d'un Opéra ambulant, qui y loge , et qu'il a connue à Paris.

L I S E T T E.

Songez à le conduire au plus tôt à Monsieur Pantalon. Je veux pourtant le voir auparavant ; j'en suis impatiente.... J'entends Arlequin qui chante ; j'ai deux mots à lui dire : attendez un moment.... Ah ! le voilà qui rêve à présent.

TRIVELIN.

A ses amours apparemment ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

ARLEQUIN, *après avoir rêvé, tressaille, et saute de joie en disant :*

VIOLETTE m'a donné une commission.

L I S E T T E.

Arlequin.... Il n'entend pas.

ARLEQUIN.

O cara Violetta !

COMÉDIE.

15

L I S E T T E.

Il n'est occupé que de sa Violette.... Arlequin, veux-tu bien m'écouter ? Je te dis de m'attendre-là ; je vais revenir tout-à-l'heure pour te parler.

A R L E Q U I N.

Oui, oui, *Signora Violetta* ; je vous entends.... *Signora Lisetta*, veux-je dire.

(*Lisette et Trivelin sortent.*)

S C E N E V.

A R L E Q U I N , seul.

IL faut avouer que cet amour est une drôle de chose ! Je viens de Paris toute nuit, je n'ai pas encore déjeûné, j'étois tout-à-l'heure fatigué comme un cheval de fiacre ; Violette me donne une commission de courir par-tout le Village lui chercher mille drogues, et tout d'un coup je sens que je ne suis plus las : me voilà prêt à galoper sur nouveaux frais, sain, gaillard, léger et dispos comme un basque. Avant que de m'envoyer courir, elle vouloit me faire prendre une tasse de chocolat. Notre Maîtresse lui en laissa l'autre jour cinq ou six tablettes, qu'elle a oubliées ; mais elle pourroit s'en souvenir, et les lui redemander : on la gronderoit, et ce seroit ma faute. Oh que nenni !...

Violetta mia cara ! mon cœur ! mon ame ! mes amours ! mes macarons ! mon fromage de Milan ! mon tout ! que je suis content quand je songe à toi !...

B ij

16 LA FILLE INQUIETE,

Quand nous sommes nous deux , tête à tête , là , comme cela , elle me dit , d'un ton qui va au cœur : « M'aimes-tu bien , Arlequin ?... Oni , Violette... Mais » bien fort , bien fort ?... Autant que tu es belle... Ce » n'est gueres?... Comment ce n'est gueres ? On ne peut » davantage : quand tu n'aurois pour beauté que ces » deux... Soyez sage , Arlequin... Mais laisse-moi t'ex- » pliquer cela... Holà ! point de badinerie , ou jete don- » nerai un bon soufflet... Bon ! c'est ce que j'aime ; tes » soufflets me chatouillent... Un bon coup de poing... » Tant mieux... Mais je crois , Arlequin , que vous » perdez l'esprit ?... Il n'y a pas grand'pêrte... » A la fin je dérobe un baiser sur le coin de l'épaule. Elle me donne de toute sa force un petit coup de poing mignon ; et me voilà plus content que le grand Turc avec tout son sérail.... Mais , songeons à notre commission. Diable ! elle m'embarrasse la mémoire.

Il faut d'abord aller querir chez l'Apothicaire ce qu'il est écrit dans ce papier-ci ; ensuite demander au Jardinier , pour la tisane de Monsieur , de la racine de fraisier , de la racine d'ortie , de la racine d'oseille , de la racine de pimprenelle , de la racine cocla.... coclia.... Ah ! voici le diable ! j'oublie toujours ce nom-là... Ah ! malheureux , ne devoit-on pas me l'écrire !... De la racine de co... Attendez ; je me souviens qu'il y a du cocu dans son nom , cocula... cocluaria , cochlearia... Le Ciel en soit loué ! (*Il danse de joie en chantant.*) Cocle , cocle , cochlearia , cochlearia !

SCENE VI.

ARLEQUIN , LISETTE , *parlant à Trivelin qui ne fait que passer.*

LISETTE.

ALLEZ donc le querir , votre Philosophe , et revenez au plus vite. (*A Arlequin qui danse de joie.*) Comment ! tu dances dès le matin ? Qu'as-tu donc qui te rende si joyeux ?

ARLEQUIN , *en dansant.*

Et cochlearia , et cochlearia !... A vous dire le vrai , j'aurois plus besoin de boire un coup que de danser. Vous avez la clef de la cave , et vous dormiez tantôt quand je suis arrivé de Paris : or trois lieues de chemin , que j'ai faites à jeun , ouvrent diablement l'appétit ; sur-tout , quand on n'a gueres soupé la veille.

LISETTE.

Dans un moment tu déjeûneras ; mais auparavant , va vite chez le Fermier lui demander un bon chapon pour faire du bouillon à Monsieur. A ton retour , tu auras double portion de vin.

ARLEQUIN.

Double portion de vin ? Oh que de biens ! je pars... Racine de fraisier , racine de pimprenelle....

LISETTE.

Que veux-tu dire avec tes racines ? Je te dis un chapon.

18 LA FILLE INQUIETE,

ARLEQUIN.

Oui , oui , j'entends bien. Racine d'oseille , d'orties ,
et de cocu.... cocula.... cochlearia. Jem'y en vas tout-
à-l'heure.

LISETTE.

Où vas-tu ?

ARLEQUIN.

Chez le Jardinier.

LISETTE.

Je te dis chez le Fermier ; m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

Chez le Fermier ; c'est ce que je voulois dire.

LISETTE.

Lui demander quoi ?

ARLEQUIN.

Des racines de fraisier et de cocu.... cocularia.

LISETTE.

Voilà un cerveau bien bouché. Un chapon, pécore !
un chapon.

ARLEQUIN.

Eh oui ! un chapon ; je sais cela par cœur. Adieu ,
adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LISSETTE, SILVIA, *un moment après.*LISSETTE, *à part.*

CET original-là m'inspire la joie, malgré ses étourderies.... Ah! voici notre mélancolique; nous allons changer de note; et passer du comique au sérieux.

Lisette? SILVIA.

LISSETTE.

Que vous plaît-il, Mademoiselle?

SILVIA.

Fais-moi donner un fauteuil.

LISSETTE.

Etes-vous déjà lasse? vous sortez du lit; qu'avez-vous donc?

Je ne sais. SILVIA.

LISSETTE.

N'est-ce point que vous vous trouvez mal?

SILVIA.

Oui; j'ai mal à l'esprit.

LISSETTE.

Qu'appellez-vous, s'il vous plaît, mal à l'esprit?

SILVIA.

Belle demande! de l'inquiétude, de l'ennui, de la langueur: que sais-je! du je ne sais quoi, que j'en con-

20 LA FILLE INQUIETE;

nois pas. Cherche-moi quelque chose qui me divertisse, ou qui m'occupe, du moins.

L I S E T T E.

Allez-vous-en à votre clavecin, la musique est bonne à dissiper tout cela.

S I L V I A.

Bon ! à mon clavecin. Tiens, j'ai du Corelli, du Luiggi, de l'Adagio, de l'Allegro jusqu'au nœud de la gorge : toujours des Sonnates, des Villanelles, des Allemandes, qui n'ont que des sons et point de paroles ; cela n'amuse que les oreilles, et laisse toujours l'esprit vuide : j'aime autant faire des nœuds.

L I S E T T E.

Oh ! Monsieur votre pere se gardera bien de vous donner des Cantates, ni des Opéra : les paroles en sont trop tendres ; il craint qu'elles ne vous inspirent de l'amour.

S I L V I A.

Mon pere se trompe. Bon ! de l'amour, à moi ? je songe bien à cela !

L I S E T T E.

Eh mais ! entre nous, quand vous y songeriez un peu, feriez-vous si mal ?

S I L V I A.

Oh ! quand j'y songerois, quand j'y songerois ! Encore un coup je n'y songe point.

L I S E T T E.

Il y a de certaines choses à quoi l'on songe sans y penser.

COMÉDIE.

25

SILVIA.

A quoi l'on songe sans y penser ? le beau raisonnement ! Y a-t-il du sens à cela ?

LISETTE.

Je ne sais s'il y a du sens ; mais vous l'entendez pourtant , puisque vous vous en fâchez : il touche peut-être l'endroit sensible.

SILVIA.

Voilà de tes discours ordinaires : tais-toi. Va me chercher mon petit Livre de philosophie.

LISETTE.

Lequel ?

SILVIA.

Les Entretiens sur la Pluralité des Mondes.

LISETTE.

Eh ! vous le savez par cœur. A force de nous dire que la terre tourne , vous nous faites tourner la cervelle.

SILVIA.

N'importe, il me plaît toujours.

LISETTE.

Vous l'aurez tout-à-l'heure ; prenez un peu de tabac en attendant , de peur de vous ennuyer.

SILVIA.

C'est bien dit... Mais , Lisette , je vous avois défendu de mettre cette tabatière-là dans ma poche ; elle a une odeur qui ne me plaît pas.

LISETTE.

Voyez ce que c'est que l'imagination ! Vous l'avez donnée à Violette , la tabatière qui vous déplaît : elle étoit ovale , celle-ci est ronde ; voyez plutôt.

24 LA FILLE INQUIETE,

Quand vos dents ont voulu se montrer , elles vous ont causé de la douleur , n'est-ce pas ?

SILVIA.

Sans doute. Eh bien ?

LISETTE.

Eh bien ! vous voilà arrivée au tems où l'on sent dans le cœur de l'inflammation , des élans , des picottemens ; tout cela signifie que l'amour veut percer.

SILVIA.

Belle comparaison !

LISETTE.

Mais ne vous fâchez donc pas.

SILVIA.

Je ne me fâche point , je t'assure ; mais tu ne me persuades rien.

LISETTE.

Mademoiselle , vous êtes plus jeune que moi ; croyez-en mon expérience. J'ai passé comme vous par un tems de triste indolence , de chagrins inconnus , de langueur insupportable. Heureusement , Monsieur Trivelin vint alors me déclarer sa passion , et me fit connoître le besoin que j'avois d'aimer et d'être aimée. Je sentis aussi-tôt une secrete joie qui me remit dans mon état naturel , et depuis ce tems-là , j'ai toujours été de bonne humeur.

SILVIA.

Voilà comme on juge d'autrui par soi-même. Ma pauvre Lisette , tu te trompes , tu ne me connois pas.

LISETTE.

Ouvrez-moi donc votre cœur. Voyons , examinons

cc

COMÉDIE. 25

te qui peut vous mettre dans l'état où je vous vois ; car il me fait de la peine, en vérité. Ne seroit-ce point votre solitude perpétuelle ?

SILVIA.

Je ne crois pas. J'ai été élevée en Italie jusqu'à l'âge de douze ans ; j'y suis accoutumée.

LISETTE.

Oui ; mais il y a plus de sept ans que vous n'en avez plus douze , et à l'âge où vous êtes , on est bien aise de voir un peu le monde.

SILVIA.

Eh bien ! ne sortons-nous pas quelquefois pour aller à nos devoirs , ou pour faire des emplettes ? Mon pere ne nous mene-t-il pas promener à l'Arsenal , de tems en tems ?

LISETTE.

Hom ! le moins qu'il peut , et encore les matins , quand il n'y a personne.

SILVIA.

Je n'aime pas la cohue , ni à me voir exposée aux regards d'une sottie populace , dont les plus mal-bâtis sont les plus effrontés.

LISETTE.

Mais quand de jeunes gens bien faits marquent du plaisir à vous regarder , cela vous fait moins de peine , je crois ?

SILVIA.

Les yeux des honnêtes gens blessent moins que ceux du petit peuple.

26 LA FILLE INQUIETE;

L I S E T T E.

N'auriez-vous point gardé l'idée de quelqu'un de ces honnêtes gens-là ?

S I L V I A.

Oh ! nenni, point du tout. J'en ai remarqué un seulement, parce que le hasard me l'a fait rencontrer plusieurs fois.

L I S E T T E.

Est-il bien fait, cet un-là ?

S I L V I A.

Il est d'assez bonne mine.

L I S E T T E.

Voici quelque chose. Et, dites-moi, dormez-vous tranquillement la nuit ?

S I L V I A.

Pas trop ; je ne fais que rêvasser.

L I S E T T E.

On dit que ce que l'on a vu le jour, revient quelquefois la nuit en rêve. L'homme de bonne mine que vous avez remarqué, ne vous y est-il jamais revenu ?

S I L V I A.

Je crois que si. On dit vrai.

L I S E T T E.

Ne vous a-t-il point aussi causé quelques distractions dans vos lectures ?

S I L V I A.

Je ne lis presque plus : un livre m'ennuie ; j'en suis fâchée.

L I S E T T E.

Est-ce un si grand malheur ?

COMÉDIE.

27

SILVIA.

Oui , la lecture sert toujours à meubler l'esprit.

LISETTE.

Ma foi ! Mademoiselle , quand l'amour monte une fois du cœur à l'esprit , adieu les livres : il jette les meubles par la fenêtre. Votre mal est de l'amour ; tout me le confirme.

SILVIA.

Mais , Lisette , à la fin , je me fâcherai ; je vous dis que je n'ai point d'amour.

LISETTE.

Oh bien ! Mademoiselle , si vous n'en avez pas , cherchez-en ; vous en avez besoin.

SILVIA.

Taisez-vous ; vous êtes une sotte.

LISETTE.

Ah ! vous voilà retombée dans votre humeur ordinaire.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN , SILVIA , LISETTE.

LISETTE.

EH bien ! as-tu de quoi faire de bon bouillon ?

ARLEQUIN.

J'ai tout ce qu'il me faut.

C ij

18 LA FILLE INQUIETE,

L I S E T T E.

Voyons. Qu'est-ce ? Ce ne sont que des racines ! Où est donc ce chapon ?

A R L E Q U I N.

Monsieur le Médecin Lanternon n'a point mis de chapon dans son ordonnance,

L I S E T T E.

Mais je t'ai ordonné, moi, de m'aller chercher un chapon au plus tôt.

A R L E Q U I N.

Mais, quand il s'agit d'un malade, c'est au Médecin qu'il faut obéir avant toutes choses.

L I S E T T E.

Vous verrez que le chapon ne sera de deux heures au pot.

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas le bouillon qui guérit ; c'est le breuvage : il a le pas devant.

S I L V I A.

Voilà un coquin qui a trop de caquet ; je le crois ivre dès le matin.

L I S E T T E.

Ce n'est pas moi, du moins, qui lui ai donné du vin.

S I L V I A.

Je n'en sais rien ; je ne me fie plus à vous. Parce qu'il vous divertit, vous le gâtez. Je vais vous faire ôter la clef de la cave tout-à-l'heure.

A R L E Q U I N.

Mais, Mademoiselle, faites-moi donc donner aupa-

COMÉDIE.

29

ravant ma petite portion pour mon déjeuner ; car, en vérité , j'en ai grand besoin.

SILVIA.

Tu ne boiras de vin de huit jours , pour te punir de tes mauvaises plaisanteries.

ARLEQUIN *est courristé d'abord de la menace , et puis reprend tout d'un coup sa joie , et sort , en dansant et en disant :*

Pour nous consoler , allons porter notre commission à Violette.

SCENE IX.

SILVIA , LISETTE.

LISETTE.

EN vérité , Mademoiselle , ce pauvre garçon-là me fait pitié ; et , dussiez-vous me gronder encore plus fort , je ne puis m'empêcher de vous dire que ce que vous faites à son égard est injuste.

SILVIA.

Cela est vrai : je n'ai pourtant pas dessein de l'être , et je vais lui faire donner ce qu'il lui faut ; mais il me semble que je me soulage en diminuant un peu sa joie excessive , qui ne fait qu'aigrir mon chagrin.

LISETTE.

Et quand je vous offre , moi , l'unique moyen de le dissiper , ce chagrin , vous rebutez mes conseils et

30 LA FILLE INQUIETE,

me querellez. Il faut une bonne fois vous prouver que j'ai raison. Ecoutez-moi. Arlequin, vous le savez, est ici dans une condition où il y a très-peu de gages, mal vêtu, mal nourri, accablé de travail, souvent rossé; car votre pere est un peu prompt: cependant, malgré son malheureux sort, vous le voyez toujours de bonne humeur; d'où croyez-vous que cela vienne?

SILVIA.

C'est ce que je ne puis comprendre, je l'avoue.

LISETTE.

Il est dans l'âge où l'amour se fait sentir; il aime, il est aimé: voilà tout son malheur effacé; il est heureux.

SILVIA.

Il aime? Quoi! au milieu des peines qu'il a, il trouve le tems d'aimer?

LISETTE.

C'est son unique affaire.

SILVIA.

Et qui aime-t-il?

LISETTE.

Violette, la fille de votre Jardinier.

SILVIA.

Je ne m'en suis point aperçue.

LISETTE.

Je le crois bien; pour connoître l'amour en autrui, il faut l'avoir senti soi-même.

SILVIA.

Tu me dis là des effets de l'amour qui me surprennent.

COMÉDIE.

31

L I S E T T E.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai. Vous le voyez revenu de Paris, tout de nuit, très-fatigué. A peine est-il arrivé, qu'on le fait courir par-tout le Village : il est à jeun, j'en suis sûre. Au bout de tout cela, il est bien grondé, et vous le privez de vin pour huit jours; dès qu'il aura vu Violette, le voilà consolé.

S I L V I A.

Cela n'est pas possible ?

L I S E T T E.

Tenez, cachez-vous dans ce cabinet, je vais les faire rester ici sous quelque prétexte; vous en serez témoin vous-même.

S I L V I A.

J'avoue que je voudrois voir cela; je ne le puis croire.

L I S E T T E.

Entrez, entrez seulement.

(*Silvia se cache.*)

S C E N E X.

L I S E T T E, A R L E Q U I N, V I O L E T T E; S I L V I A, *cachée.*

L I S E T T E.

RANGEZ ici, tous deux; le Maître de Philosophie y va venir donner leçon. (*Elle sort.*)

A R L E Q U I N, *s'empressant de ranger tout.*

Mais, tout est rangé; que veut-elle que nous fa-

32 LA FILLE INQUIETE,

sions?... Violette, dis-moi donc pourquoi tu pleures, afin que je sache pourquoi je pleure aussi?

VIOLETTE.

Tu dis que Mademoiselle a défendu qu'on te donne de vin de huit jours.

ARLEQUIN.

N'est-ce que cela qui te fait pleurer? Eh! que m'importe ce que je boive, pourvu que tu m'aimes toujours?

VIOLETTE.

Mais tu ne m'aimeras peut-être plus gueres, toi; car j'ai remarqué que quand tu as bu du vin, tu m'en aimes davantage.

ARLEQUIN.

Je t'aime en tout tems de toute ma force; mais il me paroît, au contraire, que quand le vin m'a rendu gai, c'est toi qui ne m'aimes pas tant.

VIOLETTE.

Pourquoi t'imagines-tu cela?

ARLEQUIN.

Parce qu'alors, quand je suis de bonne humeur, je voudrois de certaines petites choses que tu ne veux jamais, toi.

VIOLETTE.

Mais tu sais bien que je ne dois vouloir que ce qui est raisonnable.

ARLEQUIN.

Allons donc, prenons patience.

VIOLETTE.

Mais dis-moi, n'as-tu point le cœur un peu foible?

COMÉDIE.

33

ARLEQUIN.

Je l'avois tout-à-l'heure ; mais auprès de toi , cela se passe.

VIOLETTE.

Il faut te le fortifier : cela reviendrait , tu es trop fatigué. Mais comment faire ? nous sommes tous deux sans argent. Il n'y a que quatre jours que tu es dans le Village ; tu n'y connois personne qui te fasse boire , et tu n'as pu établir crédit au cabaret.

ARLEQUIN.

Eh bien ! il faut boire de l'eau.

VIOLETTE.

Mais si tu tombes malade , que deviendra la pauvre Violette ? Tiens , voilà une tabatière d'argent que Mademoiselle m'a donnée ; je t'en fais présent : va dire ici près qu'on te prête du vin dessus.

ARLEQUIN.

O *cara Violetta* , tu te moques de moi ! Je te remercie pourtant de ta bonne volonté ; mais je ne reçois point ta tabatière , et n'emprunte rien dessus : j'aimerois mieux mourir de la peste.

VIOLETTE.

Je le veux , je le veux absolument.

ARLEQUIN.

Je n'en ferai rien , te dis-je.

VIOLETTE.

Si tu n'obéis , je te haïrai à la mort.

ARLEQUIN.

Je ne crains point cela ; je te connois.

34 LA FILLE INQUIÈTE;

VIOLETTE.

Vous aimez donc à me mettre au désespoir , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh bien ! là , ne pleures pas ; je veux bien la garder quelque tems pour la baiser , quand j'aurai soif : cela me vaudra du vin de Champagne.

VIOLETTE.

Je me trouve mal moi-même ; va me chercher du vin , je te prie.

ARLEQUIN.

Je connois ta finesse.

VIOLETTE.

Il n'y a point là de finesse : je veux du vin , et je prétends que tu prennes la tasse de chocolat que tu as refusée tantôt ; je viens de la préparer.

ARLEQUIN.

Eh bien ! composons ; prenons-en chacun la moitié.

VIOLETTE.

Viens , viens , il y a de quoi en faire deux , chacun la nôtre. Nous n'avons rien à faire ici. Allons , mon cher Arlequin , mon ami ; te voilà déjà pâle comme la mort.

ARLEQUIN.

Haïe ! haïe !.... En me prenant le bras tu me chatouilles , tu me ressuscites.

(Ils sortent.)

SCENE XI.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

AH! ma chere Lisette, je suis dans une émotion que je n'ai jamais sentie, et que je ne puis t'exprimer. Si tu savois ce que je viens d'entendre...

L I S E T T E.

Je sais tout; j'écoutois à la porte.

SILVIA.

Est-il possible que dans un rang si bas, on ait des sentimens si beaux, si généreux, si délicats même!

L I S E T T E.

Vous le voyez, voilà de l'amour tout pur; il n'y a point d'art chez eux.

SILVIA.

Cette inquiétude que chacun sent pour ce qu'il aime, ce tendre intérêt! ces égards réciproques! oui, je trouve de l'héroïque là-dedans.

L I S E T T E.

C'est que le propre de l'amour est d'élever l'ame aussi-bien que d'éclairer l'esprit. Avez-vous remarqué avec quelle adresse Arlequin, tout grossier qu'il est, a su tantôt se disculper d'avoir préféré la commission de Violette à la mienne? Qui est-ce qui lui fournissoit tant de raisons? l'amour.

36 LA FILLE INQUIETE;

SILVIA.

Voilà une passion admirable ! Oui , par ce que je viens d'entendre , il s'en faut peu que je ne la croie capable d'adoucir les plus grands chagrins. J'ai senti du plaisir à la voir agir en eux. Je veux en jouir encore une fois , et les remettre tous deux dans une situation fâcheuse , pour examiner de plus près leurs sentimens , et connoître à fond jusqu'où peut aller leur amour. Fais-les revenir.

SILVIA.

Arlequin !.... Violettes ! revenez.

S C E N E X I I.

ARLEQUIN, VIOLETTE, SILVIA,
LISETTE.

SILVIA.

VIOLETTE, rendez-moi la tabatière que je vous ai donnée ; je n'ai pas songé qu'on me l'avoit prêtée. Tenez , en voilà une autre qui vaut mieux... Tenez donc. Qu'est-ce ? vous cherchez long-tems ?

VIOLETTE.

Mademoiselle , je crains de l'avoir égarée.

SILVIA.

Comment ! est-ce là le cas que vous faites de ce que je vous donne ? Trouvez-la tout-à-l'heure ! Vraiment , si elle étoit perdue , vous me feriez de belles affaires !

VIOLETTE.

COMÉDIE.

37

VIOLETTE.

Eh bien ! Madame, rabattez-la sur mes gages : elle est perdue en effet.

(*Arlequin tâche d'approcher de Violette pour lui rendre sa tabatière ; Lisette lui barre toujours le chemin.*)

SILVIA.

Où allez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vais l'aider à la chercher.

SILVIA.

Ne bougez de là ; je vous l'ordonne.... Qu'avez-vous à rire ?

ARLEQUIN.

Je ris de ce qu'elle ne se souvient pas, non plus que moi, que quand je partis hier pour aller à Paris, elle me la donna pour faire raccommoder la charnière qui alloit mal. La voilà.

SILVIA.

Voyez la belle mémoire de fille ! fiez-vous-y.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, vous aviez bien oublié vous-même qu'on vous l'avoit prêtée.

LISETTE, *à part.*

Mademoiselle, Arlequin vous donne votre reste,

SILVIA, *à part.*

J'en suis charmée ; mais je vais les embarrasser mieux.
(*Haut.*) Lisette, fais-moi , je te prie , une tasse de chocolat , et une aussi pour toi , si tu en veux.

D

38 LA FILLE INQUIETE;

L I S E T T E.

Volontiers ; mais donnez-moi donc des tablettes , car je n'en ai plus.

S I L V I A.

Demandes-en à Violette ; je lui en laissai l'autre jour plus qu'il n'en faut pour deux tasses.

(*Arlequin et Violette se désespèrent en secret.*)

A R L E Q U I N.

Je l'ai bien prédit.... Ah , malheureux !

V I O L E T T E.

Sia maledetta la chicolata !

S I L V I A.

Qu'avez-vous donc , Violette ; vous voilà bien troublée ?

V I O L E T T E.

Mademoiselle , je ne sais ce qu'est devenu votre chocolat.

S I L V I A , *feignant une grande colère.*

Qu'en avez-vous donc fait ?

V I O L E T T E.

Je l'avois serré sur une tablette dans l'office ; je ne l'y ai plus retrouvé.

S I L V I A.

Ah ! ah ! je le vois bien , ce que vous en avez fait. Mademoiselle vient de le prendre tout-à-l'heure : elle en a encore deux moustaches aux côtés de la bouche.

V I O L E T T E , *en s'effuyant la bouche.*

Pardonnez-moi , Mademoiselle ; je ne l'aime pas : il me dégoûte.

COMÉDIE.

39

SILVIA.

Vous êtes bien hardie d'en user ainsi, sans ma permission, et d'oser me le nier en face, de plus, quand je vous prends sur le fait ! Sortez d'ici tout-à-l'heure, et n'y rentrez jamais. Votre pere le saura ; et s'il ne vous en punit comme il faut, je le chasserai lui-même.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, il faut dire la vérité : elle ne l'a ni pris, ni égaré.

SILVIA.

Où est-il donc ?

ARLEQUIN.

Il est là, chaudement, dans mon estomac. Quand vous m'avez refusé du vin tantôt, je suis entré, plein de désespoir, dans la cuisine, où je n'ai trouvé personne qu'une cafetiere au feu pleine d'eau bouillante ; de-là je suis passé dans l'office, où j'ai vu sur une tablette le satan de chocolat qui m'a tenté : je l'ai mis dans la cafetiere, et de-là dans une écuelle, et cloc, cloc, sans le faire mousser, en conscience.

SILVIA.

Comment, coquin ! du chocolat excellent, que je m'épargnois à moi-même !... Holà, quelqu'un ! qu'on me charge ce fripon de coups d'étrivieres.

ARLEQUIN.

Soit ; je le souffrirai en patience.

VIOLETTE.

Ah ! Mademoiselle, j'aime mieux être chassée d'ici. Il est innocent ; c'est moi qui l'ai pris, il est vrai.

D ij

40 LA FILLE INQUIETE;

ARLEQUIN.

Non, Mademoiselle; c'est moi, en vérité, c'est moi, c'est moi, vous dis-je.

(*Ils l'importunent à force de s'accuser.*)

SILVIA.

Paix-là ! taisez-vous tous deux.... Lisette, je cede ; voilà deux amans parfaits !.... Allez, mes enfans, je vous le pardonne : gardez chacun la tabatiere que vous avez, je vous en fais présent. Et toi, Violette, sois dépositaire de la clef de la cave, pour toujours, et donne à Arlequin du vin tant qu'il en voudra ; il le mérite. (*Tous deux l'importunent à force de la remercier.*) Oh ! laissez-moi en paix, ou je reprends la clef de la cave.

(*Violette arrache Arlequin des pieds de Silvia, en le faisant souvenir de la clef de la cave : ils sortent en joie.*)

SCENE XIII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

LISETTE, je n'en puis plus, je suis hors de moi.

LISETTE.

Allons, courage, Mademoiselle, vous venez déjà de faire une bonne action que vous devez à l'amour ; ne le haïssez donc plus tant.

COMÉDIE.

41

SILVIA.

Je crains qu'à la fin tu ne me persuades.... Mais qui est cet homme-là qui passe avec ton amant ?

LISETTE.

C'est apparemment le Maître de Philosophie.

SILVIA.

Ah, Ciel !

LISETTE.

Qu'avez-vous donc ?

SILVIA.

S'il étoit un peu plus doré, je le prendrois pour l'homme que j'ai rencontré si souvent : il lui ressemble comme deux gouttes d'eau.

LISETTE.

Quoi ! à cet homme de bonne mine, qui vous revient quelquefois dans vos rêves ?

SILVIA.

A lui-même.

LISETTE.

Il y a là quelque chose de singulier.

SILVIA.

Lisette, tu te trompes ; ce n'est pas là un Philosophe : il a l'air trop raisonnable.

LISETTE.

En effet, je ne lui trouve pas la mine assez rébarbative. Mais qui seroit-ce donc ? Attendez, il me vient une pensée ; ne seroit-ce point quelqu'amant qui se déguiseroit pour approcher de vous ?

D iij

42 LA FILLE INQUIETE.

SILVIA.

Ah ! ah ! cela seroit plaisant ; je voudrois le savoir par curiosité.

LISETTE.

Quoi ! cela ne vous fâcheroit point ?

SILVIA.

Je crois que non.

LISETTE.

Ecoutez , cela pourroit bien être ; car Monsieur Trivelin m'a dit de certaines choses....

SILVIA.

Que t'a-t-il dit ?

LISETTE.

Qu'il y avoit dans le monde un homme de mérite qui vous aimoit à la fureur , et qui imploroit mon secours auprès de vous.

SILVIA.

Et ne t'a-t-il point dit qui c'étoit ?

LISETTE.

Il n'en a pas eu le tems ; mais dès qu'il aura fait avec votre pere , il viendra me le dire : il me l'a promis.

SILVIA.

Je suis impatiente de le savoir.

LISETTE.

Voyez ce que c'est que l'amour ! L'espoir d'un amant , tout incertain qu'il est , vous tire déjà de votre indolence , vous agite , et vous réjouit un peu , ce me semble.

SILVIA.

Tais-toi donc, tu es une folle.

LISETTE.

Voilà Monsieur Trivelin qui revient ; vous serez bientôt éclaircie.

SCENE XIV.

PANTALON, TRIVELIN, SILVIA, LISETTE.

PANTALON.

JE vous remercie, Monsieur Trivelin, de la peine que vous avez prise de venir ici ; mais votre Maître m'auroit fait plaisir d'y venir lui-même.

TRIVELIN.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, qu'il y viendrait après midi ; vous devez l'excuser : il est dans une étrange peine.

PANTALON.

J'en suis fâché : quelle est-elle donc ?

TRIVELIN.

Il y a plus d'un mois qu'il n'a reçu de nouvelles de Monsieur Octave son fils, qui lui écrivoit auparavant toutes les semaines ; il en cherche par-tout : il écrit tous les jours là-bas, à sa Majorité, à ses amis ; aucun ne lui fait réponse. Il aime ce fils tendrement, comme fils unique et plein de mérite ; il craint s fort qu'il ne lui soit arrivé quelque accident, qu'il

44 LA FILLE INQUIETE,

est toujours prêt à partir pour s'aller éclaircir sur le lieu : il est au désespoir.

PANTALON.

Mais, vraiment, je le crois; cela est fâcheux.

TRIVELIN.

Ah! Monsieur, ce sera bien pis dans peu.

PANTALON.

Bien pis, grands Dieux! Eh! pourquoi donc?

TRIVELIN.

Je n'ose vous dire son malheur; tous ses amis le lui cachent.

PANTALON.

Devez-vous me le taire à moi qui y dois prendre part comme son meilleur ami? Je saurai garder le secret, s'il le faut.

TRIVELIN.

Oh! oui, Monsieur, s'il vous plaît. Son fils a été tué en duel.

PANTALON.

Ah, ciel!

TRIVELIN.

Personne n'ose lui porter cette affreuse nouvelle; ce seroit le tuer : il en mourra d'affliction, j'en suis sûr.

PANTALON.

Le Ciel m'en préserve! qu'il me guérisse au moins auparavant.

TRIVELIN.

- Allons, Monsieur, n'en parlons plus; je sens que les larmes m'en viennent aux yeux. Songeons à vous guérir.

COMÉDIE.

45

PANTALON.

Eh bien ! que faut-il faire pour cela ?

TRIVELIN.

Prendre tous les jours un grand verre de votre tisane, un peu tiède, deux heures avant le repas, et un pareil deux heures après : faire ensuite deux ou trois tours, fort vite, dans votre jardin, ou monter à cheval, si vous pouvez, et galoper un peu dans la campagne. Sydenham, fameux Médecin Anglois, guérissait sûrement ses malades des vapeurs, en leur faisant courir la poste.

PANTALON.

Diable ! voilà un habile Médecin qui guérit les gens en poste ; mais par malheur je suis mauvais cavalier.

TRIVELIN.

Courez donc dans votre jardin, car l'exercice, immédiatement après chaque potion, est très-nécessaire, si vous voulez guérir.

PANTALON.

C'est à quoi je nemanquerais pas. Adieu, Monsieur Trivelin... A propos, dites bien à Monsieur le Docteur que je le prie de n'être plus fâché contre moi, et de venir au plus tôt ; je lui donnerai toute sorte de satisfaction.

SILVIA, *bas à Lisette.*

Lisette, songe donc à l'arrêter.

LISETTE, *bas aussi.*

Mais comment faire ?

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, mon maître m'avoit commandé de rester auprès de vous jusqu'à ce qu'il y pût être lui-même.

46 LA FILLE INQUIÈTE;

PANTALON.

Allez, partez; quand il vous verra, cela le fera plus tôt venir, et je suis pressé.

SILVIA.

Non, mon cher pere; je ne souffrirai pas que Monsieur Trivelin vous abandonne: s'il vous survenoit quelque accident, où en serions-nous?

PANTALON.

Veilà une bonne fille! quel naturel! Va, je t'en tiendrai compte.

LISSETTE.

Monsieur, en cas de malheur, Monsieur Trivelin est habile homme: il vous soulageroit; il entend cela mieux que nous.

PANTALON.

Eh! oui, oui; je sais les raisons que vous avez de le faire rester.

LISSETTE.

Moi? je n'en ai point d'autres que votre santé.

PANTALON.

Monsieur le Docteur n'est pas trop bon lui-même pour me la rendre.

TRIVELIN.

Me prenez-vous pour un ignorant?

PANTALON.

Allons, Monsieur, partons, et ne vous fâchez pas.

(*Pantalon et Trivelin sortent.*)

SCENE XV.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Nous ne saurons rien de lui ; cela me chagrine.

LISETTE.

Je n'en suis pas fâchée ; ce petit chagrin-là est de bon augure.

SILVIA.

Ah ! ce n'est qu'une curiosité.

LISETTE.

Eh ! bien , elle sera satisfaite , puisque le Philosophe nous reste ; les amans ne sont pas muets.

SILVIA.

Mais s'il n'en est pas un , nous n'apprendrons pas qui est celui dont Trivelin t'a parlé.

LISETTE.

Il n'y a qu'à se donner patience ; nous le saurons tôt ou tard. Ce qu'il y a de consolant , c'est que toujours nous revient-il un amant de cette affaire-ci. Est-ce que vous aimeriez mieux que ce fût le Philosophe ?

SILVIA.

Si je le préférois , c'est que la maniere dont il s'y prend promet une Comédie assez divertissante ; à cela près , je me soucie aussi peu de l'un que de l'autre.

LISETTE.

Hom ! cela est pourtant bon , un amant !... Vous riez ?

48 LA FILLE INQUIETE ;

SCENE XVI.

PANTALON, SILVIA, LISETTE.

PANTALON.

SILVIA , ma chere enfant , ma bonne fille , pour reconnoître ta bonne amitié , je vais te donner un Maître de Philosophie : il est là-haut , et voilà les filles de la noce que je t'amene , qui te divertiront.

SILVIA.

Ah ! mon pere , je vous remercie. Il me semble que vous vous portez mieux ; cela me réjouit.

PANTALON.

Tu me parois aussi de meilleure humeur que de coutume. Allons , allons , que l'on danse comme il faut.

SILVIA.

Faites venir aussi le Maître de Philosophie pour danser , afin de vous réjouir davantage.

PANTALON.

Est-ce qu'un Philosophe se mêle de danser ?

SILVIA.

Eh ! c'est justement parce qu'il ne s'en mêle pas , que son embarras sera plaisant.

PANTALON.

Qu'il vienne ; je le veux bien.

DIVERTISSEMENT.

COMÉDIE.

49

DIVERTISSEMENT.

LE PHILOSOPHE, LES FILLES *de la noce*, BERGERES
et PAYSANNES *chantantes et dansantes.*

UNE GROSSE PAYSANNE.

LUCAS n'ose me toucher ;
Il a peur de me fâcher :
Est-il un amant plus lâche ?
Qu'il est sot, ce pauvre Lucas !
S'il ne sait pas
Que j'aimons bien qu'on nous fâche.
On danse.

UNE BERGERE.

Vive un peu de badinage ;
Mais sur-tout loin du hameau,
Car badiner sous l'ormeau,
Aux yeux de tout un village,
Cela n'est pas beau.
Quand le grand jour nous éclaire,
Il faut faire la sévère :
On craint la tante, ou la mère ;
Si l'on rit, on ne rit guère :
Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un bois.

LE CHŒUR.

Il vaut mieux cent fois
Rire au fond d'un bois.

32 LA FILLE INQUIETE.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul, à demi ivre.*

A CAUSE que j'ai les jambes un peu foibles, d'avoir trop marché, ils disent là-bas que je suis ivre. Le monde est bien médisant ! Eh bien ! quand cela seroit, il n'y a point de la faute à Violette, une fois. On lui a ordonné de me faire boire tant que j'aurois soif. Or, là-dessus, j'ai pris dans la cuisine mon déjeuner et l'ai suivie à la cave pour lui épargner la voiture. Elle m'a donc mis auprès d'un tonneau d'excellent vin de Bourgogne, pour boire à discrétion. Vive la discrétion ! c'est une belle chose ! On ne peut pas boire plus discrètement, ce me semble, que de boire à discrétion ; c'est pourquoi j'ai bu là plusieurs rasades discrètes : premièrement, à la santé de mes amours : cela étoit juste ; et puis à celle de Mademoiselle Silvia, en mémoire de la clef de la cave ; mais rasades, au moins, car je sais vivre, moi : et puis deux autres rasades, en mémoire de nos deux tabatieres : on ne pouvoit pas moins, honnêtement. Et puis j'ai bu encore en mémoire de plusieurs autres choses dont j'ai perdu la mémoire ; et afin de

finir discrètement, je voulois boire encore une autre rasade à Violette, pour le dernier coup; elle n'a pas voulu: elle a bien fait, car on dit qu'il n'y a que le dernier coup qui enivre: or, je ne l'ai pas bu, le dernier coup; *ergo*, je ne suis pas ivre. Fi! cela est vilain d'être ivre, et un homme sage ne devoit jamais boire le dernier coup.

S C E N E I I.

L I S E T T E *entre et se tient à part*, A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N, *branchant*.

OUAI ! il me semble que la terre n'est pas bien ferme sous mes pieds. La Signora Silvia disoit l'autre jour qu'un certain Philosophe, Cobirnic, Coprinic, disoit que la terre tourne, que les maisons tournent, que tout tourne. Il étoit Allemand, dit-elle, Cobirnic; le drôle buvoit du vin. Depuis que j'en ai bu, je trouve qu'il a raison... Holà ! (*Il trébuche.*) Holà ! minher Cobirnic ! faites tourner la terre un peu plus doucement... Mais j'apperçois là-bas un fauteuil qui fait appétit de dormir; allons nous y reposer, en attendant que la terre ait fait ses quinze tours.

L I S E T T E.

Voilà un garçon bien nourri. Je me suis doutée que la clef de la cave donnée à Violette feroit cet effet-là. Elle aura eu de la compassion, Arlequin de la complai-

54 LA FILLE INQUIÈTE,

sance. Le zèle d'un amant s'échauffe en buvant à l'objet de ses vœux, et l'amour est souvent complice de son ivresse.

S C E N E I I I.

SILVIA, LISETTE, ARLEQUIN, *endormi.*

SILVIA.

LISETTE, où est Arlequin ? Mon père m'a dit qu'il venoit de le voir entrer ici.

LISETTE.

Quoi ! Monsieur Pantalon l'a vu dans l'état où il est ?

SILVIA.

Ouf, je lui ai conté moi-même comme tout est arrivé ; j'en ai pris sur moi la faute, comme si je n'avois fait tout cela que pour dissiper un peu ma mélancolie : il lui a tout pardonné, en lui commandant d'aller dormir.

LISETTE.

Il est enfant d'obéissance ; tenez, voyez.

SILVIA.

Ah ! ne troublons point son repos, je te prie ; le pauvre garçon en a grand besoin.

LISETTE.

Vous devenez bien tendre pour lui ?

SILVIA.

Il est vrai que son bon cœur me touche ; et j'ai re-

COMÉDIE.

35

connu à son occasion que le Philosophe pourroit bien être un amant ; car pour obtenir sa grace de mon pere , il a joint ses prieres aux miennes , avec un zele tout particulier.

L I S E T T E.

Il peut ne l'avoir fait que par pitié pour Arlequin , ou , tout au plus , par complaisance pour vous , sans que l'amour s'en mêle.

S I L V I A.

Il a fait plus : sur ce que j'ai marqué dans la conversation , que j'avois envie de voir l'Opéra , il va me le faire venir sous nos fenêtres , dans notre jardin.

L I S E T T E.

N'est-ce point aussi parce que vous souhaitez qu'il soit un amant , que vous le croyez tel ? car , je ne sais , je lui trouve , moi , un certain air sérieux , un ton pédagogue qui ne marquent point cela.

S I L V I A.

Oui , devant mon pere ; mais il m'a dit quelques mots en particulier d'un ton tout différent.

L I S E T T E.

Que vous disoit-il encore ?

S I L V I A.

Ah ! je ne sais ; ma timidité m'a rendue toute interdite , toute tremblante.

L I S E T T E.

Ce frisson-là n'est pas loin de la fièvre. N'allez pas vous engager avec celui-ci , avant que d'avoir vu l'autre dont Trivelin nous a parlé.

56 LA FILLE INQUIETE,

SILVIA.

Oh ! ne crains rien. . . Mais celui-ci ne me paroît pas si méprisable.

LISETTE.

Il a l'air trop fait, et je lui voudrois quelques années de moins.

SILVIA.

Un jeune sot ne me plairoit pas.

LISETTE.

Il a la taille un peu pleine, ce me semble ?

SILVIA.

Je trouve que l'embonpoint ne lui mésied pas ; il est grand à proportion.

LISETTE.

Vous me paroissez déjà bien prévenue en sa faveur ? Voilà l'effet du besoin d'aimer ; il fait tout trouver bon, et, sans consulter, on s'attache au premier venu.

SILVIA.

Ne m'accusez donc point de cela, Lisette ; vous me faites rougir.

LISETTE.

Eh ! pourquoi rougir d'avoir de l'amour quand il en est tems ? Rougit-on d'avoir froid en hiver et chaud en été ? L'amour est de même l'effet d'une des saisons de la vie, une impression naturelle, nécessaire et commune chez tout le monde, qui ne dépend non plus de nous que le beau tems. A quinze ou seize ans une fille est-elle honteuse de voir naître cet embonpoint si joli qui rend ses appas complets ; et ne sait-on pas que l'amour et lui viennent toujours de

compagnie ? et c'est l'amour qu'on devrait le moins cacher.

SILVIA.

Il seroit beau , vraiment , qu'une fille dît tout haut qu'elle a de l'amour.

LISETTE.

Ne feroit-elle pas mieux que de le dissimuler par des grimaces inutiles ? car, tenez , toutes les vôtres ne servent à rien ; votre âge , votre inquiétude , vos yeux , tout le déclare : il n'y a que votre bouche qui n'en dit rien. Belle discrétion !

SILVIA.

Quand cela seroit , l'effort que l'on fait pour le taire est toujours louable ; c'est un effet de la pudeur , de la vertu.

LISETTE.

De la vertu , je le veux bien ; mais je ne comprends pas le mauvais emploi qu'une fille fait de son courage. Qu'il lui prenne un caprice d'avoir un ornement , un habit , un colifichet , souvent peu nécessaire , et qui ne dure au plus qu'un mois ou deux ; pour l'obtenir , elle ne craint point de presser un pere avec instance , avec persévérance , et elle n'ose lui demander un mari dont on ne peut se passer , et qui dure autant que la vie.

SILVIA.

C'est que demander des ornemens choque beaucoup moins la bienséance.

LISETTE.

Mais , en n'osant demander un mari à votre âge ,

58 LA FILLE INQUIETE ;

on reste en proie à certain chagrin secret qui donne de fâcheux momens ; il y a bien des gens qui sont à l'affût de ces momens-là , et alors on est en grand danger de la choquer bien plus , la bienséance.

SILVIA.

Cela ne me regarde point , je crois ?

LISETTE.

Je le crois aussi ; mais il y a toujours de la témérité à ne se pas défier de tout. Hasardez-vous donc un peu , osez demander vos vrais besoins ; car si vous ne parlez la première , il ne commencera pas , lui , et je sais de bonne part qu'il ne veut jamais vous marier.

SILVIA.

Qu'il ne me veut jamais marier ! Ne dites donc point cela , Lisette ; vous m'en feriez venir l'envie.

LISETTE.

Oh ! elle est toute venue ; mais la mauvaise honte vous poignarde : vous ne voulez seulement pas m'avouer que vous aimez , à moi qui le connois , qui vous le dis , et qui me tue de vous y chercher du remède.

SCÈNE IV.

Les mêmes et plusieurs LAQUAIS, qui veulent emporter Arlequin.

SILVIA.

QU'ALLEZ-VOUS faire-là, vous autres? Laissez-le reposer.

UN LAQUAIS.

Nous n'avons garde de l'éveiller, Mademoiselle; Monsieur le Philosophe nous a bien recommandé de l'apporter tout endormi.

LISETTE.

Ah! puisque c'est par son ordre, laissez-les faire.

SILVIA.

Où est-il mon Maître de Philosophie?

LE LAQUAIS.

Il va venir; il est dans le jardin.

SILVIA.

Dites-lui qu'il se dépêche, et que nous l'attendons ici.
(*Les Laquais emportent Arlequin.*)

LA FILLE INQUIETE,

SCENE V.

SILVIA, LISETTE.

LISETTE.

POURQUOI donc êtes-vous si pressée ?

SILVIA.

Parce que mon pere voudra être présent à la leçon, et s'il venoit à cette heure, j'ai pris des mesures avec Violette, pour l'écarter de nous, quand nous serons en train de philosopher.

LISETTE.

Hom ! vous avez beau le dissimuler, il y a de l'amour dans ces finesses-là.

SILVIA.

Cesse donc tes jugemens ridicules. Non ; mais c'est qu'il me déplaît qu'en toute une journée nous ne puissions pas découvrir ce que c'est que le Philosophe. Depuis le matin qu'il est ici, n'est-il pas honteux à nous de n'y pouvoir encore rien comprendre ? Cela me pique.

LISETTE.

Bon, bon, fort bien, à merveille ! Votre indolence diminue à vue d'œil ; vous serez bientôt de bonne humeur.... Ah ! tenez, réjouissez-vous, voilà nos gens qui viennent.

SILVIA.

Songe, toi, à avertir Violette, quand il sera tems.

SCENE VI.

SCÈNE VI.

LÉLIO, PANTALON, SILVIA, LISETTE.

PANTALON.

ÇA, Monsieur Lelio... car c'est ainsi qu'on vous nomme, à ce que m'a dit Trivelin?

LÉLIO.

Pour vous rendre mes très-humbles services, Monsieur.

PANTALON.

Commençons, s'il vous plaît.

SILVIA.

Monsieur, vous riez peut-être en secret de voir une fille se croire capable d'apprendre la philosophie. Je vous avoue que ce qui cause mon erreur est un petit livre que j'ai lu, dans lequel un homme du monde fait entendre à une femme tout l'arrangement de l'univers ; et moi-même, par la seule lecture, je l'ai conçu avec plus de facilité que je n'ai fait le jeu des échecs.

LÉLIO.

La philosophie n'est pas hors de votre portée, Mademoiselle. Vous lui faites même beaucoup d'honneur de la préférer aux plaisirs que pourroit vous donner votre jeunesse.

PANTALON.

Monsieur, point de discours inutiles : venons au fait ; je suis pressé.

62 LA FILLE INQUIETE,

LÉLIO.

J'obéis. Je vais donc , Mademoiselle , avant que de vous faire entrer plus avant dans la philosophie , vous donner quelque teinture des mathématiques , selon le conseil de Platon et de l'école d'Athènes.

PANTALON.

Des mathématiques ? Qu'est-ce que ces drôleries-là ? Par où commencent-elles ?

LÉLIO.

Par l'arithmétique.

PANTALON.

Par l'arithmétique ! Oh ! oh , diable ! c'est donc une belle chose que la philosophie ? Quand j'appris la finance , je ne commençai pas autrement. Me voilà philosophe plus que je ne pensois ! Oh ! je lui enseignerai bien cela , moi ; et de-là où la menerons-nous ?

LÉLIO.

Aux élémens de géométrie , ensuite à l'algebre , et enfin au calcul sur les infiniment petits.

SILVIA.

Ceci commence à me paroître plus embarrassant que le petit livre !

LISETTE.

Et à moi aussi. Les infiniment petits ! oh ! que cela est vétilleux ! Ce n'est point là ce qu'il nous faut.

LÉLIO.

Eh bien ! pour abrégér , passons tout cela ; ne nous arrêtons pas même à la logique. Voilà un petit livre , dans lequel vous pourrez l'apprendre toute seule.

COMÉDIE.

63

PANTALON.

Oui, oui, prends le livre, et l'apprends par cœur.

LÉLIO.

Passons donc à la physique.

PANTALON.

Qu'est-ce que cette frisque?

LÉLIO.

C'est la connoissance des choses naturelles, par leurs causes et par leurs effets.

PANTALON.

La connoissance des choses naturelles? Il me semble que cette frisque-là n'est pas bonne pour une fille?

LÉLIO.

Mais, Monsieur, la physique est fort étendue, et a plusieurs parties. Mademoiselle en peut choisir quel-qu'une qui lui convienne, et qui soit de son goût.

PANTALON.

Laquelle, par exemple? voyons, nommez-nous-en quelques-unes?

LÉLIO.

Mademoiselle ne veut pas apprendre la médecine, la botanique, l'anatomie?

PANTALON.

L'anatomie! si donc! ô la vilaine chose que cette frisque-là!

LÉLIO.

Encore moins la mécanique, l'optique, la dioptrique, la catoptrique?...

LISSETTE.

Miséricorde! je crois que ce sont-là des mots de gri-

F ij

64 LA FILLE INQUIETE;

moire ! Ah ! Monsieur , les noms seulement doivent lui faire peur. Je ne sais comment on peut les prononcer sans s'étrangler.

L É L I O.

Laissons donc la physique , et venons à la morale.

P A N T A L O N.

C'est bien dit ; car c'est une belle chose que la morale ! Qu'est-ce qu'elle enseigne , cette morale ?

L É L I O.

Son nom l'indique : elle enseigne à régler les mœurs.

P A N T A L O N.

Bon ! bon ! commencez vite ment , et donnez-lui de bonnes mœurs , afin qu'elle soit bien obéissante à son pere.

(Silvia fait un signe à Lisette , qui sort un moment et ramene Violette.)

S C E N E V I I.

VIOLETTE , PANTALON , LÉLIO , SILVIA , LISETTE.

P A N T A L O N.

SILVIA , écoutez bien.

V I O L E T T E.

Monsieur , votre boisson est refroidie , et il est terné que vous en preniez un verre.

S I L V I A.

A propos , mon pere , vous l'oubliez ; vraiment , c'est bien là le principal.

COMÉDIE.

65

PANTALON.

Paix ! paix ! écoutons la morale.... Dites donc vite, Monsieur, je vous prie.

LÉLIO.

La morale, selon nos maîtres, est la partie de la philosophie qui nous enseigne à rendre nos pensées et nos actions conformes aux loix de la justice et de la vertu, à régler nos passions, et par-là nous rendre heureux, autant que nous pouvons l'être en ce monde.

PANTALON.

Voilà une science admirable ! *ô bella cosa que sia morale !*

LISETTE.

Mais, Monsieur, pour guérir les vapeurs, un verre de votre breuvage vaut mieux que cent prises de morale.

PANTALON.

Il n'est pas encore tems ; nous sortons de table.

VIOLETTE.

Il y a plus de deux heures que vous en êtes sorti. venez voir à la pendule.

LISETTE.

Monsieur, elle a raison : si vous tardez davantage, adieu l'effet du remède.

LÉLIO.

Il est très-dangereux, Monsieur, de ne pas observer exactement ce qu'un Médecin ordonne : il y va quelquefois de la vie.

PANTALON.

Oui, oui, Monsieur, je comprends cela : tout-à-l'heure, tout-à-l'heure ; mais encore un peu de morale,

F iij

66 LA FILLE INQUIETE.

s'il vous plaîst.... vite, vite.... à regler nos passions.
Après, après.

L É L I O.

A régler nos passions, et non pas les détruire, comme ont prétendu quelques Philosophes; car la nature est trop sage pour nous les avoir données, si elles ne nous étoient pas nécessaires.

P A N T A L O N.

La nature est trop sage! Ah! le beau dicton! la nature est trop sage!

L I S E T T E.

Oh! vous ne l'êtes gueres, vous, Monsieur, de vous amuser ici à des balivernes, et à risquer votre santé. Mort de ma vie! si vous ne partez tout-à-l'heure, je vais faire main-basse sur le coquemar, et tout renverser, puisque vous ne vous souciez pas de guérir.

P A N T A L O N.

Allons, allons. Avec votre permission, Monsieur, je vais prendre mon verre de tisane, faire trois tours dans mon jardin, en courant, et revenir... *O bella cosa que sta morale!* (Il sort.)

L I S E T T E.

O bella cosa, que de nous laisser en repos!

SCÈNE VIII.

LÉLIO, SILVIA, LISETTE

SILVIA.

MONSIEUR, vous venez de dire une chose que j'ai peine à comprendre : les passions, dites-vous, sont nécessaires ?

LÉLIO.

Oui, Mademoiselle, nécessaires. Par exemple, dans l'enfance, la curiosité ; dans la jeunesse, l'amour.

LISETTE.

Pour cela, oui.

LÉLIO.

Dans l'âge suivant, l'ambition ; le désir de se faire un nom et une fortune ; dans la vieillesse, le soin de conserver, pour soi et pour les siens, ce que l'on est moins en état d'acquérir.

LISETTE.

J'entends ; l'avarice ?

SILVIA.

Je comprends déjà que la curiosité dans l'enfance est utile à son instruction ; mais je ne vois pas que la jeunesse ait besoin d'amour. Expliquez-nous bien cela, s'il vous plaît.

LISETTE.

Oui, oui, dépêchez-vous de nous apprendre l'amour, pendant que Monsieur Pantalon n'y est pas.

62 LA FILLE INQUIETE,

L É L I O.

L'amour est un besoin que la nature excite en nous pour son intérêt et pour le nôtre, lequel besoin nous porte à nous unir à ce qui nous paroît aimable.

S I L V I A.

Un besoin, dites-vous? Mais, Monsieur, un besoin me paroît une chose plus fâcheuse qu'utile.

L É L I O.

Comment! Mademoiselle, une chose fâcheuse? Eh! que ne connoissez-vous l'amour! vous sauriez qu'il est le plus vif, le plus piquant et le plus délicieux de tous les plaisirs. Eh, pourquoi l'est-il? parce que la nature, qui le sait le plus utile à ses desseins, en a fait de tous les besoins, le plus pressant.

L I S E T T E.

Elle a fort bien fait. La nature a de l'esprit.

S I L V I A.

Pourquoi donc, si elle exige si fort que nous aimions, nos parens l'empêchent-ils de toute leur force?

L É L I O.

Parce qu'ils craignent qu'on ne fasse un mauvais choix : ils voudroient que l'on s'en rapportât entièrement à leur goût.

S I L V I A.

Entièrement à leur goût? Trouvez-vous cela tout-à-fait juste?

L É L I O.

Non, vraiment; il faut que le choix soit aussi du goût des parties les plus intéressées.

COMÉDIE.

69

L I S E T T E.

Mais il y a bien pis. Supposez qu'on ait fait un choix raisonnable, quand un pere ne veut jamais marier sa fille, que faut-il faire?

L É L I O.

Il faut s'aimer de plus en plus, et n'attendre du secours que de sa passion; plus elle est vive, et plus elle est ingénieuse à trouver les moyens d'arriver à sa fin. Il faut de part et d'autre les chercher de concert; et cependant, les soins de plaire forment le corps, ornent l'esprit, corrigent l'humeur, et font la plus agréable et la plus utile occupation de la vie. Leur succès en fait la douceur; on jouit de mille plaisirs, pleins de délicatesse et d'innocence, sans lesquels la jeunesse devient un âge sérieux, une saison triste, une vieillesse enfin, où l'on tombe dans une froide indolence, dans un morne assoupissement, qui ôte le goût de tous les autres plaisirs.

S I L V I A.

Hélas! Lisette m'avoit déjà dit cela sans être philosophe.

L I S E T T E.

Je triomphe à la fin; votre mal est ce que je disois: voilà déjà un article vuide.... Ça, Monsieur Lelio, vous qui connoissez si bien l'amour, avouez-le nous franchement, n'aimez-vous point un peu?

L É L I O..

Ah, Mademoiselle! oserois-je en faire l'aveu?

SCENE IX.

LÉLIO, SILVIA, LISETTE, et PANTALON,
*qui arrive doucement pour écouter; Lisette l'apercevant fait
 quelques signes à Lelio, que Silvia ne remarque pas, trop
 attentive à la leçon.*

LISETTE, toussant.

HIM, hem !... Eh bien, ne le déclarez donc pas.

SILVIA.

Pourquoi non, Lisette? Il n'y a pas de mal à cela...
 Dites, dites, Monsieur, nous sommes discrettes.

LÉLIO, voyant Pantalón du coin de l'œil.

Moi, Mademoiselle, j'aimerois? Je me suis bien gardé
 jusqu'à ce jour d'une telle foiblesse, et je ferai tous mes
 efforts pour m'en défendre toute ma vie. Car enfin, il
 est tems de vous parler sincèrement : si je viens de vous
 exprimer le mieux que j'ai pu toute la force de l'amour,
 toute sa douceur, et presque sa nécessité, c'étoit pour
 vous donner un exemple de la perfide adresse des amans
 dont j'imitois le langage. Voilà le riant côté par lequel
 ils vous le présentent, l'appât qu'ils vous offrent pour
 vous attirer dans leurs pièges. Fuyez, Mademoiselle,
 fuyez la plus séduisante et la plus dangereuse de toutes
 les passions. C'est à la philosophie à détruire ses illu-
 sions, à dissiper ses prestiges, à faire tomber le masque
 agréable qui cache sa laideur; c'est elle qui doit éclairer
 votre jeunesse, et la conduire sans péril au milieu des

COMÉDIE.

71

précipices dont elle est entourée, et je vais à présent vous marquer les plus sûrs moyens de les éviter.

SILVIA.

En voilà assez pour aujourd'hui, Monsieur; la leçon commence à m'ennuyer.

PANTALON.

Silvia, courage, *animo, animo*.

SILVIA.

Ah ! mon pere, vous voilà ! je ne vous croyois pas si près.

PANTALON.

Poursuivez, Monsieur, poursuivez; votre morale est fort belle.

SILVIA.

Remettons le reste à tantôt, mon cher pere, je vous en prie.

PANTALON.

Non, non, quand on est en train, il ne faut pas quitter.

SILVIA.

Quand les leçons sont trop longues, on les retient mal.

PANTALON.

Mais, ma fille, je paye par leçons; il faut employer mon argent.

LÉLIO.

Monsieur, ne contraignons point Mademoiselle; de deux petites leçons, je n'en compterai qu'une; je ne suis pas intéressé.

72 LA FILLE INQUIETE,

SILVIA.

Non, Monsieur, ne parlons plus de philosophie : elle me donne un mal de tête horrible.

PANTALON.

Monsieur Lelio, pour lui délasser l'esprit, allez faire venir l'Opéra ; tantôt la leçon lui profitera davantage... Montez dans ma chambre, vous deux.

SILVIA.

Avez-vous pris votre médecine, mon cher pere ?

PANTALON.

Il y a long-tems ; j'ai fait un tour de jardin depuis.

LISETTE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas assez ; il en faut faire au moins trois ou quatre. Souvenez-vous de Sindanam, et de courir la poste.

PANTALON.

Ah ! oui, oui, Sindanam ; je vais les faire en poste, à pied : montez toujours.

(*Pantalon et Lelio sortent.*)

SCENE X.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

LISETTE, voilà un sot maître ; nous nous sommes trompées.

LISETTE.

Comment ! nous nous sommes trompées ? Je le crois
un

un amant plus que jamais. Ne l'avez-vous pas jugé par le commencement de la leçon ?

SILVIA.

Oui ; mais la fin a tout gâté.

LISETTE.

Vouliez-vous qu'il déclarât sa passion devant Monsieur votre pere qui nous écoutoit ? Si je ne l'en avois averti, il alloit le faire ; c'est par-là que tout étoit gâté.

SILVIA.

Est-ce qu'il y avoit long-tems que mon pere étoit-là ?

LISETTE.

Je ne sais ; mais, dès que je l'ai aperçu, j'ai fait signe à Monsieur Lelio : voilà ce qui l'a fait changer de ton.

SILVIA.

J'étois aussi fort surprise de le voir passer tout d'un coup du blanc au noir. En vérité, il s'y est pris bien adroitement, bien joliment !

LISETTE.

Vous y passez vous-même, du blanc au noir ; et d'un tot maître, le voilà tout d'un coup devenu fort joli. Il me semble pourtant qu'il dansoit tantôt assez mal.

SILVIA.

Que dis-tu là ? On voyoit bien qu'il déguisoit sa danse ; mais, malgré cela, il avoit très-bon air.

LISETTE.

Vous commencez donc à le croire un peu un amant ?

SILVIA.

Mais, je ne sais, je ne vois encore là rien de trop sûr. Ah ! que mon pere est venu mal à propos ! Je crois, comme tu dis, qu'il alloit se déclarer.

74 LA FILLE INQUIETE,

L I S E T T E.

Et comment auriez-vous reçu sa déclaration ?

S I L V I A.

Eh mais ! il auroit bien fallu s'en offenser.

L I S E T T E.

Gardez-vous bien de le faire ; en avez-vous le tems dans la contrainte où vous êtes ? Voilà ce que les peres gagnent avec leurs précautions outrées : elles ne servent qu'à étrangler d'abord un roman , où il faut que , dès la premiere page , deux amans soient convenus de leurs faits.

S I L V I A.

Allons , allons , montons chez mon pere , pour voir comment Monsieur Lélío conduira son Opéra , et ce qu'il a fait d'Arlequin. *(Elles sortent.)*

S C E N È X I.

(Le fond du Théâtre représente le jardin magnifique d'un Financier : Arlequin y paroît endormi dans un fauteuil , sous un berceau de jassemins : il s'éveille aussi-tôt très-dionné.)

A R L E Q U I N , seul.

MA foi ! pour un vrai dormir , vive le vin de Bourgogne ! il vaut mieux cent fois que le Champagne : il donne un sommeil dur , dur , et des rêves tendres , tendres. Je n'ai rêvé que de Violette , depuis que je dors . . . Mais qu'est ceci ? Que vois-je ? Je me suis en-

dormi dans la salle de Monsieur Pantalon , et je me réveille dans un lieu enchanté que je ne connois point... Voilà pourtant bien le même fauteuil où je me suis assoupi : pourquoi n'est - ce plus ici notre salle?... Ah ! ah ! attendez ; n'est-ce point que la terre a tourné , pendant que moi , qui étois las , je n'ai bougé de ma place?... Mais non , je suis une bête , car , quand la broche tourne , le chapon qui y tient tourne quant et quant... Eh parbleu ! je crois que je dors encore. ... Oui , c'est un rêve ; et si pourtant... Ma foi ! je ne sais qu'en croire. Tâchons de nous en informer à quelqu'un.

SCENE XII.

V É N U S , A R L E Q U I N .

A R L E Q U I N .

AH ! qui est cette belle Dame-là ? elle a l'air des plus courtois... Madame , je ne sais pas trop bien si je suis éveillé ou endormi : qu'en pensez - vous , s'il vous plaît ?

V É N U S .

Mon enfant , pour endormi , non , tu ne l'es pas ; mais tu es quelque petite chose de plus.

A R L E Q U I N .

De plus qu'endormi ? Que diable serois-je donc ?

V É N U S .

Tu n'es que mort ; voilà tout.

76 LA FILLE INQUIETE,

ARLEQUIN.

Je ne suis que mort ? Bagatelle ! Vous dites cela d'un air bien familier !

VÉNUS.

C'est que de toutes les Déesses, Vénus est la plus familière.

ARLEQUIN.

Quoi ! Madame ! c'est vous qui êtes Vénus ? la Déesse des amans ?

VÉNUS.

Moi-même.

ARLEQUIN.

Hélas ! ma bonne Déesse , ma patronne , je suis un amant , moi : dites - moi la vérité : suis - je mort tout de bon ?

VÉNUS.

Tout ce qu'on le peut être. Est-ce à toi que je voudrois mentir ? Mais pourquoi marques-tu tant de chagrin d'être mort ?

ARLEQUIN.

Ah ! Déesse , quand on est amant , si vous saviez comme il fait bon vivre !

VÉNUS.

Mais , tu n'es mort que pour avoir trop bu du meilleur vin de Bourgogne , et versé par les mains d'une maîtresse qui t'aimoit bien. Voilà une mort ragoûtante de tous côtés.

ARLEQUIN.

Quoi ! ma mort est de la façon de Violette ?

VÉNUS.

Sans doute ; est-il rien de plus consolant pour toi ?

ARLEQUIN.

Ah ! si ç'avoit été le lendemain de mes noces , encore passe. Mais mourir avant que d'en avoir fait ma femme ! Je ne saurois m'accoutumer à croire cela.

VÉNUS.

Mais sais-tu le bonheur qui t'attend ici ? sais-tu que je te fais revivre , pour gouverner mon Empire ?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que votre Empire ?

VÉNUS.

C'est le monde de Vénus , que vous appelez là-bas son étoile , le séjour des amans heureux , le pays des Romains , c'est ici qu'ils aboutissent tous.

ARLEQUIN.

Et qui en sont les habitans ?

VÉNUS.

Au Levant , les amans héroïques , sous les loix du grand Cyrus ; au Midi , les amans visionnaires , gouvernés par Don Quichotte ; au Couchant , les amans champêtres , qui ont à leur tête le tendre Céladon ; et au Nord , les amans raisonnables , qui n'ont point encore de Roi , et dont le pays n'est pas encore bien connu : ce sont nos terres australes.

ARLEQUIN.

Quel métier font tous ces peuples-là ?

VÉNUS.

Autrefois les premiers gaignoient des batailles et forçoient des villes pour délivrer des Princesses prisonnières.

78 LA FILLE INQUIETE,

Les seconds pourfendoient des Géants , redressoient des torts , et abattoient des félons Chevaliers. Les troisiemes faisoient des chalumeaux , inventoient des jeux , et célébroient des fêtes pastorales. Les derniers , dans la saison d'aimer , se prêtoient à ce besoin-là , et parloient de leur amour aux heures de loisir.

ARLEQUIN.

Mais , pour des amans , ce n'est pas assez faire que cela.

VÉNUS.

Ils s'occupoient aussi à rendre service à leurs maîtresses dans l'occasion , et à partager avec elles tous les plaisirs de la vie.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voilà comme nous vivions Violette et moi. Nous étions donc des amans raisonnables ?

VÉNUS.

Vous étiez les plus raisonnables de tous ; c'est pourquoi je t'ai chosi , toi , pour te mettre à leur tête , dispenser ici mes loix , et servir de modele.

ARLEQUIN.

Mais je ne sais ni délivrer des Princesses , ni pourfendre des Géants , ni faire des flageolets.

VÉNUS.

Aussi , n'est-ce plus en ce pays-ci qu'on fait ces métiers-là : on ne s'y occupe qu'à aimer d'abord , c'est le principal emploi , ensuite à chanter , danser , rire et boire tout le long du jour.

ARLEQUIN.

Boire ! Eh ! quoi boire , du vin ?

COMÉDIE.

79

VÉNUS.

Sans doute, et du meilleur. Il y a long-tems qu'entre les amans l'eau du Lignon n'est plus à la mode.

ARLEQUIN.

Et vous me voulez faire, dites-vous, le Roi de ce pays - ci ?

VÉNUS.

Et tout-à-l'heure, même ; cela ne te console-t-il pas ?

ARLEQUIN.

Non ; à moins que Violette n'en soit aussi la Reine , je vous remercie de votre Royaume.

VÉNUS.

Je prétends bien qu'elle le soit aussi ; mais donne toi patience, il faut t'installer dans le trône auparavant. Tout le peuple est ici sous les armes, et préparé pour la cérémonie.

ARLEQUIN.

Dépêchez-vous donc.

VÉNUS.

Sujets d'Arlequin, paraissez, et venez lui rendre hommage.

SCENE XIII.

(On entend une marche de tambours et d'instrumens , au bruit de laquelle le Peuple s'avance. Deux petits Amours habillés en Arlequins , sont à la tête , dont l'un lui présente la couronne , et l'autre le sceptre. Quatre Chevaliers , la lance en arrêt , suivent les Amours , et sont suivis de Cyrus , de Mandane , et de quelques amans héroïques. Après viennent Don Quichotte et Dulcinée ; le Chevalier des Miroirs et l'Infante Micomicon. Les tambours cessent ; des flûtes et des haut-bois continuent la marche qui amène Céladon et Astrée , suivis de Bergers et de Bergeres. Les Héros , les Chevaliers et les Bergers saluent le Roi , chacun à leur maniere , en passant devant lui , et se rangent des deux côtés du Théâtre.)

V É N U S.

BERGER Céladon , que l'on chante la gloire d'Arlequin.

C É L A D O N et A S T R É E , ensemble.

Célébrons la flamme parfaite
Du tendre amant de Violette ;
Que dans ce séjour plein d'attraits ,
Il régne et triomphe à jamais.

(Le Peuple répète en chœur ces quatre vers.)

COMÉDIE.

81

V É N U S.

Chevalier des Miroirs, Infante Micomicon, venez divertir le Roi.

(*Sarabande du Chevalier et de l'Infante.*)

V É N U S.

Bergers, faites voir au Roi comme tout le monde boit ici, jusqu'à vous. Allons, du tendre, du tendre à présent.

(*Astrée, tenant une bousille, verse du vin à Céladon qui chante ce qui suit.*)

C É L A D O N.

Versez, versez, digne objet de ma flamme ;
Ce vin reçoit de vous mille nouveaux appas :
Que par vos mains, ou dans vos bras ,
Il est doux d'égarer sa raison ou son ame.

(*Des Bergers et des Bergeres dansent une musette ; leur danse est mêlée de ce que chantent Astrée et Céladon.*)

C É L A D O N et A S T R É E , ensemble.

Aimons, aimons ; que l'amour, dans nos cœurs ,
Répande à tous momens de nouvelles ardeurs.

C É L A D O N.

Que les soins de la bergerie
Remplissent mal tout l'espace d'un jour !
Quand on se refuse à l'amour ,
Mille tristes loisirs font languir notre vie.

E N S E M B L E.

Aimons, aimons, &c.

81 LA FILLE INQUIÈTE,

ASTRÉE.

Pour les cœurs qu'Amour intéresse ,
Les plus longs jours deviennent des instans ;
Les hivers , des printems :
Plus de momens perdus , plus de sombre tristesse.

ENSEMBLE.

Aimons , aimons , &c.

On danse.

ARLEQUIN.

Eh bien ! Violette viendra-t-elle bientôt ?

VÉNUS.

Eh mais ! tu es mort , toi , pour venir ici ; Violette
y viendra quand elle sera morte , dans soixante ou
quatre-vingts ans.

ARLEQUIN.

Comment ! je ne verrai ici Violette que décrépite ?
Au diable le Royaume , le Peuple et la Déesse !... *Vio-
letta ! Violetta !*

*(Il chasse tous le Peuple , à grands coups de batte , et
s'enfuit après.)*

VÉNUS.

Arlequin , arrête , arrête ; je vais t'envoyer auprès de
Violette , que tu retrouveras aussi belle que moi. . .
Allons le renivrer , pour lui rendre sa raison.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PANTALON, seul.

HOM ! *Messer Filosofo*, vous n'êtes pas assez fin pour tromper un homme de mon âge et de mon pays. J'ai vu et entendu bien des choses qui me font soupçonner que vous êtes un fourbe ; mais à fourbe , fourbe et demi , et je vais vous jouer un tour auquel vous ne vous attendez pas. J'ai toujours feint de ne m'apercevoir de rien. Je me suis prêté à tous leurs divertissemens , à toutes leurs sottises. J'ai envoyé ma fille étudier son livre de logique. J'ai écarté mes gens , sous divers prétextes. On me croit dans ma chambre , bien endormi et pour long-tems. On va revenir ici continuer la leçon : cachons-nous dans ce cabinet pour observer ce qui se passe. Ce drôle-ci , avec sa morale , pourroit bien déranger la vertu de ma fille. Il est vrai que je serois en droit de le faire pendre ; mais , quand il seroit pendu , cela ne raccommoderoit rien.... Oh parbleu ! Monsieur Lelio , vous n'avez pas affaire à un Mamaluco... J'entends quelqu'un , entrons au plus vite.

(*Il se cache.*)

84 LA FILLE INQUIETE,

SCENE II.

SILVIA, LISETTE, *entrant par différens côtés.*

SILVIA.

AH ! te voilà , Lisette. Que fait mon pere ?

LISETTE.

Votre pere est allé se reposer ; fatigué , m'a-t-il dit, d'avoir trop ri du prétendu rêve d'Arlequin. Et vous, avez-vous étudié votre livre de logique , bien tranquillement ?

SILVIA.

Ah ! il n'y a pas eu moyen ! Je n'ai que l'Opéra de Lélío , je n'ai qu'Arlequin dans la tête ; je l'admire de plus en plus : ne me parle que de lui. Où est-il ?

LISETTE.

Arlequin ? il dort aussi , de son côté , dans sa chambre où on l'a fait porter.

SILVIA.

Non ; je voulois dire Lélío ?

LISETTE.

Ah ! Lélío ? Je le quitte : il est retourné à son Opéra , préparer , je crois , quelque'autre divertissement pour tantôt ; car il voit que vous y prenez goût.

SILVIA.

Eh ! j'ai bien affaire de son Opéra ! Que ne vient-il me donner leçon , pendant que mon pere dort ?

LISETTE.

COMÉDIE.

85

L I S E T T E.

' Il sera de retour ici dans un moment. . . Mais , pour revenir à Arlequin. . .

S I L V I A.

N'est - il pas vrai qu'il a conduit sa fête bien ga-
lamment ?

L I S E T T E.

Qui ?

S I L V I A.

Lélio.

L I S E T T E.

Ah ! ah ! Il est vrai qu'il a donné lieu à l'amour d'Ar-
lequin , de triompher pleinement. Ce pauvre garçon
me charmoit. Son indifférence pour un trône , sans
Violette ; son impatience de la revoir , sa colère même :
tout cela doit vous avoir bien fait plaisir.

S I L V I A.

Ah ! tout - à - fait ! Cet habit Asiatique lui alloit à
merveilles.

L I S E T T E.

A qui ?

S I L V I A.

A Lélio.

L I S E T T E.

Voici du *qui-pro-quo*. Vous m'ordonnez de ne vous
parler que d'Arlequin , et vous ne songez qu'à Lélio,
Voilà comme tantôt Arlequin amoureux ne songeoit
avec moi qu'à la commission de Violette... Mais avouez
donc que vous aimez ?

H

86 LA FILLE INQUIÈTE,

SILVIA.

Allons, allons, ne badinons point. Non ; mais je t'avouerai que je commence à le croire autre chose qu'un Maître de Philosophie.

LISETTE.

Si vous aviez entendu la conversation que nous venons d'avoir ensemble, vous le jugeriez l'homme du monde le plus galant.

SILVIA.

Ah ! dis-moi cela, vite, je te prie.

LISETTE.

Vous ne voulez donc plus que je vous parle d'Arlequin ?

SILVIA.

Eh ! non. Voyons ce qu'a dit Léo.

LISETTE.

Léo est un amant : il n'y a plus à en douter ; mais, malgré ma certitude, nous voilà plus embarrassées que jamais.

SILVIA.

Comment donc cela ?

LISETTE.

C'est que je ne sais si c'est de vous ou de moi qu'il est amant.

SILVIA.

De vous, Lisette ? il ne seroit donc qu'un Maître de Philosophie ?

LISETTE.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle ? me croyez-vous indigne de l'amour d'un galant homme ?

SILVIA.

Je sais bien que vous ne manquez pas d'amour-propre. Mais voyons un peu sur quoi vous le croyez votre amant?

LISETTE.

Ne vous fâchez pas trop tôt ; je ne vous assure pas tout-à-fait qu'il le soit.

SILVIA.

Venons au fait. Que vous a-t-il dit ?

LISETTE.

Mille galanteries : qu'il me trouvoit la plus aimable fille du monde ; que j'étois pleine d'esprit ; que mes manières le charmoient...

SILVIA.

Et de moi, rien ?

LISETTE.

Oh ! que si ; mais patience....

SILVIA.

Et quoi encore ?

LISETTE.

Il m'a dit de vous d'abord qu'il vous trouvoit l'esprit plus formé, plus sérieux qu'on ne doit l'avoir à votre âge ; qu'il démentoît votre air de jeunesse.

SILVIA.

Ah ! ah !

LISETTE.

Qu'avec tant de beauté, tant d'agrément, tant de vivacité, il étoit surpris que vous voulussiez vous amuser à être savante.

88 LA FILLE INQUIETE.

SILVIA.

Il t'a dit cela ?

LISSETTE.

Oui, et tant d'autres choses !

SILVIA.

Dis tout, dis tout.

LISSETTE.

Que votre application à sa leçon de tantôt lui avoit fait plaisir d'abord ; mais que le dégoût que vous aviez marqué sur la fin, l'avoit fâché, car il n'avoit point d'autre but que de faire de vous une bonne écolière.

SILVIA.

Une bonne écolière ? et qu'avez-vous répondu à cela ?

LISSETTE.

Mais attendez donc. Là-dessus je l'ai pressé de me dire si c'étoit-là le seul motif qui l'amenât ici.

SILVIA.

Eh bien ?

LISSETTE.

Eh bien, il est resté tout d'un coup interdit : il s'est défermé, il a rougi.

SILVIA.

Il a rougi ?

LISSETTE.

Oh ! comme de l'écarlate. Il est timide, j'en suis sûr ; et il ne s'est tiré de-là qu'en me débitant mille autres fleurettes, comme si c'étoit à moi tout de bon qu'il en voulût : que j'étois plus dangereuse que je ne pensois, qu'il me craignoit comme le feu, et ne me vouloit déclarer ses vrais sentimens qu'après de longs services,

qu'après m'avoir bien persuadée de ses intentions, et d'une sincère reconnaissance des bontés que j'aurois pour lui; et pour gage de la solidité de ses promesses, il m'a pris la main d'un air de bonne amitié, me l'a serrée en souriant; et, sous prétexte de la vouloir baiser, il m'a mis ce diamant-là au doigt, qui vaut cent pistoles du moins : je m'y connois.

SILVIA.

Comment ! il vous aimeroit donc tout de bon ?

LISETTE.

Eh ! que vous importe, Mademoiselle, puisque vous ne l'aimez pas ?

SILVIA.

Que m'importe ? quoi ! je souffrirai qu'en vienne chez mon père faire des présents de cent pistoles à une fille ? On devine bien à quelle intention cela se fait ; et je vais tout-à-l'heure l'en avertir.

LISETTE.

Allez, Mademoiselle, si vous jugez si bien de son intention ; car pour moi je n'y comprends rien encore, en vérité.

SILVIA.

Il vous fait des protestations qu'il accompagne d'un présent de cent pistoles, et son dessein vous paroît encore douteux ?

LISETTE.

Vous ne l'aimez pas, dites-vous, et cependant vous vous échauffez comme si vous étiez jalouse.

SILVIA.

Il n'est point ici question d'amour, ni de jalousie : il

90 LA FILLE INQUIETE ;

ne faut qu'aimer l'honneur , que son procédé offense ; rien n'est plus clair.

L I S E T T E.

Cela est admirable ! la jalousie à force de nous troubler les yeux , nous fait voir clairement ce qui ne fut peut-être jamais. N'importe , allez le dire à votre pere.

S I L V I A.

Mais , comment cela pourroit-il ne pas être ? Voyons.

L I S E T T E.

Le plus court est de le faire chasser d'ici ; nous ne le verrons plus ni vous , ni moi : il ne sera plus besoin d'éclaircissement. Allez le dire à votre pere.

S I L V I A.

Je veux savoir sur quoi vous voulez fonder vos doutes ?

L I S E T T E.

Cela est inutile.

S I L V I A.

Ah ! ne me mettez pas en colere.

L I S E T T E.

Eh ! mais , Mademoiselle , il se pourroit fort bien faire que ce seroit un amant , qui sauroit que votre pere ne vous veut jamais marier , et qui penseroit que c'est moi qui le porte à cela , comme une gouvernante trop aimée qui aspire à l'épouser ; un amant , dis-je , qui , par politique , dissimuleroit devant moi l'amour qu'il a pour vous , tâcheroit à me gagner par des caresses , des présents , des promesses magnifiques , qui d'ailleurs pourroit être prudent , et n'approcher de vous que bride en main , peut-être timide ; car , comme je vous ai dit , il me l'a paru tantôt.

COMÉDIE.

21

SILVIA.

Il s'est déferé, dis-tu, quand tu lui as parlé de moi?

LISETTE.

Très-fort.

SILVIA.

Il a rougi?

LISETTE.

Beaucoup. Vous commencez à vous y connoître; vous remarquez les bons endroits.

SILVIA.

Mais tout son but, dit-il, n'est que de faire de moi une bonne écolière!

LISETTE.

Politique.

SILVIA.

Et quand il t'a baisé la main, as-tu remarqué qu'il l'ait fait avec ardeur?

LISETTE.

Là, là; assez.

SILVIA.

Il ne falloit pas recevoir le diamant.

LISETTE.

Il est décampé aussi-tôt. Mais je vois bien que vous êtes délicate sur l'honneur.

SILVIA.

Peut-on l'être trop?

LISETTE.

Voilà une main baisée que vous me reprocheriez tous les jours : il vaut mieux l'aller dire à votre pere ; et, si vous n'y allez, je m'y en vas, moi.

22 LA FILLE INQUIETE ;

SILVIA.

Donne-t-en bien de garde; mon pere ne se porte pas trop bien, sans le fâcher encore.

LISETTE.

Au contraire, il se divertira à se moquer du Philosophe.

SILVIA.

Oh ! je vous défends tout de bon de lui en parler.

LISETTE.

Mais, Mademoiselle, quand l'honneur me le commande, trouvez bon que j'obéisse, s'il vous plaît.

SILVIA.

Ah ! ma chere Lisette, ne fais point d'éclat, je t'en conjure !

LISETTE.

Eh ! bien donc, soit, puisque vous le voulez ; remettons la chose.

SILVIA.

Apprenons du moins, auparavant, à qui il en veut de nous deux.... Ah ! le voilà qui vient, par bonheur. Presse-le de se déclarer, je te prie.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

SCÈNE III.

LÉLIO, SILVIA, LISETTE.

LÉLIO.

ON dit, Mademoiselle, que Monsieur votre pere repose; vous plaît-il que, pendant ce tems-là, nous reprenions la leçon?

LISETTE.

Avec votre permission, Monsieur, l'allez-vous continuer sur le ton que vous l'avez finie?

LÉLIO.

Je m'en donnerai bien de garde, à moins que Monsieur Pantalon ne revienne nous écouter.

SILVIA.

Comment! c'est donc lui qui vous a fait changer de morale?

LÉLIO.

Oui, Mademoiselle: irois-je incensidérément me faire bannir d'auprès de vous? et ne savez-vous pas que les peres ont une morale particuliere?

SILVIA.

Non vraiment; car il me semble que la bonne morale devoit être la même pour tout le monde.

LÉLIO.

Il est vrai; mais, par malheur, chacun l'accorde à ses intérêts.

94 LA FILLE INQUIETE ,

SILVIA.

Comment donc connoître la meilleure ?

LÉLIO.

Je crois vous l'avoir dit d'abord : la meilleure , selon moi , est celle qui suit de plus près la loi naturelle , sans blesser les autres loix.

LISETTE.

Ce n'est donc pas celle des peres qui veulent qu'on reste toujours fille ; car , assurément , cela n'est pas naturel.

SILVIA.

Mais celle que d'abord vous nous avez débitée étoit-elle sans intérêt de votre part ? Il me semble qu'elle a fait juger à Lisette que vous étiez amant ; et sans l'arrivée de mon pere , vous l'alliez avouer.

LISETTE.

Allons , courage , Monsieur Lélío , faites - nous la confidence entière ; nommez - nous l'objet de vos amours.

LÉLIO.

Je craindrois trop de l'offenser.

LISETTE , *à part.*

Ah ! grace au ciel , nous y voici.

SILVIA.

Et pourquoi l'offenseriez-vous , si vous n'avez que de bonnes intentions ?

LÉLIO.

Parce que c'est une témérité à moi , que d'aspirer à une personne si pleine de mérite.

COMÉDIE.

95

L I S E T T E.

Ce n'est pas un grand crime que d'être de bon goût.

S I L V I A.

Voyons quel est le vôtre. La belle est-elle blonde ou brune? Faites-nous son portrait.

L É L I O , *réviant quelque moment.*

Son portrait?... Je le ferois indigne d'elle ; les termes me manqueroient : j'aime mieux vous en montrer un où elle perdra moins que dans mon récit.

L I S E T T E.

Comment ! vous avez son portrait ?

L É L I O , *le cherchant.*

Je crois l'avoir pris sur moi , si je ne me trompe.

L I S E T T E , *à part , pendant qu'il cherche.*

Mademoiselle , vous a-t-on fait peindre ?

S I L V I A.

Moi ? jamais , très-assurément. Mais vous , Lisette ?

L I S E T T E.

Qui ! moi ? ah ! beaucoup moins que jamais.

S I L V I A.

Vous finassez , je crois ?

L I S E T T E.

Faut-il vous en faire un serment affreux , et tout-à-l'heure...

S I L V I A.

Nous nous sommes donc trompées , Lisette , je l'avois bien dit.

L I S E T T E.

Ah ! il n'est que trop vrai , et voilà , de part et d'autre , nos espérances perdues.

LA FILLE INQUIETE,

LÉLIO.

Le voici, par bonheur. Je ne risque rien, sans doute, à vous le montrer. Je sais combien Mademoiselle Lisette vous est attachée : je remets mon secret en de bonnes mains.

LISETTE.

Gardez votre secret, Monsieur, et resserrez votre bijou : Mademoiselle étoit trop curieuse.

LÉLIO.

Si je croyois absolument faire une faute, je me garderois bien. . . .

LISETTE.

Allez, allez, on n'a plus tant d'envie de le voir qu'on disoit.

LÉLIO.

Ah ! cela étant. . .

LISETTE.

Oui, oui, resserrez bien votre bijou : je ne crois pas l'objet rare.

SILVIA.

Vous craignez bien qu'il ne le montre : n'y a-t-il point là de mystère ?

LÉLIO.

Je me suis engagé dans un mauvais pas, je le vois ; j'ai mille raisons de trembler.

SILVIA, *en l'arrachant.*

Voilà trop de façons : je le tiens ; je n'en serai pas la dupe. . . Ah ! ah ! il y a un secret à la boîte, apparemment ?

LÉLIO.

Non, Mademoiselle, il n'y en a point.

SILVIA.

COMÉDIE.

27

SILVIA.

Vous ne gagnerez rien à me le cacher ; je mettrai tout en pièces.

LÉLIO.

Je vous jure , Mademoiselle , qu'il n'y a aucun secret.

SILVIA.

Mais je n'y vois qu'une glace.

LISSETTE, à part.

Le dépit lui bouche les yeux , peut-être. (Haut.)
Que je voye donc aussi , avec votre permission... Ah ! ah ! j'entends , j'entends , la déclaration est galante et adroite... Ma foi ! Mademoiselle , si ce que je vois est le portrait de sa maîtresse , c'est moi qu'il aime.

SILVIA.

Comment ! où est-il donc , votre portrait ? ce n'est-là qu'un miroir , encore une fois.

LÉLIO.

Regardez-y bien , Mademoiselle.

SILVIA.

J'ai beau y regarder , je n'y vois que moi.

LÉLIO.

Eh ! bien , Mademoiselle , c'est y voir tout ce que j'aime , tout ce que j'adore , et ce qui mérite d'être adoré de toute la terre. Je sais qu'un tel aveu doit vous offenser , sur-tout de la part d'un homme qui joue ici un personnage peu brillant ; mais ne me condamnez pas tout-à-fait sur l'apparence ; je l'implore à vos genoux , et permettez qu'en deux mots je me fasse connoître. Je suis de la profession la plus noble , et sors d'une fa-

98 LA FILLE INQUIETE,

mille qui n'est pas indigne de l'alliance de Monsieur votre pere. Le mien m'avance de cinquante mille écus, sans s'incommoder; si, avec cela, la passion la plus tendre et la plus respectueuse n'obtient le pardon du stratagême dont je me sers pour approcher de vous, je vais mourir de désespoir à vos pieds.

L I S E T T E.

Voilà notre différent terminé. . . . Mais dépêchez-vous de lui pardonner; Monsieur Pantalon peut descendre.

S I L V I A.

Lisette, dois-je le croire?

L I S E T T E.

Oh! oui, selon toutes les apparences.

S I L V I A.

Levez-vous, Monsieur; si l'on vous surprenoit ainsi, nous ne nous reverrions jamais.

L I S E T T E.

Eh bien! vous devez être content, ce me semble; Mademoiselle craint déjà de ne vous plus revoir.

SCENE IV.

PANTALON, *et les Acteurs précédens.*

PANTALON.

AH, fourbe ! ah , traître ! ah , scélérat ! voilà donc la belle morale que tu enseignes à ma fille ? Je vais tout-à-l'heure t'arracher l'ame du corps. (*Il tire son poignard.*)

SILVIA.

Ah ! mon pere , vous vous allez perdre ! tuez - moi plutôt.

LISETTE.

Doucement , Monsieur , vous ne le connoissez pas : il n'a que de bonnes intentions , et ne tend qu'au mariage.

PANTALON.

Retirez-vous toutes deux , coquines que vous êtes ! Je ne sais à quoi il tient que je ne vous punisse vous-mêmes.

LÉLIO.

Point d'empotement , Monsieur : je suis moins criminel que vous ne pensez. Mais , sur-tout , ne m'approchez pas de plus près ; car naturellement je suis obligé de me défendre.

PANTALON.

Comment ! Philosophe de malheur ! tu viendras ici

I ij

100 LA FILLE INQUIETE,

contrôler la morale d'un pere , pour corrompre la vertu de sa fille ? Je t'enfoncerai ce poignard-là dans le cœur.

S C E N E V.

TRIVELIN, et les Acteurs précédens.

PANTALON.

COMMENT ! coquin ! je te trouve encore ici ? Tu es un fourbe, aussi-bien que ton maudit Philosophe ; c'est toi qui me l'as amené.

TRIVELIN.

Doucement , Signor Pantalon , je vous amene Monsieur votre Médecin qui va vous apaiser , en vous faisant connoître que ni le Philosophe, ni moi, ne sommes point des fourbes : il nous connoît mieux que vous. (*Pantalon approche de lui , comme le voulant poignarder.*) Oh ! doucement , vous dis-je ; si vous me faites tirer mon bistouri , je vous couperai le sifflet.

COMÉDIE.

10

SCENE VI.

LE DOCTEUR, TRIVELIN, *et les*
Acteurs précédents.

LE DOCTEUR.

QU'Y a-t-il donc, Seigneur Pantalon? votre mal
iroit-il jusqu'au transport?

PANTALON.

Ah! *Signor Dottor*, je suis au désespoir, je n'en puis
plus.... Retirez-vous, race maudite! et fuyez de ma
présence.

SILVIA.

Laissons Monsieur Lanternon apaiser mon pere....
Retirez-vous, Monsieur.

(*Silvia, Lisette, Lelio et Trivelin sortent.*)

SCENE VII.

PANTALON, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

POURQUOI donc les armes à la main? Qui voulez-
vous tuer?

PANTALON.

Votre fripon de Philosophe, qui veut apprendre à
ma fille la *filosofia naturale*.

102 LA FILLE INQUIETE;

LE DOCTEUR.

Je ne vous entends pas ; car il m'a toujours paru trop sage pour avoir de mauvaises pensées , et si je ne l'avois connu tel , je ne vous l'aurois pas envoyé.

PANTALON.

Il veut l'épouser , vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Ah ! pour cela passe ; quoique dans le fond il ait tort d'y aspirer. Mais que voulez-vous ? c'est un pauvre diable qui cherche fortune : il faut le lui pardonner , et le chasser.

PANTALON.

Comment ! un pauvre diable ? il se vante que son pere l'avance de cinquante mille écus , et sans s'incommoder encore !

LE DOCTEUR.

S'est-il fait connoître à vous ?

PANTALON.

Non ; mais il dit qu'il est de riche et honnête famille , qu'il a un emploi noble , et fait mille autres gasconades.

LE DOCTEUR.

Oh ! pour le coup , c'est un coquin ; puisqu'il ment avec tant d'effronterie , il faut qu'il ait un mauvais dessein.

PANTALON.

Je veux le faire pendre : il l'a mérité.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il auroit déjà poussé les choses si loin ?

PANTALON.

Il en a la volonté ; n'est-ce pas assez ?

LE DOCTEUR.

Pas tout-à-fait. Mais de quelle manière votre fille a-t-elle reçu ses propositions ?

PANTALON.

Assez bien , la coquine !

LE DOCTEUR.

Fi ! cela ne vaut rien. Malepeste ! puisqu'ils sont d'accord , dès la première entrevue , ils pourroient bien dans la suite faire quelques mauvaises manœuvres. Au fond , vous le méritez bien ; voilà ce que c'est que de ne pas marier sa fille quand on le peut et quand on le doit : je voudrais qu'il l'eût enlevée pour vous punir de votre injustice.

PANTALON.

Ah ! je tremble que ce coquin-là ne me joue un mauvais tour.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous point de remords de l'avoir refusée à mon fils , au fils de votre ami , et d'un homme qui vous a sauvé plusieurs fois la vie ?

PANTALON.

Je vous en demande bien pardon.

LE DOCTEUR.

Vous me la promettez ; je fais revenir mon fils , et au bout de tout cela vous vous moquez de nous.

PANTALON.

Ah ! j'en suis bien puni.

106 LA FILLE INQUIETE;

PANTALON.

Si cela est , j'en suis charmé. Va , je vais t'en récompenser. Qu'en dis-tu ?

SILVIA.

Soyez persuadé , mon pere , que j'ai aussi peu de penchant pour le mariage , que pour le Maître de Philosophie.

PANTALON.

Tu ne dis pas ta pensée. Oui , oui , il en est tems , et tu seras mariée aujourd'hui même , aujourd'hui.

SILVIA.

Aujourd'hui , mon pere ? Et à qui donc ?

PANTALON.

A Monsieur le Major Octave , fils unique et seul héritier du riche Docteur Lanternon , qui dans son contrat déjà fait , et que nous allons signer aujourd'hui , lui avance un gros bien , et le fera revenir du bout du Royaume exprès pour t'épouser. Je ne l'ai jamais vu ; mais je sais , de bonne part , que c'est un garçon très-bien fait , et qui a beaucoup d'esprit.

SILVIA.

Quoi ! mon pere , je signerai mon contrat de mariage avec un homme que nous ne connoissons ni vous , ni moi , et aujourd'hui ?

PANTALON.

Oui , ma fille , aujourd'hui. J'ai des raisons très-pressantes de ne pas différer.

SILVIA.

Non , mon pere ; je ne signerai point assurément

que je n'aie vu celui à qui l'on me destine. Cela ne s'est jamais fait.

PANTALON.

Ma fille, obéissez ; sinon au couvent pour le reste de votre vie. (*Lisette entre.*) Lisette, où est Monsieur le Docteur ?

L I S E T T E.

Monsieur, il se promène dans le jardin avec le Philosophe.

PANTALON.

Allons chercher le contrat dans mon cabinet, et apaisons mon Médecin.

(*Il sort.*)

S C E N E X.

S I L V I A , L I S E T T E.

L I S E T T E.

QU'EST-CE donc que je viens de lui entendre marmoter de mariage et de couvent ?

S I L V I A.

Ah ! ma chère Lisette , je suis au désespoir.

L I S E T T E.

Comment donc cela ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

S I L V I A.

Je suis au désespoir, te dis-je ; j'aime, il faut te l'avouer : je voulois me le cacher à moi-même ; mais

108 LA FILLE INQUIETE,

la résolution de mon pere vient de me faire sentir tout mon amour.

L I S E T T E.

Quelle est donc cette résolution, s'il vous plaît ?

S I L V I A.

Il me veut marier aujourd'hui, dit-il, aujourd'hui, et je sens que je ne saurois aimer que Lelio. Non, tous les avantages de la fortune, tous les plaisirs du monde ne me tiendroient pas lieu de ce sentiment; il faut que Lelio seul fasse le bonheur de ma vie, et mon pere vient de me mettre un poignard dans le sein, en me déclarant qu'il me veut donner à un autre.

L I S E T T E.

Eh ! bon Dieu, Mademoiselle, quelle vivacité ! Vous n'êtes pas reconnoissable !

S I L V I A.

Non, je ne puis résister à ma passion; elle m'entraîne, Lisette, et je ne songe pas même à la combattre. Donne-moi conseil.

L I S E T T E.

En voilà un bien simple : vous n'avez qu'à refuser le parti qu'on vous offre.

S I L V I A.

Mais sais-tu que, si je le refuse, mon pere m'enfermeroit demain dans un couvent ?

L I S E T T E.

Voilà donc ce qu'il vouloit dire ? Oh ! oh ! l'alternative est cruelle; je l'avoue.

S I L V I A.

Je ne le reverrois jamais,

L I S E T T E.

COMÉDIE.

309

L I S E T T E.

Jamais ? Ceci est sérieux.

S I L V I A.

Jamais ! Ah ! ce mot me tue. Il faut mourir, Lisette ;
je ne sais point d'autre remède.

L I S E T T E.

Non pas, s'il vous plaît ; c'est la dernière sottise qu'il
faut faire ; attendez, du moins, que vous ayez vu le
mari dont il s'agit. Que sait-on, peut-être vaudra-t-il la
peine que vous oubliez le Philosophe.

S I L V I A.

L'oublier ? Non, il n'est pas possible ! Ses traits, ses
discours ; ses manières, tout est gravé dans mon cœur
pour jamais. Hélas ! m'aime-t-il comme je l'aime ? est-il
aussi désolé que moi ?

L I S E T T E.

Lui voudriez-vous tant de mal ?

S I L V I A.

Je ne me comprends pas ; je l'aime de tout mon cœur ;
et je voudrais qu'il fût au désespoir.

L I S E T T E.

Oh ! voilà des sentimens bien déployés, cela ; votre
père vous en a plus appris en un moment, que toutes
les leçons du monde n'auroient pu faire.

S I L V I A.

Je sens le besoin qu'on a d'aimer pour pouvoir se
résoudre au mariage.

L I S E T T E.

Ma foi ! vous ne l'avez plus ce besoin-là ; vous aimez
autant qu'il faut pour cela.

K

110 LA FILLE INQUIETE;

SILVIA.

Ah ! je vois revenir mon pere et son Médecin , qui travaillent , szns doute , à ma perte. . . . Fuyons , Lisette ; cachons mon désespoir.

(Elles sortent.)

S C E N E X I.

PANTALON , LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

NON , mon ami ; je ne puis plus me fier à vous : vous m'avez trop fait connoître que vous ne voulez jamais marier votre fille.

PANTALON.

Oh ! pour le coup , je vais vous désabuser.

LE DOCTEUR.

Vous trouverez encore quelque mauvaise défaite pour vous dédire.

PANTALON.

Voilà un étrange homme qui ne veut pas me croire , quand je lui parle de toute mon ame , du fond le plus profond de mes entrailles.

LE DOCTEUR.

Puis-je compter sur votre parole , quand vous m'en avez une fois manqué si honteusement ?

PANTALON.

Eh bien , tenez , voilà le contrat que j'apporte , et

COMÉDIE.

III

que je vais signer tout-à-l'heure à vos yeux; m'en croirez-vous après?

LE DOCTEUR.

Oui, quand vous l'aurez fait.

PANTALON.

Qu'on apporte une table et une écritoire... Ah! bon, voilà ma fille qui vient à propos... Comment! le Philosophe la suit encore!

LE DOCTEUR.

Ah! je vais bien lui laver la tête.

SCENE XII.

LE DOCTEUR, LÉLIO, SILVIA, PANTALON,
LISETTE, TRIVELIN.

LE DOCTEUR, à *Lélio*.

DE quel front, malheureux Cuistre que vous êtes, osez-vous aspirer à la fille du Seigneur Pantalon?

LÉLIO.

C'est une témérité à moi, je l'avoue; mais on doit pardonner les fautes que fait commettre l'amour. Eh! le moyen de s'en défendre, devant une personne aussi parfaite que l'est Mademoiselle? Au reste, je ne suis point un malheureux Cuistre, comme vous me l'appellez; c'est moins par intérêt, que pour obliger mes amis, que je montre la Philosophie: vous pourriez parler de moi plus décemment, vous me connoissez

K ij

112 LA FILLE INQUIETE ;

pour autre que vous ne dites. Eh ! bien , pour réparer le crime , de quoi s'agit-il ?

LE DOCTEUR.

Il s'agit , pour vous punir , et faire cesser vos poursuites , de la voir marier tout-à-l'heure , à votre barbe , avec un homme plus digne d'elle mille fois que vous... Allons, Signor Pantalon, signons, signons.

(Ils vont pour signer.)

PANTALON, à sa fille.

Mademoiselle, mettez-là votre nom.

SILVIA.

Je vous l'ai déjà dit , mon pere , je n'en ferai rien : vous êtes trop juste et trop bon pour l'exiger de moi.

PANTALON.

Signez , signez , raisonneuse ; vous voulez avoir un mari , vous l'aurez.

SILVIA.

Moi, mon pere, qui vous a dit cela ? C'est de quoi j'ai le moins d'envie.

PANTALON.

Silvia, obéissez.

SILVIA.

Je mourrai plutôt que d'épouser un homme que je ne connois point.

PANTALON.

Je vais tout-à-l'heure te loger entre quatre murailles pour le reste de ta vie... Est-ce vous , Monsieur le Philosophe qui l'empêchez de signer ?

LÉLIO.

Moi, Monsieur ? point du tout , très-assurément ;

COMÉDIE.

113

dès qu'il s'agit d'être enfermée entre quatre murailles ,
je conseille à Mademoiselle de signer bien vite.

SILVIA , *en colere.*

Vous me le conseillez , Monsieur , vous ?

LÉLIO.

Moi-même , et très-fort ; il vaut mieux obéir à Monsieur votre pere , que de vous faire enterrer dans le fond d'un couvent.

SILVIA.

Je n'attendois pas ce conseil-là de vous , et vous mériteriez que je le suivisse , par dépit et par vengeance.

LÉLIO.

Par quelque motif que vous le suiviez , je serai content.

SILVIA.

Vous-serez content ? Ah ! c'en est trop. Je ne me possede plus... Signons... Soyez donc content , Monsieur , j'ai suivi votre conseil.

LÉLIO.

Oui , Mademoiselle , et vous devez m'applaudir de l'être : un véritable amant...

SILVIA.

J'ai signé , Monsieur , j'ai signé.

PANTALON.

Ah ! voilà le principal..... Allons , signons , nous autres.

LÉLIO.

Je vous prie de croire , Mademoiselle , que c'est un terrible effort pour un amant , que de sacrifier ses

114 LA FILLE INQUIÈTE,

espérances ; mais c'est à votre liberté que je les immole : cela me soulage.

SILVIA.

Brisons-là , Monsieur : je devois faire ce que j'ai fait ; mais vous pouviez fort bien vous passer de me presser là-dessus. J'ai mal jugé de vos sentimens , et j'en avois peut-être pour vous que vous ne méritiez pas.

LÉLIO.

Suspendez ce jugement , Mademoiselle ; le tems pourra me justifier : croyez qu'il n'y eut jamais passion plus forte que la mienne , et que....

SILVIA.

Je souhaite de tout mon cœur que cela soit : je voudrois même que vous pussiez croire que j'en sentois une parcelle pour vous ; je serois vengée du conseil que vous venez de me donner , quand vous me verriez entre les bras d'un autre.

LE DOCTEUR.

Et vous , Monsieur le Philosophe , ne voulez-vous pas aussi signer comme témoin ?

LÉLIO.

Oui-dà , Monsieur : vous me bravez ; il faut le souffrir pour l'amour de Mademoiselle.

LE DOCTEUR.

Avez-vous signé ?

LÉLIO.

Oui , Monsieur , et de bon cœur même.

LISETTE, *à part.*

De bon cœur ? Ah ! le traître ! je l'étrangleroie !

COMÉDIE. 115

LE DOCTEUR.

Allons, Octave, mon fils, saluez votre beau-père,
et embrassez votre épouse.

SILVIA.

Son fils !

LISETTE.

Son fils !

PANTALON.

Octave, son fils !.... Ah ! je suis dupé.

LE DOCTEUR.

Oui, mon fils, mon propre fils. Avouez qu'on a
besoin de bien des machines pour vous faire tenir
parole à un ami ?

PANTALON.

Comment ! m'obliger à lâcher tout à la fois ma fille
et mon argent, quand j'ai besoin de l'un et de
l'autre ?

LÉLIO.

Monsieur, gardez l'argent tant qu'il vous plaira ;
nous n'en aurons de long-temps besoin : votre fille
même ne vous abandonnera pas, et nous demeure-
rons avec vous, si vous voulez.

PANTALON.

Et Lisette ?

LISETTE.

Moi ? demandez à Monsieur Trivelin s'il y consent.

TRIVELIN.

Monsieur Pantalon, comme vous m'avez dit tantôt, nous verrons.

116 LA FILLE INQUIETE,

PANTALON.

Il faudra tâcher de s'accommoder de tout cela.

SILVIA.

Mon pere, que j'ai de joie de vous avoir obéi !

PANTALON.

Je le crois, je le crois.

LISSETTE.

Ma foi ! Monsieur le Philosophe ne s'y est pas pris en baroco.

SCENE XIII et dernière.

ARLEQUIN, et les Acteurs précédens.

ARLEQUIN, criant de toute sa force.

VIOLETTA, *Violenta*, je suis perdu ; je ne sais plus ce que je suis.... N'y a-t-il personne qui m'enseigne Violette, par charité?... *Violetta*.

SILVIA, à Lelio.

Ah ! Monsieur, obtenez de mon pere qu'il donne Violette à Arlequin : vous lui avez obligation ; c'est lui qui m'a fait sentir le besoin que j'avois de vous aimer.

LÉLIO.

Tout-à-l'heure, Mademoiselle. Mais auparavant, je vous ai préparé encore une petite Comédie à ses dépens, et Violette ne viendra point que je ne l'appelle. (*A Arlequin.*) Qu'as-tu donc, mon ami, tu me parois tout tremblant ?

COMÉDIE.

117

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur , je suis mort , ou endormi , ou ensorcelé.

LÉLIO.

Ensorcelé ?

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur ; je m'étois endormi ici dans ce salon , et je viens de m'éveiller dans ma chambre. J'arrive du Sabat , je crois ; mais du Sabat le plus joli qu'on puisse imaginer , où j'ai vu la Déesse Vénus , avec les quatre Parties du monde , des Turcs , des Chevaliers-Barbiers , des Infantes barbuës , des faiseurs de flageolets , de grands Chevaliers qui n'avoient point de jambes , sur des petits chevaux qui n'en avoient que deux.... *Violetta , Violetta.*

LÉLIO.

Ah , ah ! je sais ce que c'est.... Tiens la voilà ,
Violette. *(Vénus paroît.)*

ARLEQUIN.

C'est-là Violette ? Eh ! c'est la Vénus de ce joli Sabat.... Ah ! je dors encore ! je ne me réveillerai jamais , jamais.

VÉNUS.

Oui , mon cher Arlequin , c'est moi qui suis Violette , qui t'aime tant , qui t'ai donné ma rabatier pour avoir du vin , qui t'ai mené à la cave boire du vin de Bourgogne , à discrétion. Tiens , en voilà la clef : me connois-tu , à présent ?

118 LA FILLE INQUIETE,

ARLEQUIN.

La clef n'a point changé de visage comme vous.
Eloignez-vous de moi, Déesse sorcière.

LÉLIO.

Mais tu es fou; ne vois-tu pas que c'est Violette qu'on t'a rendue aussi belle que Vénus, comme on te l'avait promis là-haut?

ARLEQUIN.

Qu'on lui rende son visage: il n'y a point de mine qui lui aille si bien que la sienne.

LÉLIO, à Vénus.

Allez donc querir votre mine... Mais, Arlequin, que t'importe qu'elle ait changé de visage, pourvu que son cœur n'ait point changé?

ARLEQUIN.

Il n'y a que le visage qui fait appétit du cœur.

LÉLIO.

Tiens, voilà Vénus qui te la ramène, comme tu la demandes.

ARLEQUIN, courant embrasser Violette.

O cara Violetta! je te tiens; je ne te quitte plus.

VÉNUS.

Arlequin, en faveur de ta passion, je te pardonne l'injure que tu as faite à ma beauté. Vénus est une Déesse sans fiel, qui se plaît à rendre tout le monde heureux... Docteur, vous êtes assez riche, donnez vos secrets à Trivelin qui vendra de la santé au public..... Je fais présent de ma ceinture à Arlequin, qui, pour perfectionner la santé, vendra de la joie... Je vais te mettre, toi et Violette, dans une troupe de gens qui en

COMÉDIE.

119

font à Paris le plus grand débit. Monsieur le Major m'a promis de vous fournir votre trousse à l'un et à l'autre, et voilà des Suivans de Momus qui vous aideront dans votre laboratoire.

ARLEQUIN.

Violette est donc à moi ?

VÉNUS.

Oui.

TRIVELIN.

Et Lisette à moi ?

VÉNUS.

Oui.

TRIVELIN.

Tout va bien ; réjouissons-nous.

DIVERTISSEMENT.

(*Les Suivans de Momus, sous la forme des Comédiens Italiens.*)

(*On danse.*)

UN POLICHINELLE ET UNE DAME RAGONDE
chantent.

LE POLICHINELLE.

ESPRITS chargés d'humour mélancolique,
Amans chagrins, tristes plaçeurs,
Maris jaloux, infortunés joueurs,
Accourez à notre boutique.

120 LA FILLE INQUIETE;

LE POLICHINELLE et LA DAME RAGONDE , ensemble.

Accourez à notre boutique.

LA DAME RAGONDE.

Les ris , les jeux badins , la danse , la musique ,
Sauront dissiper vos langueurs.

LE POLICHINELLE.

Un joyeux Empirique
Suspendra vos douleurs ;
Un marchand du meilleur comique ,
Bannira les chagrins qui tourmentent vos cœurs.

ENSEMBLE.

Accourez à notre boutique.

(On danse.)

LE POLICHINELLE et LA DAME RAGONDE , ensemble.

*Venite à comprar qua
Vera allegrezza è sanita.*

LE POLICHINELLE.

*Venite in fretta ,
Farete prova ,
Come si trova
In questo loca
Benche per poco
Gioia perfetta.*

ENSEMBLE.

*Venite à comprar qua
Vera allegrezza è sanita.*

On danse.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE.

LE POLICHINELLE.

PÈRE qui sous la serrure
Tient sa fille déjà mûre ,
A-t-il raison ? *Distinguo.*
Oui ; car son soin assaisonne
Les plaisirs qu'amour lui donne :
S'il a d'autre but , *nego* ;
Le père raisonne
En baroco.

LA DAME RAGONNE.

Quand au fort de la jeunesse
Le besoin d'aimer nous presse ,
Peut-on s'en passer ? *Nego* ;
Vouloir vaincre la nature ,
Est une chimère pure ;
J'en conclus : aimons ; *ergo* ,
Ce n'est pas conclure
En baroco.

VÉNUS.

Tôt ou tard il faut qu'on aîné ,
Et la raison elle-même
Dit quelquefois : *conae-lo* ;
Mais quand sa loi trop sévère

L

122 LA FILLE INQUIETE ,

Veut qu'on y mêle un Notaire ,
C'est un fâcheux *distinguo* ;
On n'aime plus guere
Qu'en baroco.

L I S E T T E .

Prendre époux à barbe grise ,
Est-ce faire une sortise ?
Oui , ma foi ! sans *distinguo*.
Un vieillard qui n'a dans l'ame ,
Qu'un petit reste de flamme ;
Est-ce un vrai mari ? *Nego* :
Il ne nous fait femme
Qu'en baroco.

S I L V I A .

Hors l'hymen , point de tendresse :
Elle offense la sagesse ,
On le dit ; mais *distinguo*.
On peut, jusqu'à certain âge ,
Attendre le mariage ;
Par de-là vingt ans , *nego* ,
Sans être un peu sage ,
En baroco.

A R L E Q U I N .

Chaque piece qu'on vous donne ,
Messieurs, nous la croyons bonne ;
Mais avec un *distinguo*.
Le premier jour vous plaît - elle ?

C O M É D I E.

123

Alors nous l'assurons telle ;
Sans ce jugement , *negó* :
L'Auteur en appelle
En baroco.

F I N.

**DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE
VALADE,**



DÉMOCRITE
PRÉTENDU FOU,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,
PAR AUTREAU,

*Représentée , pour la premiere fois , le Lundi
24 Avril 1730, par les Comédiens Italiens
ordinaires de Sa Majesté , sur le Théâtre
de l'Hôtel de Bourgogne.*

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE, Philosophe Grec, sage Railleur.

PHILOLAUS, Ami de Démocrite.

DAMASTUS, Frere aîné de Démocrite.

HIPPOCRATE, ancien Ami de Démocrite.

SOPHIE, Affranchie de Démocrite, et son Amante.

MYSSIS, autre Affranchie de Démocrite, Amante de Philolaüs.

ARISTIPPE, Philosophe Cyrénaïque, demi - Épicurien.

DIOGÈNE, Philosophe Cynique.

STRATON, Philosophe Stoïcien.

PHILOXENE, premier Sénateur d'Abdere.

Plusieurs autres Sénateurs députés vers Démocrite ;

Personnages muets.

DAMASIPPE, Fermier de Démocrite.

CRITON, Jardinier de Démocrite.

BOURGEOIS D'ABDERE.

VILLAGEOIS.

*La Scene est dans un Village peu distant de la Ville
d'Abdere, duquel Démocrite est Seigneur, et dans
son Château même ; le lieu de la Scene est un pé-
ristile qui donne sur ses Jardins.*

S U J E T

DE DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

LE Philosophe Démocrite retiré dans un Château qui lui appartient près d'Abdere , y a amené une Esclave Athénienne qu'il a achetée à son retour d'Égypte , avec deux de ses filles , Sophie et Mysis. Il les a affranchies toutes les trois , et , sans s'en appercevoir , est devenu amoureux de Sophie. Elle éprouve le même sentiment pour lui , sans s'en douter davantage. Sa sœur Mysis aime , avec connoissance , Philolaüs , ami de Démocrite , et qui l'aime de même , mais qui n'ose déclarer cette passion dans la crainte qu'elle n'obtienne pas l'agrément de Démocrite. Mysis n'a pas la même crainte , parce qu'elle a découvert , par beaucoup de petites circonstances qu'elle a étudiées , l'amour de Démocrite pour Sophie ; et elle engage Philolaüs à arracher du Philosophe l'aveu de cet amour et le consentement à leur union. Démocrite se défend long-tems sur cette

ij SUJET DE DÉMOCRITE

passion que l'on lui impute , et ce n'est que la querelle que vient lui en faire Damastus , son frere aîné , riche Citoyen d'Abdere , qui lui persuade enfin qu'il est véritablement amoureux de Sophie. Damastus , furieux de la mésalliance qu'il voit se préparer , va dénoncer Démocrite comme fou au Sénat , qui lui envoie les Philosophes Aristippe , Diogene et Straton pour l'examiner , et le Médecin Hippocrate pour le guérir. Ils ne découvrent en lui aucun autre trait de folie que son amour pour Sophie ; mais ils se montrent plus fous que lui dans cette occasion , car , dès la premiere entrevue qu'ils ont avec cette jeune fille , ils éprouvent tous pour elle le même penchant , et le vieil Hippocrate , surtout , veut la ravir à Démocrite pour en faire sa femme. Le Sénat , détrompé sur la fausse accusation de Damastus , députe vers Démocrite le Sénateur Philoxene pour lui faire réparation. Ce Philoxene apprend à Hippocrate que sa femme Ægine , qu'il croyoit morte , avec deux filles qu'il en a eues , est la mere de Sophie et de Mysis , et qu'elles doivent toutes trois leur liberté à Démocrite. Hippocrate , enchanté de

PRÉTENDU FOU. 117

les retrouver , ne songe plus qu'à se réunir à Ægine : il donne Sophie à Démocrite , et Mysis à Philolaüs ; et ce double mariage est célébré par une fête que forment des Bourgeois d'Abdere , des Villageois des environs , et à laquelle vient présider Thalie.

JUGEMENS ET ANECDOTES

S U R

DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

« CETTE Piece eut un grand succès , tant à la Cour qu'à la Ville , dit Pesselier , dans la Préface de son Édition des Œuvres d'Autreau. Sa réputation est établie pour toujours ; et c'est , sans contredit , le chef-d'œuvre de l'Auteur. Il a saisi avec une grande justesse et peint avec beaucoup de graces et de légèreté le caractere de Démocrite manqué par Regnard (1) , et qui réellement n'étoit pas facile à peindre. La fine plaisanterie , et ce qu'on nommoit chez les Anciens le sel attique , est ici mêlé avec l'instruction.

(1) Le sujet du *Démocrite amoureux* de Regnard est très-différent de celui de cette Piece ; et , comme il est resté au Théâtre François , nous le ferons entrer aussi dans notre Collection.

DÉMOCRITE
PRÉTENDU FOU,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,
PAR AUTREAU,

*Représentée , pour la premiere fois , le Lundi
24 Avril 1730, par les Comédiens Italiens
ordinaires de Sa Majesté , sur le Théâtre
de l'Hôtel de Bourgogne.*

PERSONNAGES.

DÉMOCRITE, Philosophe Grec, sage Railleur.

PHILOLAUS, Ami de Démocrite.

DAMASTUS, Frere aîné de Démocrite.

HIPPOCRATE, ancien Ami de Démocrite.

SOPHIE, Affranchie de Démocrite, et son Amante.

MYSSIS, autre Affranchie de Démocrite, Amante de Philolaüs.

ARISTIPPE, Philosophe Cyrénaïque, demi-Épicurien.

DIOGENE, Philosophe Cynique.

STRATON, Philosophe Stoïcien.

PHILOXENE, premier Sénateur d'Abdere.

Plusieurs autres Sénateurs députés vers Démocrite ;

Personnages muets.

DAMASIPPE, Fermier de Démocrite.

CRITON, Jardinier de Démocrite.

BOURGEOIS D'ABDERE.

VILLAGEOIS.

La Scene est dans un Village peu distant de la Ville d'Abdere, duquel Démocrite est Seigneur, et dans son Château même ; le lieu de la Scene est un péristile qui donne sur ses Jardins.

DÉMOCRITE
PRÉTENDU FOU,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMASIPPE, CRITON.

CRITON.

J'AI rendu votre lettre au frère à Démocrite,
Au Seigneur Damastus lui-même, en propre main,
Qui vient ici tout au plus vite.

DAMASIPPE.

T'a-t-il baillé pour boire?

CRITON.

Oh ! que nanin !

Un gros riche est toujours vilain.
Encore à le trouverai-je eu bien de la peine,
Car il étoit sorti tout drès le fin matin,
Pour aller conter son chagrin.

A ij

4 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

Cheux le Sénateur Philoxene,
Où falloit voir comme il se déchaînoit
Contre Démocrite son frere,
Disant que l'esprit lui tournoit;
Qu'il falloit le chasser d'Abdere,
Ou du moins l'y mettre en prison;
Qu'il alloit prendre une esclave pour femme,
Ce qui déshonorait grandement sa Maison:
Encor le Sénateur lui donnoit-il raison,
Dont j'entageois au fond de l'ame.
Car pour le mariage, il n'en est rien, je crois?

DAMASIPPE.

Je te dis qu'il se fera, moi;
Car, qu'en, vois-tu? je le lis dans sa meine,
Il est amoureux comme un fou,
Et sa maîtresse l'aime itou:
Depuis biauoup de tems c'est ce que j'examine.

CRITON.

Mais par qui Damastus apprend-il tout ceci?

DAMASIPPE.

Par moi.

CRITON.

Par toi! comment?

DAMASIPPE.

C'est moi qui le lui mande;
Damastus tout exprès m'a fait entrer ici,
Et c'est lui qui me le commande.

CRITON.

Oui, mais, si nan le sait, tu te feras chasser.

COMÉDIE.

DAMASIPPE.

Ce n'est pas ce que j'appriande,
Car il m'a bien promis de me récompenser
Et de me faire mieux placer.

CRITON,

M'est avis, Monsieur Damasippe,
Qu'ous agissez par un mauvais principe.
De Démocrite ici n'es-tu pas le Fermier,
Comme je sis son Jardinier?
Doit on ainsi trahir son Maître?

DAMASIPPE.

A servir Damastus sis-je pas obligé?
Le plaisir qu'il m'a fait, je dois le reconnoître:
Il m'a mis dans l'emploi que j'ai.
Mais, quien, apprends tout le mystère.
Le Seigneur Damastus est riche et glorieux,
Et n'aime pas à voir si près de li son frere,
A moi quié philosofie, à moi quié laboureur,
Faire ici deux méquiés qui lui semblent honteux;
Et puis, prendre pour femme une pauvre affranchie
Qui va le rendre encor plus gueux,
Or, pour empêcher sa folie,
Il veut savoir par moi ce qui se passe-entr'eux;
Et c'est par-là qu'il le décrie,
Afin qu'on le renvoye à Milet sa patrie:
C'est ce qui fait qu'ici chacun le tiant pour fou.

CRITON.

Eh ! mais, apprends-moi donc par où ?

DAMASIPPE.

C'est la leune, dit-on, qui le rend leumatique.

6 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

Car à l'envisager trop souvent il s'applique ;
Et puis , il rit toujours , se gausse d'un chacun ,
Et lâche à tout moment quelque trait satyrique ,
Même contre les gens les plus hors du commun.

C R I T O N .

Encor ça vaut-il mieux qu'un fou mérancolique.

D A M A S I P P E .

Oui ; mais à bian des gens ça deviant importun.

Se moque-t-on ainsi de tous les hommes ?

Ici , dit-il , loin d'eux , il charche du repos :

Il veut choisir ses gens ; les autres sont des sots.

C'est ce qui fait que tous tant que je sommes ,

Je lui tombons tretous à dos.

Il rit , même étant seul ; marque de sa folie ,

Ou bian , se promenant au milieu des tombeaux ,

Il va se gobarger des morts mal-à-propos ,

Comme s'ils avient tort de n'être plus en vie.

C R I T O N .

Oh ! pour le colû , c'est li-même qu'a tort :

C'est malgré soi qu'on deviant mort ;

Aucun d'eux n'en avoit envie.

D A M A S I P P E .

De plus il est prodigue et sans ménagement ,

Pagnié parcé , donnant son bian trop librement ;

A la richesse il fait la nique ,

Disant qu'en avoir trop-cause de l'embarras ,

Et donne à l'esprit la colique.

C R I T O N .

Il n'aime pas l'argent : faut qu'il ait bian des sats !

COMÉDIE.

7

DAMASIPPE.

Il est encor plus fou dans sa façon de vivre.

Queuque fois on le voit tour le jour sur un livre;

Et d'autres fois , la tête vars les Cieux ,

Il passe bravement une nuit toute entiere

Le nez en l'air , ouvrant ses deux grands yeux ,

A regarder l'étoile poussignere ;

Ou bian , prend son papier , sa regle et son compas ,

Et fait , ce m'est avis , de la sorcellerie ,

Des ronds et des carrés , et des xx et des as ,

Qu'il appelle Gigométrie :

Oh ! c'est-là le méquié dont il n'est jamais las.

CRITON.

Comment ? il est sorcier ?

.. DAMASIPPE.

Faut bian , car il deveine

Le jour où le soleil doit parêtre eclissé.

Il fait bian pis , il connoît à la meipe

Quand une fille a mal varsé ,

Et le biau sexe s'en chagreine.

CRITON.

C'est le moyen d'être biantôt chassé.

DAMASIPPE.

Quien , juge encor s'il a l'esprit blessé.

Il montre aux gens une machine ronde ,

Faite de différens morciaux ;

Une boule au mitan de vingt petits çarciaux

Paroît en l'air , et vlà comme est bâti le monde ,

A ce qu'il dit : les Dieux l'avont ainsi fourmé.

8 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ;

CRITON.

Pour s'être mis ça dans la tête
Il faut être un fou bian pommé !
Un Philosophie est-il si bête ?
Oui : je le tians fou confirmé.
Et sa Maîtresse est-elle itou ratière ?

DAMASIPPE.

Oh ! pas un brin, en aucune façon ;
Alle est douce comme un mouton ,
Et de plus ne caquette guere :
Alle en dit peu , mais il est bon.
Mais pour la sœur qu'alle a , c'est un fieffé dragon :
Oui , de notre Province entiere ,
C'est la plus maligne guenon ,
Quand on échauffe sa çarvelle.
Mais la voici qui gronde avec son amoureux ;
Criton , sauvons-nous tous les deux ,
Il ne fait pas bon auprès d'elle.

(*Damasippe et Criton sortent.*)

COMÉDIE.

SCÈNE II.

MYSIS, PHILOLAÛS.

MYSIS.

Non, croyez-moi, Philolaüs,
Tous vos sermens sont superflus.
Vous venez près de moi débiter la fleurette,
Passer le tems, vous amuser;
Mais il faut vous désabuser :
Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le répète,
Ou donnez-moi garant de votre feu,
Ou songez à faire retraite;
Chez moi l'amour n'est point un jeu.

PHILOLAÛS.

Je vous entends toujours me gronder ou vous plaindre ?
Que manque-t-il à mon amour ?

MYSIS.

Qu'il ose paroître au grand jour.
Qui vous oblige à le contraindre ?
Mais, votre embarras, je le vois :
Vous rougissez de votre choix.
Je suis de Démocrite une simple affranchie ;
Vous serez, vous, bientôt un Sénateur.
De nos rangs inégaux mon amour se défie ;
Là-dessus rassurez mon cœur.

PHILOLAÛS.

Quel garant voulez-vous de mon amour extrême ?

10 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

M Y S I S.

Je veux Démocrite lui-même;
Qu'il sache votre passion,
Qu'il approuve que je vous aime,
Et que de notre hymen il soit la caution.

P H I L O L A U S.

Vous me demandez l'impossible:
Qu'un Philosophe, à qui l'amour est inconnu,
Puisse approuver qu'on ait un cœur sensible!

M Y S I S.

Il aime, son tour est venu.

P H I L O L A U S.

Il aime! eh! qui?

M Y S I S.

Ma sœur.

P H I L O L A U S.

Gardez-vous de le croire!

Ce bruit vient de son frere aîné,
Son éternel censeur, et son critique né,
Homme bouffi de vaine gloire,
Qui dans Abdere tous les jours
Répand de lui mille mauvais discours.
Le sot peuple, ébloui de sa richesse immense,
A son ton d'important peut bien ajouter foi;
Mais là-dessus je sais ce que j'en croi.

M Y S I S.

Fort bien; mais je le sais avec pleine assurance:
Vous en rapportez-vous à moi?

COMÉDIE.

11

PHILOLAUS.

Démocrite aimeroit ! et vous en êtes sûre !

Encor ? sur quelle conjecture ?

MY SIS.

Sur mille , et ma sœur l'aime aussi.

PHILOLAUS.

Je suis impatient de savoir tout ceci.

MY SIS.

D'abord , dès qu'il quitte l'étude

Il demande Sophie , et ne s'en peut passer ;

De son front elle seule a le droit de chasser

Ce qu'un trop long travail y peut laisser de rude.

Vient-elle à paroître ? soudain

De son air enjoué le retour est certain ,

Plus de marques de lassitude.

Pour moi , qui suis pourtant de plus joyeuse humeur ,

Jamais de m'appeller il ne me fait l'honneur.

PHILOLAUS.

Il l'appelle par habitude ;

Vous avez toutes deux même part à son cœur.

MY SIS.

Un des goûts de ma sœur est de parler morale ,

Et volontiers il l'en régale ;

Mais d'un ton doux , d'un air humain ,

Point de grimace magistrale :

Tout au contraire , il aime à lui prendre la main.

Le moindre petit soin près d'elle l'intéresse ;

Il rajuste un frison , il détourne une tresse

Qui lui couvre un peu trop le sein :

Sur lequel sein , quand elle se redresse ,

71 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU .

(Ce qu'elle fait fort souvent à dessein)
Vous voyez de mon sage une œillade traîtresse
Se rabattre et tomber soudain ,
Tout en lui prêchant la sagesse ,
Et la leçon marche toujours son train.
Et puis sous le menton doucement la caresse ,
Quand elle a bien compris quelque trait un peu fin.
Je pourrois vous citer mainte autre gentillesse.
Eh ! bien , m'en croira-t-on ? serez-vous sûr enfin
De leur mutuelle tendresse ?

PHILOLAUS.

Vous remarquez avec finesse
Et je sens-là beaucoup de vérité.

MY SIS.

Ce qui ne m'en plaît pas , c'est leur timidité.
Quoique l'amour soit peint sur leur visage ,
Ils n'en parlent point le langage ,
Ou le couvrent d'obscurité.

PHILOLAUS.

Démocrite est-il donc un homme à sottise honte ?
Lui , timide !

MY SIS.

L'amour peut l'avoir rendu tel.

PHILOLAUS.

Dans un aussi libre mortel ,
Ce changement seroit chose bien prompte.

MY SIS.

Allez donc au plus tôt déclarer votre amour ,
Et nous verrons le leur oser paroître au jour ;
L'exemple échauffe le courage.

Pendant

COMÉDIE.

13

Pendant que vous êtes ici
Je veux voir sur ce point Démocrite éclairci.

PHILOLAUS.

Pour lui parler de notre mariage,
Soit ; mais pour son secret, s'il prétend le cacher.....

MY SIS.

Il faut par force l'arracher.

PHILOLAUS.

Quoiqu'il ne soit pas homme à se laisser surprendre,
Vous n'aurez là-dessus rien à me reprocher ;
J'obéis, et vais le chercher.

MY SIS.

Et moi, presser ma sœur de vouloir me l'apprendre....
Mais je vois Damastus. O Ciel ! l'homme odieux !
Il vient pour nous gronder ; essayez la tempête.

PHILOLAUS.

C'est un fâcheux emploi que de lui tenir tête ;
N'importe, allons, j'y ferai de mon mieux.

(*Mysis sort.*)

14 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

S C E N E I I I.

D A M A S T U S , P H I L O L A U S .

D A M A S T U S .

COMMENT ! vous en ce lieu, sans entrer chez mon frere ?

Vous, son plus familier ami ?

Seroit-il encore endormi ?

P H I L O L A U S .

Je n'ai point avec lui de trop pressante affaire.

D A M A S T U S .

Oh ! bien , s'il dort je prétends l'éveiller,

Pour lui reprocher sa folie ;

Mais vous, qui comme ami le devez conseiller,

Vous avez quelque part au bruit qu'on en publie :

On le met au nombre des fous ;

Et le monde s'en prend à vous.

P H I L O L A U S .

Je le sais ; mais , Monsieur , bientôt je ferai taire

Tous ces parleurs impertinens.

J'envoyai l'autre jour un livre dans Abdere ,

Qui pourra détromper les plus honnêtes gens.

Comme c'est son dernier ouvrage ,

Il peut rendre bon témoignage

Que son auteur n'a pas perdu le sens.

Mais vous , son frere aîné , si prudent et si sage ,

Comment écoutez-vous ces insolens discours ?

COMÉDIE.

15

DAMASTUS.

Ah ! Monsieur, sa folie augmente tous les jours.
Ces bruits sont bien fondés, et c'est de quoi j'enrage !
Vous êtes son ami depuis trop peu de tems
Pour bien connoître sa manie.

En deux mots écoutez sa vie ;

Vous verrez qu'il est fou dès ses plus jeunes ans.

Quand nous eûmes fait nos partages,
Des grands biens qu'il avoit savez-vous ce qu'il fit ?
Il mit presque le tout à faire des voyages,
A chercher en tous lieux des savans et des sages ;
Et c'étoit, disoit-il, pour se former l'esprit.

Voyez un peu le beau profit !

Ou bien à soulager en ce lieu des familles

Qu'il voyoit dans la pauvreté,

Avancer des garçons, ou marier des filles ;

Et c'étoit une charité,

Où l'on a trouvé pis que de la vanité.

Si bien que de son héritage

Qu'a-t-il de reste ? Hélas ! ce malheureux village

Dont il est le chétif Seigneur.

Le beau bien ! et le bel honneur !

PHILOLAUS.

Ce bien est encor plus qu'il ne faut pour un sage :

J'y vois tout bien entretenu ;

Il est d'assez grand revenu

Pour l'y faire vivre à son aise.

DAMASTUS.

D'accord, s'il n'avoit plus son prodigue penchant ;

Mais qu'a fait votre fou ? (le mot ne vous déplaît)

B ij

14 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

A son retour d'Égypte , il voit chez un marchand
Certaine esclave Athénienne ,
Jolie encore , et même à la fleur de ses ans ,
Quoique mere de deux enfans.
Le croirez-vous ? il joint leur misere à la sienne :
Il les achete toutes trois ,
J'entends deux filles et la mere ,
Fardeau d'épouvantable poids.
Des filles ils s'érige en pere ;
La mere ici lui tient lieu de fermier ,
D'intendant , d'économe , habile ménagere ,
Ayant encor sous elle un homme du métier ;
Et dans cette noble famille ,
Vingt ans après , pour femme il choisit une fille :
C'est moi qui l'ai su le premier.

PHILOLAUS.

Permettez-moi de douter de la chose.

DAMASTUS.

Oh ! non , je sais qui m'en instruit.

PHILOLAUS.

Ce pourroit n'être qu'un faux bruit ;
Il m'en auroit parlé.

DAMASTUS.

Je ne crois pas qu'il ose.

PHILOLAUS.

J'atteste le soleil qui luit
Que mon ignorance est sincere ,
Et voudrois plus que vous découvrir ce mystere.

DAMASTUS.

Ah ! nous le saurons aujourd'hui...

Il vient ; retirez-vous , je le crois nécessaire :
J'irai vous dire tout en sortant d'avec lui.

PHILOLAUS.

Je vous attends , hâtez-vous de le faire.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DÉMOCRITE , DAMASTUS.

DÉMOCRITE, *riant de tems en tems.*

AH ! Monsieur mon frere , c'est vous !
Bon jour. Eh bien ! quelles nouvelles ?

DAMASTUS, *d'un ton colere.*
J'en apprends de vous de fort belles.

DÉMOCRITE.
Là , là , parlez sans vous mettre en courroux.

DAMASTUS.
Vous voulez , m'a-t-on dit , tâter du mariage.

DÉMOCRITE.
Eh ! pourquoi non ? ne suis-je pas en âge ?

DAMASTUS.
Vous allez épouser une esclave ?

DÉMOCRITE.
Fort bien !

Cela se peut encor ; mais je n'en savois rien.
Comment la nommez-vous ?

B ii)

18 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

DAMASTUS.

On la nomme Sophie.

Vous faites le plaisant , et vous niez le cas.

DÉMOCRITE.

Je ne m'en ressouvenois pas.

Vous parliez d'une esclave , elle est mon affranchie.

Eh bien ! n'est-elle pas jolie ?

DAMASTUS.

Quoi ! vous auriez si peu de cœur ?

Un tel hymen vous fait bien de l'honneur !

DÉMOCRITE.

Comment donc ! répand-on quelque mauvais bruit d'elle ?

DAMASTUS.

Non , je le veux , elle est sage , elle est belle ;

Mais a-t-elle du bien ?

DÉMOCRITE.

Elle n'a pas le sou.

DAMASTUS.

Allez , mon frere , allez , vous êtes un vieux fou !

DÉMOCRITE.

Je suis votre cadet , du moins.

DAMASTUS.

Laissons mon âge.

Mais d'où sort cette fille , d'où ?

DÉMOCRITE.

Elle sort d'une mère sage ,

Et sera sage aussi , comme porte son nom.

Ce titre me semble assez bon.

DAMASTUS.

Oh ! ne vantez point tant leur vertu , leur sagesse :

COMÉDIE.

49

Sont-elles de fort noble sang ?

DÉMOCRITE.

Je croyois que sur la noblesse
Ces titres-là tenoient le premier rang.

DAMASTUS.

Vertu, sagesse : oh , oui ! voilà de beau langage ;
Cela soutient fort un ménage !

DÉMOCRITE.

Elle est habile , économe de plus.
Par elle ma maison est réglée à merveille.
Vous ne lui voyez point d'ornemens superflus :
Elle les hait.

DAMASTUS.

Je la crois sans pareille.

DÉMOCRITE.

Modérés dans tous nos desirs ,
A nos besoins , à nos plaisirs ,
Rien encor n'a manqué , par les soins de Sophie ;
Nous avons fort bien vécu tous.
Si l'épouser est faire une folie ,
Eh ! bien , mon frere, soit , je suis au rang des fous.

DAMASTUS.

Mais vos enfans, un jour , auront-ils de quoi vivre ?

DÉMOCRITE.

N'est-ce pas un trésor qu'un bon exemple à suivre ?
Ils vivront de peu comme nous.

DAMASTUS.

Il faut avoir l'esprit bien faux ou bien bizarre ,
Pour haïr tant le bien !

20 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

D É M O C R I T E.

Je ne le hais pas tant :

Mais seulement , je crois que pour vivre content ,

Il n'est pas besoin d'être avare.

Vous croyez être heureux mille fois plus que moi ,

Vous , par exemple ?

D A M A S T U S.

Oh ! oui sans doute , jé le croi.

D É M O C R I T E.

C'est justement le point où votre esprit s'égaré.

Comparons notre sort. Vous avez un palais ,

Bien meublé , bien garni d'officiers , de valets ,

Et de chevaux , et de mulets ;

Force maisons des champs , une charge , des rentes ,

Une femme des plus galantes ,

Qui dans Abdere encor prétend faire fracas ,

Quoique déjà les ans flétrissent ses appas :

Que de soins ! de calculs ! de peines différentes !

Où trouver du repos entre tant d'embarras ?

D A M A S T U S.

On sait qu'aux fainéans ces soins ne plaisent pas.

D É M O C R I T E.

Vous vous levez avant l'aurore ,

Pour compter , supputer avec un intendant ;

Votre femme est au bal encore ,

Et vous l'attendez en grondant :

Vous frémissez en lisant sa dépense ,

Car c'est un article abondant.

D A M A S T U S.

Elle doit soutenir son rang et sa naissance.

COMÉDIE.

21

DÉMOCRITE.

Cet article fini, nouveau chagrin commence;
On compte la recette, on s'y trouve en défaut,
La dépense a monté plus haut :
Vos biens ont essuyé mille accidens étranges;
On ne reçoit rien des fermiers,
Le bled moisit dans leurs greniers,
Ou le feu s'est mis dans leurs granges :
Il faut par les cheveux arracher les deniers.

DAMASTUS.

Les sacs d'argent chez vous arrivent par milliers !...

DÉMOCRITE.

Vient-on aux maisons de la ville ?
Recette encor plus infertile.
Les loyers sont fondus en réparations,
Que vous jugez peu nécessaires ;
On plaide avec les locataires,
On veut des diminutions.

DAMASTUS.

Ouais ! vous savez bien mes affaires.

DÉMOCRITE.

Mais voici bien pour vous le coup le plus mortel !
Ce sont les frais qu'on fait dans votre hôtel.
Que vous avalez de couleuvres !
Potages, bisques, mets, entre-mets, et hors d'œuvres,
Que sais-je, moi ? 'connois-je tout cela ?
Le dégât des valets....

DAMASTUS.

Holà ! mon frere, holà !

22 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ;

D É M O C R I T E.

Les chars et les harnois, l'ornement des esclaves.

D A M A S T U S.

(*Bas.*)

Mon frere, finissez. Je suis dans des entraves....

(*Haut.*)

Je brille dans le monde, est-ce donc un malheur ?

Mes officiers, mon train par-tout me font honneur.

D É M O C R I T E.

Je l'avoue, et sur-tout les grands airs de Madame.

D A M A S T U S.

(*Bas.*)

Ah ! le bourreau qu'il est, il me déchire l'ame.

(*Haut.*)

Etes-vous plus heureux vivant en laboureur ?

Mes soins et nobles et splendides

N'ont-ils pas plus d'attraits que vos emplois sordides ?

D É M O C R I T E.

Eh ! connoissez votre erreur ;

C'est pour autrui que brille cette pompe.

Vous croyez en jouir, et c'est ce qui vous trompe ;

Vous n'avez du plaisir qu'une fausse lueur.

Mais venons à présent au bonheur de ma vie.

D'abord pour intendant j'ai l'aimable Sophie,

Qui paroissant le mémoire à la main ,

Me trouve tous les jours l'œil gai , le front serein.

Comme en elle je me confie ,

Nos comptes sont aisés , d'autant plus qu'ils sont courts.

Après, selon mon habitude ,

Le reste du matin je le donne à l'étude ,

Délire de l'esprit ; ou pendant les beaux jours
Dans mes jardins je fais deux ou trois tours :
J'y vois ma richesse renaître ;
Tout y croît , y fleurit , tout y sent l'œil du maître ;
Et , lorsque le soleil est au haut de son cours ,
Un repas de mets domestiques ,
Apprêté par de belles mains ,
Vin de mon crû , fruits nés dans mes jardins ,
Y flattent mieux mon goût que les plus magnifiques.

D A M A S T U S.

Je maigris , au récit de vos repas rustiques.

D É M O C R I T E.

Si j'ai quelques amis , je ne les dois qu'à moi ;
Point de défiance importune
Qu'ils soient amis de ma fortune :
Elle est mince , et par-là m'assure de leur foi.

D A M A S T U S.

Quel caprice ! quelle chimere ,
Que de se faire sottement
Un mérite de sa misere !

Encore un coup vous êtes fou , mon frere ,
Vous le confirmez pleinement.

Quoi ! ma femme , au milieu d'Abdere ,
Recevrait un salut de votre ménagere ?
Et , souvent en public , auroit le creve-cœur
De s'entendre par elle intituler ma sœur ?
Elle en mourroit de tristesse et de honte.

Il ne faut pas que l'on y compte ,
Qu je dépenserai la moitié de mon bien
Pour empêcher qu'il en soit rien.

24 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ;

D É M O C R I T E.

La mémoire vous manque , ou votre esprits'égare ;
Souvenez-vous que vous êtes avare.

D A M A S T U S.

A votre aîné parlez plus décemment.

(*Le voyant rire.*)

Quoi ! toujours à mon nez ricanner sottement ?
N'est-il point de remède à ce rire indocile ?

D É M O C R I T E.

Que voulez-vous ? c'est mon tempérament.

D A M A S T U S.

Ah ! c'est folie assurément ;
Et de ce pas je retourne à la ville
Chercher un médecin habile
Qui vous compose un fort médicament.

(*Il sort.*)

D É M O C R I T E , *riant.*

Songez à purger seulement
Et votre orgueil et votre bile.

S C E N E V.

S O P H I E , D É M O C R I T E.

D É M O C R I T E.

ÇA, donnons un moment aux soins de ma maison....

Ah ! bon, approchez-vous, Sophie.

Votre mere va-t-elle au Temple de Junon ?

S O P H I E.

COMÉDIE.

25

SOPHIE.

Oui, Monsieur, aujourd'hui le Prêtre y sacrifie ;
Je viens savoir si vous trouverez bon
Que je lui tienne compagnie.

DÉMOCRITE.

Pour cela , ma chere enfant, non.
Qu'elle prenne dans le village
Quelque compagne de voyage,
Et pour les escorter Damasippe et Criton.
Votre présence ici m'est nécessaire ;
Il y vient du monde d'Abdere ;
C'est à vous à le recevoir.
Il faut de plus nous faire bonne chere ,
Et votre sœur à tout ne pourroit pas pouvoir.

SOPHIE.

Vous obéir est ma premiere affaire ;
Et c'est servir les Dieux que remplir son devoir.

DÉMOCRITE.

Fort bien. Que diriez-vous si ce pèlerinage
Vous valoit bientôt un époux ?

SOPHIE.

Ah ! je ne songe point , Monsieur , au mariage.

DÉMOCRITE.

Eh ! pourquoi non ? on le peut à votre âge.

SOPHIE.

C'est qu'on peut plaire à tel dont on fait peu de cas ;
Mais aimer tel aussi qui ne nous aime pas.

DÉMOCRITE.

Auriez-vous par hasard quelque secrette attache ?

C

26 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

SOPHIE.

Vous le sauriez, je ne vous cache rien.

DÉMOCRITE.

Pour vous former un doux lien,
Quel seroit votre goût, qu'il est bon que je sache ?
Il vous faut un mari qui soit jeune d'abord ;
C'est le point le plus nécessaire.

SOPHIE.

Vous vous trompez, tout au contraire,
Un jeune me déplairoit fort.

DÉMOCRITE.

Vous déplairoit ? ma surprise est extrême ;
Et pourquoi donc ?

SOPHIE.

C'est que je veux qu'il m'aime ;

Or, afin qu'il m'aimât long-tems,
Je le voudrois au moins de quarante ans :
Un plus jeune est souvent sa maîtresse à lui-même.

DÉMOCRITE.

Cette pensée est de bon sens.

SOPHIE.

J'ai remarqué que la jeunesse
Passe chez une femme avec plus de vitesse
Qu'elle ne fait chez un mari ;
Que dans le cours des ans, un époux à quarante
Paroît'encor jeune et fleuri,
Et que notre éclat passe à trente.
Quand un trop jeune époux me paroît dégoûté,
Je lui pardonne, ce me semble ;
Pour conserver l'amour, il faut que la beauté

Marche du même pas d'un et d'autre côté ,
Et qu'on ne la perde qu'ensemble.

D É M O C R I T E.

Que ce discours a de solidité !
Il passe mon attente , et j'en suis enchanté.
Où voit-on fille de votre âge
Donner au mien tant d'avantage ?
Un mouvement si doux vient me saisir
Quand j'entends de vos traits d'esprit et de sagesse ,
Que je sens presque le plaisir
D'un amant près de sa maîtresse.
Croyez ce mouvement paternelle tendresse ;
C'est estime et bonne amitié :
Chez un homme déjà si loin de sa jeunesse ,
Tout autre sentiment feroit honte et pitié.

S O P H I E , *d'un air obligeant.*

Qui? vous?

D É M O C R I T E.

Laissons cela , venons à notre affaire.
Il faudra , je l'ai dit , nous faire bonne chère.

S O P H I E.

Né puis-je savoir , à peu près ,
Le nombre des amis que vous pouvez attendre ,
Pour mieux ordonner les apprêts ?

D É M O C R I T E.

Dans un moment je pourrai vous l'apprendre....
J'aperçois mon ami solitaire ; inquiet :
Laissez-nous seuls , je veux en savoir le sujet.

(*Sophie sort.*)

28 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

S C E N E V I.

PHILOLAUS, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

PHILOLAUS, quel sujet vous inspire
Un air si sombre et si rêveur ?

PHILOLAUS.

J'ai certaine chose à vous dire
Dont l'aveu fait trembler mon cœur ;
Je crains de vous fâcher , ou de vous faire rire.

DÉMOCRITE.

De me fâcher ? vous avez tort.
Courage , allons , parlez , qu'est-ce ?

PHILOLAUS.

J'aime d'abord ,

L'approuvez-vous ?

DÉMOCRITE.

Selon. Quelle est la belle ?

PHILOLAUS.

Ah ! c'est bien la beauté la plus spirituelle ?
La plus vive ! la plus....

DÉMOCRITE, *riant*.

Oh ! je sais tout cela :

Ce qu'on aime est toujours parfait , et par de-là.

PHILOLAUS.

Quoi ! déjà de la raillerie ?

Pour un moment épargnez-moi.

COMÉDIE.

29

DÉMOCRITE.

Ah ! volontiers. Je ris sans savoir trop pourquoi.

Pardon, poursuivez, je vous prie ;

Vous avez fait un beau choix, je le croi.

Quelle est cette beauté, contentez mon envie ?

PHILOLAUS.

Je tremble à la nommer, c'est.....

DÉMOCRITE.

Qui ?

PHILOLAUS.

Notre affranchie.

DÉMOCRITE.

Mon affranchie ? Ho, ho ! voici du sérieux.

Mais laquelle ? car j'en ai deux.

PHILOLAUS.

La cadette ; je sais votre penchant pour l'autre.

Apprenez mon secret, puisqu'on m'a dit le vôtre.

DÉMOCRITE.

Qui vous l'a dit ?

PHILOLAUS.

L'homme en courroux,

Qui vient de sortir de chez vous.

DÉMOCRITE, *éclatant de rire.*

Mon pauvre ami ! vous êtes bien crédule,

Vous vous pressez trop de juger.

Je me moquois d'un frère ridicule,

Qui par son vain courroux croit ici m'outrager.

Enflé, bouffi, crevant de sottie gloire,

Cet hymen, selon lui, blesseroit son honneur ;

J'ai fait tous mes efforts pour le lui faire croire,

C iij

30 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

Et rabattre en raillant son ton plein de hauteur :
Il est sorti d'ici l'ame peu satisfaite.

Mais revenons à Mysis la cadette.

Philolaüs , songez-vous bien

Combien sont inégaux votre sort et le sien ?

PHILOLAÜS.

Son éducation, vos soins et votre zèle
Ont ennobli son sort , réparé son malheur :
Vous-même avez formé son esprit et son cœur,
C'est vous seul que je vois en elle.

DÉMOCRITE.

Elle a l'esprit vif, enjoué, poli :
Elle paroît sincère et naturelle ,
Et son cœur n'a point pris , je crois, de mauvais pli ;
Son visage est presque accompli :
Elle est bien faite , a la gorge fort belle ,
Et quand vous me voyez en elle,
N'est-il pas vrai que je suis bien joli ?

PHILOLAÜS.

Toujours le trait railleur ! Pour le coup j'en appelle,
Et prétends que vous avez tort.
En vain votre amour se déguise ;
Oui , vous aimez sa sœur , par-là me voilà fort :
Un tel exemple m'autorise,
Car vous n'êtes pas homme à faire une sottise.

DÉMOCRITE.

Moi ! pourquoi non ? le prenez-vous par-là ?
Ma sottise jamais n'excuseroit la vôtre ;
Je suis homme , et je puis être fou comme un autre :
Le seriez-vous moins pour cela ?

COMÉDIE.

31

PHILOLAUS.

Le mot n'a plus rien qui me blesse;
En marchant sur vos pas, ma folie est sagesse.

DÉMOCRITE.

Vous voulez donc que j'aime ? absolument ?
Permis à vous d'en avoir la pensée.

PHILOLAUS.

Oui ; mais notre amitié paroît un peu blessée
De votre vain déguisement.

DÉMOCRITE.

Encore un coup, croyez que pour Sophie
Je n'ai jamais senti ce qu'on appelle amour,
Je ne le connus de ma vie.

Extravaguez tout seul, sans vouloir en ce jour
M'accuser de votre folie.

D'ailleurs, si je voulois vous en faire un secret,
Croyez-vous l'arracher d'un homme de mon âge ?

PHILOLAUS.

Non, vous feignez trop bien, et j'en ai du regret ;
C'est de votre amitié me refuser un gage.

Mais ce seroit être indiscret,
Que vous presser là-dessus davantage.

DÉMOCRITE.

Vous voilà bien embarrassé !
Vous croyez pénétrer où vous ne voyez goutte.
Non, si j'avois le cœur blessé,

Mon cher Philolaüs, vous le sauriez sans doute ;
Mais mon tems d'almer est passé.

PHILOLAUS.

Qui vous en a donné dispense ?

32 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ;

Il en est tems plus que jamais ,
Vous n'avez pas encor vos huit lustres complets :
On peut vous croire amant ; et dans cette espérance
Une fille languit et perd ses plus beaux ans.

D É M O C R I T E .

Est-il vrai que Sophie y pense ?

P H I L O L A U S .

Cela se peut , sur les bruits que j'entends :
Elle n'ignore pas ce qu'en disent les gens ;

C'est sur votre amour , en partie ,
Que Damastus fonde votre folie .

D É M O C R I T E ,

Ces bruits dureront peu de tems ;
Car je vais employer et mes soins et mon zele ,
Pour lui trouver un époux digne d'elle .

P H I L O L A U S .

Savez-vous que , crédule à ses plus malins traits ,
Le peuple appelle ici le célèbre Hippocrate ,
Pour vous guérir , dit-on , et l'esprit et la rate ?

D É M O C R I T E .

Oui , j'en ai des avis secrets .

C'est un ami de vieille date .

L'amitié nous unit , pendant mes jeunes ans ,
De ses chaînes les plus parfaites :
J'ai su ses folles amourettes ,
Et le galant vieillard a bien passé son tems .

P H I L O L A U S .

Mais savez-vous aussi qu'un essaim de savans .
Vient vous examiner sur la Philosophie ,
Et sur les autres chefs qu'on croit votre folie ?

COMÉDIE.

33

DÉMOCRITE.

Avec plaisir je les attends ,
Pour beaucoup rire à leurs dépens.
Allez conter vos feux à Mysis votre amie ;
Mais sur-tout détrompez Sophie
De ce que dit le peuple assez mal éclairci.
Vos desirs curieux n'ont pas bien réussi à
N'y revenez de votre vie.
Moi, dans mon cabinet je cours ;
C'est où m'attendent mes amours.

Fin du premier Acte.

46 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

» jetez , disent-ils , de faire avec l'aimable Sophie. Vous
» savez que la femme a pour pere un des plus anciens
» du Sénat , et qu'elle y a plusieurs autres parens. Mes
» amis et moi , de retour , nous avons trouvé tous les
» esprits très-indisposés contre vous. Je vous supplie
» donc , mon ami , de ne plus marquer aucun pen-
» chant pour cette belle fille , ni en public , ni en par-
» ticulier , parce que vous êtes observé de près. J'irai au
» plus tôt m'entretenir avec vous sur cette affaire.

(Démocrite après avoir révé quelque tems , poursuit ainsi :)

Dieux ! quel aveuglement ! puis-je être plus confus !

La ville , le sénat , mon frere Damastus ,

Tout le monde enfin sait que j'aime ,

Comme le veut Philolaüs ;

Moi seul , jusqu'à présent , ne l'ai pas su moi-même.

Quelle imbécillité ! quelle ignorance extrême !

Sortons , sortons de cet abus.

Où , mes détours sont superflus :

Je croyois simplement estimer sa sagesse ,

Sa candeur , sa bonté , son esprit , ses vertus ;

Mais non , ne nous y trompons plus ,

Sa beauté même m'intéresse.

Ses yeux , ses traits , son air me touchent tour à tour :

C'est ce qu'on nomme de l'amour ,

De la véritable tendresse.

Je le connois enfin , j'aime et j'aime bien fort ;

Et tout le monde n'a pas tort.

Sied-il bien d'aimer à mon âge ?

A moi , sur-tout , qu'on nomme un philosophe , un sage ?

Mais

Mais pourquoi non ? la nature a des droits
Dont on doit tôt ou tard s'acquitter une fois.

Oui , je m'en fais un vain scrupule :
Pour un plus digne objet puis-je avoir de l'amour ?
Je n'y vois rien de ridicule
Que d'en espérer du retour.

Il n'est pourtant pas impossible
Que Sophie à son tour n'y pût être sensible.
Je suis encor bien loin du titre de barbon ;

Mais quand j'en aurois l'espérance ,
Sophie a le cœur juste et bon ,
Sa mere, elle et sa sœur m'ont obligation ;
Pourrois-je distinguer avec pleine assurance
L'amour, de la reconnoissance ?

Mais s'il s'alloit trouver, par un heureux hazard ,

Qu'à son cœur j'eusse quelque part,
A cet attrait si doux le mien doit-il se rendre ?

Si la belle m'aime en effet ,
J'aurois perdu le sens de vouloir m'en défendre ;
Oui , je serois un fou parfait.

Il s'agit seulement , pour ne m'y point méprendre ,
De bien examiner le fait.

Cachons tout notre amour. Ne le dois-je pas faire ?

On l'ordonne au sénat ; c'est en obéissant

Que je connoîtrai mieux si j'ai de quoi lui plaire :

Oui , cherchons là-dessus à me bien satisfaire ,

Pour ne pas abuser d'un cœur reconnoissant....

Mais je vois mon ami, d'oit la foiblesse extrême

M'a fait un peu rire aujourd'hui ;

38 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

Je dois craindre ses yeux : fuyons , et loin de lui ,
Allons rire à mon tour en secret de moi-même.

(Il sort.)

S C E N E I I I.

M Y S I S , P H I L O L A U S.

M Y S I S.

E H bien ! le patron à la fin
A-t-il déclaré le mystère ?

P H I L O L A U S.

Démocrite est un homme fin ,
Qui paroît tout ouvert , et sait pourtant se taire.
A tirer son secret , je m'efforçois en vain ,
Auprès de lui l'adresse est inutile ;
Son ton railleur est un asyle
Où pour peu qu'on le presse il se sauve soudain.

M Y S I S.

Son silence , je crois , me rendra bientôt folle.

P H I L O L A U S.

Patience : écoutez un mot qui vous console ;

G'est qu'il approuve notre amour ,
Et qu'il doit marier Sophie au premier jour ,

M Y S I S.

Le mariage bon ! d'affaire frivole ,

Pour mieux écarter nos soupçons.

COMÉDIE.

39

PHILOLAUS.

Il me l'a dit d'un air très-sincère.

MY SIS.

Chansons !

A qui la marier ? Il ne paroît personne ;
Et vous prenez d'abord le change qu'il vous donne ?
Vous le croyez de bonne foi ?
Oh ! par Hercule , non pas moi !

PHILOLAUS.

Eh ! de grace , point de colere :
J'en atteste les Dieux , j'ai fait ce que j'ai dû.

MY SIS.

Redoublez donc l'instance ; et pour me satisfaire
Allez le retrouver.

PHILOLAUS.

Il me l'a défendu.

MY SIS.

Ah ! Ciel ! puis-je souffrir une gêne plus rude ?
Je n'y puis plus tenir.... Ah ! bon ! voici ma sœur :
Fuyez ; je vais tourner de tous côtés la prude.
Si je n'arrache pas le secret de son cœur ,
Oui , je mourrai d'incertitude.

(*Philolaüs sort.*)

40 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ;

S C E N E I V.

S O P H I E , M Y S I S .

M Y S I S .

ÇA, nous voici, ma sœur, en pleine liberté,
Loin du patron et de la mere ,
Et je veux vous parler d'une petite affaire
Dont votre cœur sera flatté ;
Mais entre nous point de mystere.

S O P H I E .

Je prévois quelque nouveauté.

M Y S I S .

Vous aimez , j'en suis sûre , et cachez votre flamme.
Moi , j'aime aussi ; mais on lit dans mon ame :
Or travaillons de concert toutes deux
A rendre notre amour heureux.

S O P H I E .

Moi , j'aime , dites-vous ?

M Y S I S .

Oui , car vous êtes sage ,
Fille de très-bon sens , qui savez qu'à notre âge
On doit aimer : la nature le dit.

S O P H I E .

Mais , ma sœur , vous perdez l'esprit :
On doit aimer ?

M Y S I S .

Oui , pour apprendre à plaire ,

COMÉDIE.

41

Car c'est-la notre vrai métier ;
Et si quelqu'une le doit faire ,
C'est vous , c'est moi , filles sans pere ,
Sans naissance , et de bien n'ayant pas un denier :
Rien ne nous est plus nécessaire.

S O P H I E.

Pourquoi donc plaire ?

M Y S I S.

Afin de trouver des époux.

Voilà le fait prouvé.

S O P H I E.

Mais j'aime, dites-vous ?

J'y reviens ; qui vous dit des sottises pareilles ?

M Y S I S.

Qui ? mes deux yeux , mes deux oreilles ;
Ce sont quatre témoins sans reproche , je croi ,
A qui je dois ajouter foi.

S O P H I E.

Et qui vous ont-ils dit que j'almois ?

M Y S I S.

Démocrite.

J'aime Philolaüs , et le dis franchement ;

Là , ne faites point l'hypocrite ,

Car ce n'est point un mal que d'avoir un amant.

S O P H I E.

Vous me faites rougir de votre hardiesse.

M Y S I S.

J'ai pitié , moi , de voir en vous tant de foiblesse.

S O P H I E.

Pour trouver des époux , allez , sachez , ma sœur ,
Qu'il faut avoir plus de pudeur.

D ij

42. DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

M Y S I S.

Et vous , sachez , ma sœur , qu'avoir un peu d'adresse,
N'a rien qui soit contraire à beaucoup de sagesse;
Mais , sans perdre le tems en discours superflus ,
Je sais , si vous l'aimez , qu'il vous aime encor plus.

S O P H I E.

Ah ! que vous vous trompez !

M Y S I S.

Bon ! le soupir échappe.

Vous croyez l'aimer plus , sans doute ; et ce coup frappe
Votre cœur délicat bien autant que le sien :

Je vois que vous vous sentez bien.

S O P H I E.

Mais sur quoi jugez-vous qu'il m'aime ,
Quand je l'ignore encor moi-même ?

M Y S I S.

Quoi ! ne vous l'a-t-il jamais dit ?

S O P H I E.

Jamais.

M Y S I S.

C'est justement ce qui fait mon dépit.
Ne dissimulez rien , et je vous en conjure.

S O P H I E.

D'ordinaire je ne ments pas.

M Y S I S.

Vous le croyez permis peut-être dans ce cas.

S O P H I E.

Non , je dis la vérité pure.

M Y S I S.

Mais pour vous , vous l'aimez , c'est de quoi je suis sûre.

COMÉDIE.

43

SOPHIE.

Pour les secours que j'en reçois ,
Et tant de bien qu'il nous procure ,
J'ai sans doute pour lui l'amitié que je dois ;
Ses bienfaits en sont la mesure.

MYSSIS.

Non , non , vous l'aimez autrement ,
Et comme un véritable amant.

SOPHIE.

Ah ! ma sœur , en amour je suis très-ignorante.

MYSSIS.

Pour vous y rendre plus savante ,
Répondez-moi sincèrement.
Quand dans Abdere il fait trop longue résidence ,
N'est-il pas vrai que son absence
Vous cause en secret de l'ennui ?

SOPHIE.

Il est vrai que je sens beaucoup d'impatience
De le voir de retour chez lui.

MYSSIS.

Et quand il vous rend sa présence ,
Ne vous sentez-vous pas le cœur tout réjoui ?

SOPHIE.

Oh ! pour cela , je l'avoue , oui.

MYSSIS.

En dormant , quelquefois , son agréable image
Ne revient-elle point en songe à votre esprit ?

SOPHIE.

L'autre jour , cela me surprit :
Il me parloit de mariage ;

44 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

Je sentis du plaisir, on ne peut davantage !
Vous vintes m'éveiller, et j'en eus du dépit.

M Y S I S.

Son visage sur-tout n'a rien qui vous déplaît ?

S O P H I E.

Je n'y vois rien de trop irrégulier ;
Mais son air toujours gai me paroît singulier.

M Y S I S.

Et quand il vous sourit, cela vous fait bien aise ?

S O P H I E.

Je n'ai point de chagrin que son rire n'apaise.

M Y S I S.

Ma sœur la philosophe, apprenez en ce jour,
Mais apprenez sans aucun doute,
Que vous sentez du bon, du véritable amour,
Où votre grand esprit pourtant ne voyoit goutte.

S O P H I E.

De l'amour ? vous me faites peur.

M Y S I S.

Oui, de l'amour, et du meilleur.

Çà, voulez-vous du sien vous rendre plus certaine ?

La chose est utile à savoir,

Pour ne vous plus flatter d'une espérance vaine.

S O P H I E.

Non, ma sœur, ce seroit offenser le devoir.

M Y S I S.

Pourquoi donc l'offenser ? je n'en vois pas le crime.

Votre jeunesse est la victime

Du plaisir qu'il sent à vous voir ;

A jouir du progrès d'une secrète flamme,

Qu'il sait allumer dans votre ame ;
Enfin à goûter la douceur
De triompher d'un jeune cœur.
De cet amour qu'il vous inspire ,
Il sent toute l'utilité ;

Tout en va beaucoup mieux dans son petit empire :
Il redouble vos soins , et leur activité ,
Sur-tout , celui qu'on prend de sa chere santé.
Quelquefois il entend que tout bas on soupire :
Il vous serre les mains , il vous voit lui sourire....
Vous rougissez ? d'où vient cela ?
Tout est très-innocent dans ce que je dis là.

S O P H I E.

Ou quittez ce discours , ou je quitte la place.

M Y S I S.

Sophie , écoutez-moi de grace ,
Ce que je dis n'est que pour votre bien :
En gardant toujours le silence ,
Il profite de tout , et ne s'engage à rien ;
Et cependant , chez nous , le bel âge s'avance.

S O P H I E.

Hélas ! j'y prends peu d'intérêt.

M Y S I S.

Mais songez au mien , s'il vous plaît ;
On vous doit , vous , marier la première ,
Et mon hymen , à conclure tout prêt ,
Par votre air indolent va rester en arrière.

S O P H I E.

Mais , comment le faire parler ?

46 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

MY SIS.

Çà, je vais vous le révéler :
Vous en viendrez à bout à force de tendresse ;
Flattez bien son espoir pour augmenter ses feux :
Plus vous le rendrez amoureux ,
Plus il aura de hardiesse.

SOPHIE.

A quoi m'engagez-vous ?

MY SIS.

Allons , point de foiblesse ;
A la première occasion ,
Marquez-lui de la passion ,
A titre de reconnoissance ,
Comme si votre cœur , sur ce point délicat ,
Des bienfaits qu'il répand sur nous en abondance ,
Craignoit de lui paroître ingrat....
Je l'apperçois qui vers ce lieu s'avance ;
Retirons-nous toutes deux à l'écart ,
Qu'il ne prenne votre présence
Que pour un effet du hasard.

(Elles se cachent.)

SCENE V.

DÉMOCRITE, SOPHIE, MYSIS, *cachées.*DÉMOCRITE, *à part.*

J'AI cru de loin voir en ce lieu Sophie ;
Et j'y venois pour éprouver son cœur ,
Lui parler d'un époux qui lui pût faire envie ,
Époux imaginé selon ma fantaisie ,
Tel qu'il faudroit qu'il fût pour faire son bonheur.

Je connoîtrai par cette adresse
Si de ses sentimens elle est encor maîtresse.
De quel côté se sont tournés ses pas ?

MYSIS, *poussant sa sœur et s'en allant.*

Encore un coup, point de foiblesse.

SCENE VI.

DÉMOCRITE, SOPHIE.

DÉMOCRITE.

AH ! la voici, je ne me trompois pas...
Venez, Sophie, apprendre une heureuse nouvelle.
La fortune vous offre un très-aimable époux :
S'il est de votre goût, l'occasion est belle ;
Le sort de votre sœur ne sera pas plus doux.

48 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

S O P H I E.

Ah ! Seigneur , épargnez à mon ame confuse
Pareille déclaration !
Je ne veux point savoir son nom ;
Qui que ce soit , je le refuse.

D É M O C R I T E.

C'est un peu trop tôt s'alarmer ;
Je ne prétends en rien là-dessus vous contraindre ,
Non pas même vous le nommer :
Jamais de vos refus il ne pourra se plaindre.
Quoique son nom le fasse respecter ,
Par son mérite seul je le ferai connoître.

S O P H I E.

Je ne cherche point d'autre maître ,
Tant qu'ici je pourrai rester.

D É M O C R I T E.

Oui ; mais , ma fille , il faut suivre la loi commune ,
L'hymen est un état auquel on doit songer.

S O P H I E.

Satisfaite de ma fortune ,
Pourquoi voudrois-je la changer ?

D É M O C R I T E.

Ce n'est pas assez que la vôtre ;
Le Ciel qui mit en vous des vertus , des attraits ,
Vous les accorda tout exprès
Pour faire le bonheur d'un autre.

S O P H I E.

Quoi ! vous voulez , Seigneur , m'éloigner de ces lieux !
Eh ! depuis quand y blessai-je vos yeux ?

D É M O C R I T E.

COMÉDIE:

49

DÉMOCRITE.

Vous ? y blesser mes yeux ! non , ma chere Sophie ,
Je ne vois rien qui ne me plaise en vous ;
Mais le plus doux soin de ma vie
Est de vous voir bientôt unie
Avec un assez digne époux.

SOPHIE.

Hélas ! par quel motif me pressez-vous de faire
Ce que vous connoissez à mes vœux si contraire ?

DÉMOCRITE.

C'est qu'il faut toutes deux un jour vous marier ;
Et votre ame à l'hymen si fort indifférente ,
Fait languir votre sœur dans une longue attente ,
Car le vôtre va le premier.

SOPHIE.

Ah ! de bon cœur j'en offre le remede ,
Si c'est mon droit , je le lui cede ;
Qu'elle l'accepte , et j'irai l'en prier.

DÉMOCRITE.

L'époux qu'aujourd'hui je propose ,
Homme sage , bien fait , et pour vous plein d'amour ,
Pourroit de vos dégoûts faire cesser la cause ;
Notre Ville en fait cas , on l'estime à la Cour.

SOPHIE.

Ah ! Seigneur , je renonce à la Cour , à la Ville ,
Et ne sais point de sort plus glorieux , plus doux
Que celui de passer dans ce séjour tranquille
Les jours que la Parque me file ,
Et d'y mourir auprès de vous.

E

50 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

D É M O C R I T E.

Où sont donc ces plaisirs pour une aimable fille,
Qui puissent à jamais l'arrêter en ces lieux ?

S O P H I E.

Je les crois ma patrie, et j'y vois ma famille :

En tous lieux la nature y brille ;

Tout y flatte mon cœur, tout y charme mes yeux.

Et ne comptez-vous rien l'agréable espérance

De vous y voir content de ma reconnoissance,

En y rendant vos yeux chaque jour les témoins

Et de mon zèle et de mes soins ?

Moi-même j'y deviens plus sage, plus habile

Par vos secourables avis ;

Je sens que mieux ils sont suivis,

Plus mon mérite croît, plus je vous suis utile.

Très-souvent vous daignez converser avec moi,

Je vous entends, enfin.... et je vous voi.

D É M O C R I T E.

Toujours quelque rougeur au visage vous monte.

Là, là, ne craignez rien, parlez en liberté ;

Défaites-vous de cette injuste honte :

Je prends les mots du bon côté.

S O P H I E.

Eh ! pourquoi voudrois-je rien taire ?

Je vous regarde comme un pere ; ,

Mon cœur à votre seul aspect

Sent un mouvement qui le presse,

Mêlé de joie et de respect,

Qui des liens du sang égale la tendresse :

Non, je ne puis assez vous faire concevoir

COMÉDIE.

51

Ce qu'il a sur moi de pouvoir ;
Mais c'est encor bien peu pour pouvoir reconnoître
Tant de bienfaits d'un si bon maître.

DÉMOCRITE.

Quoi ! quand nous conversons tous deux ,
Là , tout de bon , quelque plaisir vous touche ?

SOPHIE.

Un favorable mot sorti de votre bouche
Me met au comble de mes vœux.

DÉMOCRITE.

Je crois que pour un philosophe
Je ne suis pas trop sérieux ;
Car un homme de notre étoffe
Est quelquefois bien ennuyeux :
Au moins ai-je le mot pour rire.

SOPHIE.

Quand vous êtes de bonne humeur ,
Non je ne puis assez vous dire
Ce que votre air joyeux inspire ;
Il saisit, il entraîne , il enchante le cœur.

DÉMOCRITE.

Vous voyez qu'une joie innocente et secrète
Est de toutes la plus parfaite ,
Sans le scandale qu'au grand jour
Fait éclater ce qu'on appelle amour.

SOPHIE.

Est-il donc interdit au sage ,
Cet amour qui ne vous plaît pas ?
On dit bien que les Dieux quelquefois ici-bas
N'en ont pas dédaigné l'usage.

E ij

52 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

D É M O C R I T E.

Ma fille, laissons-là les Dieux ;
Vous n'en pouvez parler avec trop de réserve :
Croyez-en seulement ce qu'en dit en ces lieux
Le sacrificateur du temple de Minerve.
Il est des sens cachés , des secrets là-dessous ,
Qui sont trop au-dessus de vous.
Je ne dis pas pourtant que l'amour soit un crime ,
Et vous êtes dans la saison
Où ce desir peut être légitime ,
Sur-tout quand on soumet son cœur à sa raison ,
Et quand l'amour est fondé sur l'estime.

S O P H I E.

Dans l'infortune où je me voi ,
Un estimable époux ne seroit pas pour moi.

D É M O C R I T E.

Pourquoi non ? la beauté , l'esprit et la sagesse
Sont en droit d'aspirer à tout ;
N'est-il plus d'amans de bon goût
Que le seul mérite intéresse ?
Vous venez d'en refuser un
Qui n'étoit pas d'un mérite commun ;
Et je puis en connoître un autre
Plus vivement encor touché de vos appas.
Comme il est de mon goût , il peut être du vôtre ;
Mais il a des raisons de soupirer tout bas ,
Et quand il sera tems , qu'il déclare sa flamme ,
Vous pourriez bien en faire cas ,
Car d'aujourd'hui j'apprends à lire dans votre ame.

Et j'y vois naître un feu qui ne me déplaît pas.
Que le mérite en vous anime l'espérance...
Mais je vois votre sœur qui porte ici ses pas :
Adieu ; sur votre amour gardez bien le silence.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SOPHIE , seule.

Que je sens un doux embarras !
O Ciel ! par ce discours si flatteur et si tendre ,
Qu'a-t-il voulu me faire entendre ?
Et quel est cet amant dont je dois faire cas ?
M'est-il permis de le comprendre ?
Ce n'est , dit-il , que d'aujourd'hui
Qu'il voit naître un feu dans mon ame ;
Et je viens en effet de lui marquer ma flamme :
Il voit donc que ce feu vient de naître pour lui ?
Il ne m'en blâme point ; m'aimeroit-il lui-même ?
Mon incertitude est extrême.
Hélas ! si j'ai su le toucher ,
Qui l'oblige à me le cacher ?
Suivons , du moins , suivons la loi de mon cher maître ;
Renfermons notre feu naissant :
Peut-être qu'en obéissant ,
Mon amour à lui seul se fera mieux connoître ;
Peut-être qu'à son tour lui-même il en ressent.

S C E N E V I I I.

S O P H I E , M Y S I S.

M Y S I S.

Vous avez certain air qui m'est de bon augure ;
Eh ! bien donc , votre amant s'est-il déclaré tel ?

S O P H I E.

Il garde un silence éternel.

M Y S I S.

Hom ! ce n'est pourtant pas ce que je conjecture.

S O P H I E.

Non , Mysis , il ne m'aime pas.

M Y S I S.

Je me connois en amans , ce me semble ,
Et depuis très-long-tems je vous observe ensemble :
Il n'auroit point d'amour ? est-il donc ici-bas
Quelque chose qui lui ressemble ?

S O P H I E.

Il l'auroit déclaré dans un tendre entretien ,
Où mon cœur s'expliquoit trop bien.
J'ai fait mille efforts de tendresse ,
Hélas ! je les ai perdus tous ;
Et , bien loin de répondre au beau feu qui me presse ,
Il vient me proposer deux différens époux.

M Y S I S.

Vous savez à quel point votre hymen m'intéresse ,
Eh ! bien , ma sœur , le croiriez-vous ?

Ce que j'apprends me fait le plaisir le plus doux.
Il ne vous aime point ? je vous en félicite ;
C'est pour vous un très-grand bonheur ,
Quand sa main vous est interdite ,
De n'avoir point encore à regretter son cœur.

S O P H I E .

Par-là , Mysis , que prétendez-vous dire ?

M Y S I S .

Que votre hymen est pour lui défendu ,
Que contre lui tout le monde conspire ,
Que cet hymen l'auroit perdu ,
Que vous n'y devez plus prétendre ,
Qu'aux cris de Damastus le Sénat s'est rendu ;
Dans l'instant je viens de l'apprendre.
Criton , le Jardinier , l'a lui-même entendu
De la bouche de Philoxene ;
Jugez si la chose est certaine.

S O P H I E .

O fatal éclaircissement !

Par sa défense, odieuse et barbare ,
Le Sénat aujourd'hui le premier me déclare
Que Démocrite est mon amant.
Hélas ! puis-je en douter encore ?
Les voilà , ses raisons de soupirer tout bas ;
On m'en assure enfin , Démocrite m'adore....

Mysis , vous ne vous trompiez pas.
Méritai-je du sort cette rigueur extrême ?
Dans l'instant fortuné qui comble mes souhaits ,
Dans ce moment flatteur où je connois qu'il m'aime ,
J'apprends que je le perds , et le perds pour jamais.

56 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

M Y S I S.

Allons , Sophie , en fille forte ,
Soutenez ce fâcheux assaut :
Il offre deux époux , choisissez au plus tôt ,
Sans vous affliger de la sorte ;
Que l'un des deux supplée à son défaut :
C'est à quoi tout mon zele aujourd'hui vous exhorte ,
Car enfin , ma sœur , il le faut.

S O P H I E.

Il le faut ?

M Y S I S.

Oui , ma sœur , rien n'est plus nécessaire.
Entre deux aimables époux
L'effort d'en choisir un me paroît assez doux ,
Car étant de son choix , ils auront de quoi plaire :
Il le faut pour sauver , lui , nous et notre mere ,
Pour calmer du Sénat le terrible courroux ,
Tout prêt à le bannir d'Abdere ;
Car après , que deviendrons-nous ?

S O P H I E.

On banniroit d'ici la vertu la plus pure !
Le penser seulement , seroit lui faire injure.
Polixene s'est diverti ,
Ou quand la chose sera sûre ,
Je saurai prendre mon parti.

M Y S I S.

Un mari , le voilà le parti qu'il faut prendre.

S O P H I E.

C'est un peu trop tôt s'alarmer.
De la cause du bruit je prétends m'informer ;

COMÉDIE.

17

C'est de lui que je veux l'apprendre :
Est-ce un crime que de m'aimer ?

MY SIS.

Non ; mais on le prétend. Dans Abdere on publie
Que c'est cet amour , en partie ,
Qui lui rend le cerveau mal-sain ,
Qu'on fait venir exprès un très-grand médecin ,
Pour le guérir de cette maladie ;
Qu'on appelle ici des savans
Qui l'examineront sur sa philosophie ,
Où Damastus prétend qu'il a perdu le sens.

SOPHIE.

Je sais que des savans y viennent en visite ;
Mais pour l'examiner ne croyez point cela.

MY SIS.

Ah ! je pense que les voilà.

SOPHIE.

Allez l'en avertir , ma sœur , et courez vite :
J'ai l'ordre de les recevoir.
Ce sont gens d'un rare mérite...
O Ciel ! que devient mon espoir ?

(*Mysis sort.*)

S C E N E I X.

ARISTIPPE , DIOGENE , STRATON , SOPHIE.

ARISTIPPE.

DU sage Démocrite est-ce ici la demeure,
Ma belle enfant ?

SOPHIE.

Oui , Monsieur , la voici.

ARISTIPPE.

Peut-on lui parler ?

SOPHIE.

Tout-à-l'heure

Il va , Messieurs , se rendre ici.

ARISTIPPE.

Vous avez tout l'air d'être aussi

Ce qui porte chez lui le beau nom de Sophie ;

Car on dit qu'elle est belle , et qu'elle a de l'esprit ?

SOPHIE.

C'est mon nom. Laissons-là , Monsieur , ce qu'on en dit.

STRATON , à *Diogene*.

Elle est jolie.

DIOGENE , à *Straton*.

Et très-jolie.

Ce morceau-là réveille l'appétit ;

A peine en tout Corinthe ai-je vu sa pareille....

(*A Sophie , lui prenant le menton .*)

Mignone , vous frappez les cœurs d'un coup subit.

COMÉDIE.

59

ARISTIPPE.

Diogene, épargnez cette jeune merveille :

A la beauté c'est faire un attentat,
Que d'oser profaner un teint si délicat
De votre main rude et grossière.

DIOGENE, *en colere.*

Aristippe, le Damoiseau ,
Mon bâton sur votre manteau
Pourroit tomber de plus rude maniere.

STRATON.

Doucement donc.

SOPHIE.

Tout beau ! Monsieur, tout beau !

ARISTIPPE.

Straton, liez ce colérique.

Souvent près de Laïs, quand la mouche me pique ,
Il devient contre moi fougueux comme un taureau....

(*A Diogene.*)

Monsieur, quelques égards au moins pour cette belle.

DIOGENE.

Flatteur de Cour, sois bien sûr que sans elle ,
Je t'aurois assommé de coups.

SOPHIE.

Là, là, mon cher Monsieur, tout doux !

DIOGENE.

Mon cher Monsieur!... Ah ! ce mot me désarme !
J'immole ma colere à ce mot qui me charme.

SOPHIE.

La paix est faite ; allons , Messieurs, embrassez-vous.
Je vais faire avancer le Seigneur Démocrite.

60 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

DIOGÈNE, *la retenant.*

Eh ! non ; ne partez pas si vite :

On peut , auprès de vous , l'attendre sans ennui.

SOPHIE.

(*Bas.*)

Par bonheur le voici.... Grace au Ciel , j'en suis quitte.

(*Elle sort.*)

DIOGÈNE.

Si je restois près-d'elle encor tout aujourd'hui ,

J'en deviendrois , je crois , tout aussi fou que lui.

S C E N E X.

DÉMOCRITE , LES TROIS PHILOSOPHES.

DÉMOCRITE.

BON jour , Messieurs : je vous rends grace
De me venir voir de si loin ;

A vous bien recevoir je mettrai tout mon soin....

Est-il besoin que l'on s'embrasse ?

Des sages sont bien au-delà

De ces inutilités-là ;

Ils font bien : bannissons toute cérémonie.

Combien d'autres maux dans la vie !

Vous venez me voir , me voilà.

DIOGÈNE, à Straton.

Son accueil est riant ; mais il est un peu brusque :

On voit déjà que la vapeur l'offusque.

STRATON,

COMÉDIE.

61

STRATON, à *Diogene*.

C'est dommage, autrefois aurait-on craint cela ?

DIOGENE, à *Démocrite*.

Nous reconnoissez-vous ?

DÉMOCRITE.

Oh ! oui, Messieurs, sans peine...

D'abord, à vos haillons, je connois Diogene...

Voilà Monsieur Straton, grave Stoïcien,

Qui de tout assurer, de tout savoir se pique,

Un des arcs-boutans du Portique....

Pour Aristippe et moi, peuple Pyrrhonien,

Depuis long-tems nous nous connoissons bien.

STRATON.

Il n'a pas perdu connoissance.

DIOGENE, le voyant rire de sa figure.

Non ; mais voici, je erois, son accès qui commence.

Qu'en dites-vous ?

ARISTIPPE.

Moi ? je n'y connois rien.

DÉMOCRITE.

Eh ! bien, Messieurs, vous qui venez d'Abdère,

Dites-nous quelque nouveauté.

DIOGENE.

Volontiers ; mais j'en sais qui pourroient vous déplaire ;

DÉMOCRITE.

A moi ? vous vous trompez : j'aime la vérité ;

Et, sans elle, entre nous plus de société.

DIOGENE.

Eh ! bien, puisqu'avec vous il faut être sincère,

On dit que, depuis peu, votre bon sens s'altère.

52 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

DÉMOCRITE.

Vous teniez donc me voir par curiosité ?
Pour vous épargner le voyage,
Je vous aurois écrit, avec sincérité,
Que je ne me crois pas trop sage.

DIOGÈNE.

Mais est-il bien vrai qu'à votre âge,
Vous allez épouser certain jeune tendron ?

DÉMOCRITE,

Je parle sur ce mariage
À la manière de Pyrrhon,
Et je ne dis ni oui, ni non.

DIOGÈNE.

À vos meilleurs amis pourquoi cacher la chose ?
En auriez-vous quelque secrète cause ?

DÉMOCRITE.

Vous souvient-il qu'un jour certain homme indiscret
Vous prioit d'offrir à sa vue
Je ne sais quoi, qu'en pleine rue,
Sous le manteau, vous portiez en secret ?
Si je ne veux pas qu'on le sache,
Lui dites-vous, esprit tortu,
Pourquoi me le demandes-tu,
Quand tu vois que je te le cache ?

ARISTIPPE.

Voilà des curieux l'ordinaire succès.
Diogene, ceci ne sent pas trop l'accès.

DIOGÈNE.

Il a raison; oui, changeons de matière.

COMÉDIE.

63

DÉMOCRITE.

Changeons, solt. Accordez, Messieurs, à ma priere
De résoudre entre vous ce point :
Doit-on aimer, ou n'aimer point ?

DIOGÈNE.

La chose à décider me paroît difficile.
Quand Lais avec moi le prend du mauvais ton,
L'amour m'échauffe trop la bile ;
Mais quand elle change de style,
Et prend l'air un peu plus mouton,
L'amour est bon, mais je vous dis, fort bon.

DÉMOCRITE.

Et qu'en dit le grave Straton ?

STRATON.

En aimant la raison s'oublie :
Sans la raison l'homme est un sot.
L'amour est donc une folie,
Par force il faut lâcher le mot ;
Mais, du moins, c'est la plus jolie.

DÉMOCRITE.

Vous, Aristippe, à votre tour,
Pensez-vous si mal de l'amour ?

ARISTIPPE.

Moi ? j'accorde fort bien l'amour et la sagesse ;
J'en prends un peu, selon l'occasion,
Et ma raison n'y voit rien qui la blesse :
Il est chez moi plaisir, et jamais passion.
La passion seule est foiblesse,
Et voilà ma conclusion.

F ij

64 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

DÉMOCRITE.

Il est peine et plaisir , au sens de Diogene ;

Il est folie , à celui de Straton ;

Chez Aristippe , il est plaisir sans peine :

Lequel des trois en croira-t-on ?

Ou soyez sur l'amour d'accord tous trois ensemble ,

Ou laissez-moi , Messieurs, aimer , si bon me semble.

DIOGENE , à *Aristippe*.

Il conclut vraiment assez bien.

ARISTIPPE , à *Diogene*.

S'il est fou, c'est si peu que rien.

STRATON , à *tous les deux*.

Laissons-là les amours , et tout ce badinage :

Telle matiere est indigne du sage ;

Eprouvons son esprit , pour le connoître mieux ,

Sur des sujets plus sérieux....

(*A Démocrite.*)

Çà , parlons de philosophie.

DÉMOCRITE.

Soit.

STRATON.

A quoi vous appliquez-vous ?

Je veux dire à quelle partie ?

DÉMOCRITE.

M'appliquer ? je croirois être au nombre des fous ,

\ En m'appliquant à cela de ma vie.

Quelquefois je m'y divertis ,

Et me fais une comédie

De la fureur des différens partis.

COMÉDIE.

65

STRATON.

Mais, on est de quelqu'un : voyons quel est le vôtre ?

DÉMOCRITE.

Tout ce que l'on croyoit ei-devant bien connu ,

Est renversé par le dernier venu ,

Et ce dernier le sera par un autre ;

Je suis donc du parti qui de-là conclut bien

Que vous , ni moi , Messieurs , ne saurons jamais rien.

DIOGENE.

Mais cela n'est pas bon à dire ,

Et pourroit vous décréditer.

ARISTIPPE.

Bon ! il ne le dit que pour rire :

Rire n'est pas argumenter.

DÉMOCRITE.

Les fous ne savent point flatter.

STRATON.

Mais vous philosophez vous-même ,

Et vous avez fait un système ?

DÉMOCRITE.

Philosopher est un métier

Où chacun produit sa chimere :

Pour la mienne , Messieurs , quartier ;

Car quiconque y croit voir la vérité bien claire ,

Me fait rire tout le premier.

ARISTIPPE, à Straton et Diogene.

Sa folie est du moins sincere.

STRATON, à Démocrite.

Auriez vous donc renoncé tout-à-fait

Au métier que vous avez fait ?

F iij

66 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

D É M O C R I T E.

Oh! que non! Je renonce à la métaphysique,
Que j'appelle châteaux en l'air.

D I O G E N E.

Dans la physique, y voyez-vous plus clair?

D É M O C R I T E.

Pas de beaucoup, un peu dans la rustique;
Car à l'agriculture à présent je l'applique,
Et c'est son plus utile emploi.
Nous soutenons des thèses de physique,
Mon vigneron, mon jardinier et moi;
Mais toujours mes raisons cedent à leur pratique,
Et, quand nous disputons au milieu de mes choux,
Le philosophe a souvent le dessous.

D I O G E N E, à *Aristippe et Straton*.

Mais, Messieurs, ce discours me pique,
Il met son jardinier presque au-dessus de nous.

A R I S T I P P E, à *Diogene*.

Il faut laisser dire les fous.

S T R A T O N.

Le potager, sans doute, est votre botanique?

D É M O C R I T E.

Je vous l'ai dit. J'emploie un peu de mécanique
Quand je fais travailler chez moi;
Et je dirige son emploi
A soulager mon domestique
Par quelques instrumens nouveaux
Qui facilitent les travaux;
Aujourd'hui c'est un cric, demain une poulie.

COMÉDIE.

67

STRATON.

Le bel emploi pour la philosophie!

DÉMOCRITE.

Je ne ravalé en rien sa dignité,
Quand j'y cherche l'utilité.

DIOGENE.

Et la morale, à vos choux inutile,
Par conséquent vous occupe le moins?

DÉMOCRITE.

Elle est l'unique objet digne de tous mes soins;
C'est elle qui me rend et joyeux et tranquille,
Le plus grand de tous mes besoins.

DIOGENE, à *Aristippe et Straton*.
Vous allez voir qu'il vous va dire
Que la morale le fait tire.

DÉMOCRITE.

Eh ! vraiment oui, vous y voilà ;
Elle n'est bonne qu'à cela :
De notre cœur elle est la médecine ,
Y calmant la guerre intestine
Qu'y cause chaque passion ;
Elle guérit l'imagination
De tout objet qui la chagrine ,
Et notre ame par-là goûte un repos constant ;
Or, on rit quand on est content.

DIOGENE, à *Aristippe et Straton*.
Malgré tout ce qu'en on peut dire ,

68 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

Il n'est pas si fou qu'on le croit ,
Ne fut-ce que par cet endroit.

(*Démocrite pousse de tems en tems des éclats de rire , en regardant la figure comique de Diogene.*)

Je voudrois seulement qu'il s'empêchât de rire.

D É M O C R I T E.

Mais , à propos , Messieurs, vous venez d'assez loin :
Il faut vous rafraîchir ; vous en avez besoin.

Le dîner vous attend sur table ;

J'ai d'assez bon vin au buffet ,

Et c'est moi-même qui l'ai fait :

Quand on fait de bon vin , n'est-on pas raisonnable ?

A R I S T I P P E , à *Diogene et Straton.*

Courage ! Allons , Messieurs ; car si son vin est bon ,
J'augure bien de sa raison.

D I O G E N E.

Buvons toujours , si le vin est passable ,
Que notre hôte soit sage ou non.

S C E N E X I.

M Y S I S et les précédens.

M Y S I S.

U N Médecin arrive ici d'Abdere ,
Monsieur , qui demande à vous voir.

D É M O C R I T E.

C'est , je crois , Hippocrate , allons le recevoir....
Messieurs , un tel convive aura de quoi vous plaire ;

COMÉDIE.

69

C'est un homme d'un grand savoir,
Et sur-tout un ami d'un joyeux caractère....

Mysis, comment à-peu-près est-il fait?
Hippocrate n'est pas de bien haute stature.

M Y S I S.

C'est un petit homme propre,
Courtant, ramassé, guilleret,
Assez content de sa figure,
Qui fait un peu le dameret,
Et qui, malgré sa barbe grise,
Pour cacher ses ans, s'adonise;
Un beau petit jeune vieillard,

Que l'on ne prendroit point pour homme de son art,
Excepté que ses mains sont assez familières.

D É M O C R I T E.

C'est lui; je reconnois ses trop libres manières.

M Y S I S.

Comment! tout en entrant il vouloit m'en conter.

D É M O C R I T E.

Je lui dois des égards : allons m'en acquitter.

Si Damastus ici l'envoie,

Pour me guérir de trop de joie,

Il s'est trompé bien fort; car il va l'augmenter.

Fin du second Acte.

70 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DÉMOCRITE, *seul.*

J'AI pris congé de nos Savans ;
Hippocrate avec eux étoit prêt à conclure
Qu'il me restoit quelque bon sens :
La chose apparemment n'est pas encor bien sûre ,
Puisqu'ils disputent si long-tems ,
Car il sait bien qu'en ce lieu je l'attends....
Mais qui fait accourir Philolaüs si vite ?

SCENE II.

PHILOLAUS, DÉMOCRITE.

PHILOLAUS.

AH ! mon ami , tout est perdu !
Le Sénat contre vous de plus en plus s'irrite ;
Le bruit de votre exil est par-tout répandu.
Vos gens, qui de Sophie ont escorté la mere ,
Dans ce moment sont de retour d'Abdere ,

Et m'ont dit que l'ayant elle-même entendu,
 Au lieu d'aller au Temple y faire sa prière,
 Se rendant au logis du premier Sénateur,

... Elle y succombe à sa douleur....

Mais, quoi ! ce que je dis ne vous afflige guère ?
 Est-il donc tems de rire au milieu du malheur ?

DÉMOCRITE.

Je ris de vos frayeurs sur un bruit populaire ;
 Vous savez Philoxène au Sénat mon appui.

PHILOLAUS,

Gardez-vous de compter sur lui !
 Dans sa propre maison il arrête la mère ;
 Vous ne la verrez d'aujourd'hui.
 Les autres Sénateurs, parens de votre frère,
 L'ont emporté dans cette affaire.
 Votre livre nouveau les faisoit balancer ;
 Mais l'exil est conclu , la Sentence en est prêtée ;
 Tantôt des Députés viendront vous l'annoncer ,
 Philoxène a voulu lui-même être à leur tête.

DÉMOCRITE.

Le peuple a son avis , le Sénat a le sien ;
 L'équité du dernier me fait espérer bien ;
 Ses lumières, sur-tout, fondent cette espérance.
 Allez dire à mes gens de garder le silence,
 Et que de tout ceci les sœurs n'apprennent rien.

PHILOLAUS.

Vous avez trop de confiance.

74 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

N'est exempt de folie , et qu'aucun ne le croit.
Je vous paroîtrai sage , ou du moins raisonnable ,
J'en pourrai croire autant de vous ,
Si notre folie est semblable ,
Et pourtant vous et moi n'en serons pas moins fous.

H I P P O C R A T E .

Je ne me crois point fou , quoi que vous puissiez dire.

D É M O C R I T E .

Et voilà ce qui me fait rire :
Nous connoîtrons bientôt si vous ne l'êtes point.

H I P P O C R A T E .

En attendant , venons au plus dangereux point ,
A votre hymen futur avec une affranchie
Que Damastus soutient votre grande folie.
Vous voulez épouser , dit-on ,
Une fille qui fut jadis dans l'esclavage :
Est-ce agir en homme bien sage ?
Là , faites-y réflexion.

D É M O C R I T E .

Avez-vous vu la fille ?

H I P P O C R A T E .

Non.

Faites-la moi donc voir , j'en ai très-grande envie.

D É M O C R I T E .

Holà ! quelqu'un ; qu'on appelle Sophie.

H I P P O C R A T E .

Vous , un sage , un savant , homme d'un si grand nom ,
Un héros en philosophie ,
Vous abandonnez-vous à votre passion ?

Bien est-il vrai qu'on dit que la fille est jolie ;
Mais il faut résister à la tentation.

DÉMOCRITE.

Mon ami , je vous remercie ;
Et je n'attendois pas un conseil moins prudent
D'un véritable Hippolyte en sagesse ,
Sur qui l'amour n'eut jamais d'ascendant ,
Surpassant en cela tous les sages de Grece.

HIPPOCRATE.

Ah ! ah ! vous me raillez ? je le mérite bien ;
Je ne suis pas un sot , et vous ne risquez rien.
Oui , mon ami , je le confesse ,
L'amour fut toujours ma foiblesse :
Par mon tempérament j'y suis un peu porté ;
Mais cette agréable folie
De tant de soins fâcheux m'a si fort agité
Pendant tout le cours de ma vie ,
Que j'en suis à présent tout-à-fait dégoûté.

DÉMOCRITE.

On vient... Ah ! bon , c'est justement Sophie.

76 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

S C E N E I V.

SOPHIE, MY SIS, *qui va bientôt se cacher* ; DÉMOCRITE,
HIPPOCRATE.

MY SIS, à Sophie au fond du Théâtre.

C'EST vous que l'on demande; allez vous présenter :
En secret, moi, je veux les écouter.

HIPPOCRATE, *s'échauffant peu à peu à l'aspect de
Sophie.*

Elle est vraiment plus que jolie.

Dieux ! quel éclat ! quelle beauté !

Non, jamais dans une affranchie

Je ne vis tant de grace et tant de dignité...

Mais profitons du droit de la cérémonie.

(*Il s'approche d'elle pour prendre un baiser.*)

SOPHIE, *se retirant.*

Seigneur, dispensez-moi de ce droit, je vous prie.

HIPPOCRATE.

Un baiser de civilité

S'accorde après un long voyage ;

La politesse vous engage

A souffrir cette liberté :

A la ville, à la cour, c'est par-tout un usage.

SOPHIE.

Je fus élevée au village,

Pardonnez ma rusticité.

HIPPOCRATE.

Mais, charmante Sophie, un esprit si sauvage
Gâte en vous l'air de qualité.

SOPHIE.

Il me conviendrait mal dans un si bas étage ;
Je ne l'ai jamais souhaité.

HIPPOCRATE.

Ah ! mon ami, l'aimable fille !

On lit dans ses beaux yeux une noble pudeur :
Elle est assurément d'une illustre famille ;

Son air prévient et va d'abord au cœur.

Donnez incessamment un époux à la belle,
Qui change sa fortune, et qui soit digne d'elle ;

Oui, le plus tôt est le meilleur :

Un époux à son âge est une bonne chose.

(*A Sophie.*)

Eh bien ! que dites-vous de ce que je propose ?

SOPHIE.

Que vous pouvez, Seigneur, parler un peu plus bas,
En donnant votre avis au Seigneur Démocrite.

HIPPOCRATE.

Quoi ! le mot d'époux vous irrite ?

SOPHIE.

Fille pour qui ce mot peut avoir des appas,

Quand on le lui prononce en face,

Doit cacher ses desirs, et cela l'embarrasse ;

Fille à qui l'hymen ne plaît pas,

De son dégoût pour lui quelque aveu qu'elle fasse,

On croit toujours qu'il est fait par grimace :

Le mot est fatigant dans l'un et l'autre cas.

72 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

HIPPOCRATE.

Ah ! si le mot vous fait de l'embarras ,
Pour l'hymen tout au moins je vous demande grace !
Vous devez mieux user des présens précieux
Que vous ont accordé les Dieux.

DÉMOCRITE.

Je lui laisse en cela liberté toute entière.

SOPHIE.

Changeons , s'il vous plaît , de matière.

HIPPOCRATE.

Que sa bouche est touchante ! et qu'elle parle bien !
Faut-il que le respect près d'elle me retienne !
Ah ! s'il m'étoit permis d'en approcher la mienne...

(*Sophie retire sa main qu'il veut baiser.*)

Mais pour la main... Comment ! je ne baiserais rien ?

Mon art permet, du moins , et même ordonne
De consulter d'abord le mouvement du pouls.

SOPHIE.

Mon pouls m'indique une santé fort bonne.
Adieu ; car il paroît trop agité chez vous.

(*Elle sort.*)

HIPPOCRATE.

Elle a raison , je lui pardonne.

SCÈNE V.

DÉMOCRITE , HIPPOCRATE ; MYSIS , *cachée*.

HIPPOCRATE.

LA voilà donc, celle que vous aimez,
Jusqu'à vouloir en faire votre femme ?
Ce n'est plus moi qui vous en blâme.

DÉMOCRITE.

Je n'ai point là-dessus de desseins bien formés ,
Que me conseillez-vous , en ami ?

HIPPOCRATE.

Vous vous adressez mal. Par mon ami

DÉMOCRITE.

Pourquoi donc ?

HIPPOCRATE.

Je ne sai ,

Dans ce conseil je suis embarrassé ;
Car si vous ne l'aimiez , je l'aimerois peut-être ,
Et mon conseil alors seroit intéressé.
Mais aussi , devenir le rival de son maître ,

C'est ce que je ne ferai pas.

DÉMOCRITE , *bas d'abord*.

Je l'ai prévu... Sortez d'un pareil embarras ,
Conseillez librement , et que rien ne vous gêne ,
Ne me comptez point son amant :

80 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU.

Ma passion pour elle est encore incertaine ;
Parlez-moi très-sincèrement.

H I P P O C R A T E.

Allons , soit. En hymen , avant toute autre chose ,
On doit consulter sa santé ;

La vôtre est délicate , un doux lien l'expose
A l'entière débilité :

La fille est belle ; on a de la fragilité :
On se tue à l'aimer , et l'hymen en est cause.

D É M O C R I T E.

Mais vous , dont le tempérament
Est de plus ardente nature ,
Et qui , comme on sait , en aimant ,
N'avez point gardé de mesure ,
Plus âgé , plus cassé , je croi ,
Pensez-vous que l'hymen vous soit plus sain qu'à moi ?

H I P P O C R A T E.

Soit , vous avez été plus sage ;
Mais songez-vous aussi que je suis Médecin ?
Que ma science a l'avantage
De rendre l'homme et plus jeune et plus sain ?
Et qu'en hymen elle corrige l'âge ?

D É M O C R I T E.

Votre art souvent , par trop de soin ,
De la santé hâte bien la ruine ,
Et , sur-tout en hymen , est un fâcheux besoin ;
Et quand l'amour prend médecine ,
C'est signe qu'il n'ira pas loin.

H I P P O C R A T E , à l'oreille.

Mais ne craignez-vous point un peu le cocuage ?

DÉMOCRITE, *de même.*

Et vous, qui me passez en âge,
Vous croyez-vous plus exempt de ce mal ?
Votre art a-t-il trouvé quelque bon cordial,
Qui pour le supporter augmente le courage ?

HIPPOCRATE.

Les sanguins comme nous s'en accommodent mieux
Que ces tempéramens ou froids, ou bilieux :
D'ailleurs en grisonnant l'homme devient plus sage ;
Il sait tout doucement se soumettre à l'usage.

DÉMOCRITE.

Voilà de vos avis le plus judicieux.
Çà, mon ami, soyons un moment sérieux ;
Quand vous voulez ici prendre encore une femme,
Parlez-vous du fond de votre ame ?
Car vous en avez deux, du moins, on me l'a dit.

HIPPOCRATE.

Qui vous a fait ce faux récit ?

DÉMOCRITE.

Mais qu'avez-vous donc fait de la jeune orpheline
Qu'on éleva chez vous, et qu'on nommoit *Ægine* ?

HIPPOCRATE.

Mon pere, homme très-dur, très-avare et très-fin,
Apprit notre hymen clandestin,
Me fit faire un très-grand voyage,
Enleva mon secret ménage,
Fit casser mon hymen, d'un pouvoir absolu ;
Un autre étoit tout résolu
Avec une très-laide fille,
Mais riche, et d'illustre famille,

81 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ;

Dont l'esprit m'a toujours déplu ,
Et , malgré sa richesse et sa grande origine ,
A mon retour je fis par-tout chercher Ægine ;
Mais par l'accablement des rigueurs de leur sort ,
La mere et les enfans , hélas ! tout étoit mort.

D É M O C R I T E .

Mais la laide , l'est-elle ? est-ce une chose sûre ?

H I P P O C R A T E .

Oui , pour la réchapper mes soins ont été vains ;
Elle mourut naguere entre mes mains.

D É M O C R I T E .

Vous ne fites jamais de plus heureuse cure.
Puisque vous êtes veuf , il ne tiendra qu'à vous
De devenir encore époux ,
Et vous ferez en homme sage.
Vous étiez vif autrefois en amour ,
Mais ce feu s'éteint avec l'âge.

H I P P O C R A T E .

Au contraire , à présent je le suis davantage ;
Quand on devient sur le retour ,
Le tems d'aimer est cher , et par ménage
Je me hâte d'en faire usage.

D É M O C R I T E .

Pour le mieux ménager , sans un plus long détour ,
Dès aujourd'hui la chose sera faite :
Philolaüs aime aussi la cadette ;
Par votre double hymen finissons ce grand jour.
Bien plus , j'y veux ajouter une fête ,
Que depuis long-tems je tiens prête ;

Citadins, habitans de mon joyeux séjour
L'exécuteront tour à tour.

M Y S I S , sortant de sa cachette.

Sortons; eh! que m'importe à présent qu'on me voie!..

Mon cher maître, je suis au comble de la joie,

Par hasard j'ai tout entendu:

Vous m'accordez l'amant que j'aime;

Mon cher beau-frère prétendu

Obtient de vous ma sœur de même.

Tout conspire à notre bonheur;

Je vais, je cours, je vole en avertir ma sœur.

(Elle sort.)

S C E N E V I.

D É M O C R I T E , H I P P O C R A T E .

D É M O C R I T E .

LA folle va bientôt nous envoyer Sophie:

Laissez-nous seuls, faites deux ou trois tours;

Je ferai naître en elle une plus forte envie

De bien écouter vos amours.

H I P P O C R A T E .

Oui, je crois vos conseils pour moi d'un grand secours.

(Il sort.)

SCENE VII.

DÉMOCRITE, *seul.*

LA raillerie est un peu forte :
Je le joue, il n'y manque rien ;
Sa foiblesse mérite bien
Qu'on la corrige de la sorte.

Il croit qu'on va l'aimer, et dès le premier jour.
Est-il possible, ô Dieux ! que ce qu'on nomme amour
Rende un homme d'esprit si vain, si ridicule !

Son exemple me fait trembler ;
Ne suis-je point aussi crédule ?
Oui, je crains de lui ressembler,

Et je puis comme lui m'imaginer qu'on m'aime,
A force de le souhaiter.

Mais quoi ! quand Sophie elle-même
A cacher son amour sent une peine extrême,

N'ai-je pas lieu de m'en flatter ?
Ah ! tâchons encor d'en douter,
Croyons-en mes vaines alarmes ;

C'est un nouveau plaisir que mon cœur va goûter,
Et l'éclaircissement a pour moi trop de charmes.....
La voici, cachons-nous pour pénétrer son cœur ;
Attendons ici près qu'elle ait quitté sa sœur.

(*Il se cache.*)

SCENE VIII.

SCÈNE VIII.

SOPHIE, MYSSIS; DÉMOCRITE *paraît de
tems en tems au fond du Théâtre.*

SOPHIE.

EH! bien, ma sœur, qu'avez-vous à m'apprendre?
Pourquoi m'amener en ce lieu?

MYSSIS.

Ecoutez un secret qui va bien vous surprendre,
Vous allez épouser. . . .

SOPHIE.

Après?

MYSSIS.

Un demi-Dieu:

Oui, votre époux futur est un des plus grands hommes

Qu'ait produit le siècle ou nous sommes,

Un géant en savoir qui surpasse l'humain;

Par la taille, entre nous, il est tant soit peu nain.

SOPHIE.

Quel est donc cet époux dont vous flattez mon ame?

Ce géant, ce héros, demi-Dieu prétendu?

MYSSIS.

D'Hippocrate aujourd'hui vous deviendrez la femme;

Il vous aime comme un perdu.

SOPHIE.

Vous m'annoncez toujours de nouvelles merveilles;

Mais ce bruit-ci, de qui l'avez-vous entendu?

H

86 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

M Y S I S .

Du patron , en ce lieu , de mes propres oreilles.
Démocrite , Hippocrate , ici tous deux rendus ,
Viennent de conclure la chose.
Hippocrate et Philolaüs
Seront nos deux époux ; ils en sont convenus ,
Et la nouvelle est fraîche éclosé.

S O P H I E .

Quant à vous , vous n'en doutez plus.
Comme l'hymen est votre grande envie ,
Tout entretien parle d'hymen pour vous ;
Tout homme a le dessein de devenir époux ,
Et vous croyez l'hymen le seul bien de la vie.

M Y S I S .

Et vous , vous pensez aujourd'hui ,
Parce que vous aimez le Seigneur Démocrite ,
Qu'on ne peut être heureuse avec d'autres que lui ,
Qu'il n'est ailleurs aucun mérite.
Sophie , Hippocrate a le sien ,
Et si vous le connoissiez bien ,
Je ne vous verrois pas tant de peine à me croire.
Quelle fortune ! quelle gloire !
Que de bien et d'honneur pleuvront bientôt sur vous !
Epouser le grand Hippocrate ,
Dont la gloire par-tout éclate ,
Dont le savoir est si connu de tous !
En Europe , en Asie , en tous lieux il l'exerce ;
Vous allez voir les Rois de Sicile et de Perse ,
Pour obtenir les soins de votre illustre époux ,
Par des Ambassadeurs tomber à vos genoux.

SOPHIE.

Mysis , quittons ce badinage ;
Vos discours éternels d'époux , de mariage
Pourront bien à la fin attirer mon courroux.

MYSIS.

Je me ris de votre colere :
Je ne perdrai point mon amant ,
Car vous épouserez celui-ci sûrement ;
Vous aurez beau dire et beau faire.

SOPHIE.

Mais, comment donc, ma sœur, parlez-vous tout de bon ?

MYSIS.

On vous forcera bien à ne pas dire non ;
A cet hymen vous êtes obligée
Et par raison et par devoir.....
J'apperçois Démocrite , et vous l'allez savoir ;
En vain vous ferez l'affligée.

SOPHIE.

O Ciel ! je suis au désespoir.

SCENE IX.

DÉMOCRITE, SOPHIE, MYNIS.

DÉMOCRITE, à Mysis.

COMMENT donc ? quel chagrin entre vous deux éclate ?

MYSIS, *sortant.*

Elle ne veut point d'Hippocrate.

H ij

S C E N E X.

S O P H I E , D É M O C R I T E .

S O P H I E , *en pleurs.*

S O U F F R E Z , Seigneur, qu'embrassant vos
genoux,
J'exige une grace de vous.

D É M O C R I T E .

Il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre.

S O P H I E .

Hippocrate, dit-on, veut être mon époux ;
Je ne m'aveugle point, est-ce à moi d'y prétendre ?
Un tel honneur est au-dessus de nous ;
Permettez-moi de m'en défendre.

D É M O C R I T E .

Un vrai mérite à tout est en droit de s'attendre ;
Votre sort avec lui sans doute seroit doux :

Il est pénétré de vos charmes ;

Et si. Mais quoi ! vous redoublez vos larmes ?

S O P H I E .

Non, je ne puis les retenir ,
Quand de prendre un époux on veut m'entretenir.

D É M O C R I T E .

Quoiqu'Hippocrate ait ma parole ,
Je puis encor la dégager :
Cessez de vous en affliger ;
C'est trop tôt concevoir une crainte frivole.

COMÉDIE.

89

Par ses grands biens, par ses rares talens,
J'espérois qu'il pourroit vous plaire;
Vous n'aimez pas les jeunes gens...
Mais vous le refusez, soit, et je romps l'affaire.
Je vous dirai, par avis seulement,
Qu'un si bel établissement
Mérite qu'on y réfléchisse;
Et que quand je serois moi-même votre amant,
J'éteindrois mon amour par un prompt sacrifice,
Pour vous laisser jouir d'un bonheur si charmant.

S O P H I E.

Vous aimeriez, Seigneur, bien foiblement,
Ou ce seroit vous faire une grande injustice.

D É M O C R I T E.

Par le refus de cet illustre époux,
Je connois, ma chere Sophie,
Que cet amour né d'aujourd'hui chez vous,
A chaque instant s'y fortifie....
Mais pourquoi différer de m'en faire l'aveu?

S O P H I E.

Vous auriez trop à vous en plaindre;
Loin de vous déclarer mon feu,
Je ne dois songer qu'à l'éteindre.

D É M O C R I T E.

Vous me savez discret; ce seroit l'être peu
Que de vouloir vous y contraindre.

S O P H I E.

Une éternelle honte, un mortel repentir
Suivroient l'aveu de ma foiblesse;

H 14

90 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

Je connois trop , Seigneur , votre austere sagesse :
Pour pardonner l'amour il faut le ressentir.

D É M O C R I T E .

Je ne crains point que cet aveu m'offense ;

Vous avez trop de bon goût , de prudence
Pour avoir pu choisir un peu digne sujet :
Je sais d'ailleurs l'amour un droit indispensable.

Non , Sophie , il n'est condamnable
Que par le mauvais choix qu'on pourroit avoir fait.

S O P H I E .

On ne pardonne point un amour téméraire ;

Mais , hélas ! est-il volontaire ,
Lorsque d'un mérite parfait ,
Il est un effet nécessaire ?

D É M O C R I T E .

Si là-dessus votre aveu ne m'éclaire ,
Je ne puis décider de sa témérité ;
Mais je ne prétends point pénétrer un mystere
Que vous voulez couvrir de tant d'obscurité.

S O P H I E .

Vous qui lisez si bien dans le fond de mon ame ,
Ignorez-vous l'objet d'une si juste flamme ?

D É M O C R I T E .

Quand je pourrois ne le pas ignorer ,
Oserois-je le déclarer ?

Non , je crains trop de m'y méprendre ,
Soyez libre dans votre choix ;
Non , si je veux jamais l'apprendre ,
Ce doit être par votre voix :

Je le répète encor , je n'ose le connoître.

COMÉDIE.

91

SOPHIE.

Vous ne l'osez, Seigneur, et vous êtes mon maître !

DÉMOCRITE.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'un maître, en le nommant,
Le proposeroit pour amant ?

Je connois votre complaisance,
Qui contre un premier choix peut vous déterminer ;
Vous nommer un amant, seroit presque ordonner
De l'aimer par obéissance.

SOPHIE.

Si le nommer vous fait tant d'embarras,
Seigneur, ne m'y forcez donc pas :
L'imprudente et foible Sophie
Doit cacher son secret le reste de sa vie ;
La raison, le devoir m'en font la dure loi :
Non, ne l'attendez pas de moi.
Je le redis encor, mon amour téméraire
Ne peut trop renfermer d'inutiles soupirs,
Et malgré moi mon cœur a formé des desirs
Qui méritent de vous déplaire.

DÉMOCRITE.

Vous connoissez en moi la tendresse d'un père ;
Jusqu'ici votre cœur ne m'avoit rien caché :
Je vois avec plaisir que l'amour l'a touché ;
Devez-vous là-dessus me faire aucun mystère ?

SOPHIE.

J'en reçois l'exemple de vous,
Qui du Sénat encor me cachez la colère,
Quand je suis le sujet de ce juste courroux.

92 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU,

D É M O C R I T E.

Devois-je vous parler d'une vaine chimere ?

S O P H I E.

Vos secrets sont connus , Seigneur , je les sais tous :
Je n'ai que trop appris votre péril extrême ;
Mais je puis , grace au Ciel , vous en tirer moi-même :
C'est pour me consoler un plaisir assez doux.
Par vos leçons mon cœur est devenu capable
De faire un généreux effort ;
J'appris à respecter les volontés du sort.
Pour vous le rendre favorable ,
A Diane aujourd'hui je consacre mes jours :
Daignez dans ce dessein me prêter du secours ;
Chaque instant près de vous me rendroit plus coupable.
Il faut , Seigneur , il faut vous quitter pour toujours.

D É M O C R I T E , *un genou en terre.*

Ah ! c'en est trop , adorable Sophie ,
Je suis au comble de mes vœux ;
Quittez cette fatale envie ,
Nous sommes réservés pour un sort plus heureux.
Vous m'aimez , et je vous adore ;
Bientôt pour nous vous allez voir éclore
Le bonheur le moins attendu ;
Dans ce jour fortuné vous allez vous connoître.

S O P H I E.

O Ciel ! je vois Philoxene paroître !
Ah ! levez-vous , Seigneur , ou vous êtes perdu.

COMÉDIE.

23

DÉMOCRITE.

Non , je ne risque rien , commencez à me croire ;
Mon respect pour vous fait ma gloire :
Je veux , aux yeux de tous , à vos pieds abattu ,
Rendre un sincère hommage à la même vertu.

SCENE XI.

PHILOXENE , LES DÉPUTÉS , et TOUS LES ACTEURS.

DAMASTUS , à *Philoxene*.

SEIGNEUR , vous voyez sa folie ,
Il ne la peut nier étant pris sur le fait ;
Un Philosophe aux pieds d'une affranchie !
Jugez s'il est un fou parfait.

PHILOXENE , *en riant*.

Le voilà convaincu de bien aimer Sophie.

DÉMOCRITE.

Jel'avoue , et même à l'excès.

DAMASTUS.

Il travaille lui-même à perdre son procès.

HIPPOCRATE , à *Philoxene*.

Seigneur , ce n'est pas là sa plus grande sottise ;
Je voulois bien l'épouser , moi :
Quand on a de grands biens , il est permis , je croi ,
De choisir épouse à sa guise ;
Mais après me l'avoir promise ,
Je le trouve à ses pieds qui me manque de foi.

94 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

PHILOXENE.

Mais quand à cet hymen votre main se destine ,
Qu'avez-vous fait , Seigneur , de votre épouse Ægine ?

HIPPOCRATE.

Hélas ! je la regrette encore à tout moment ;
Seigneur , elle est au monument.

PHILOXENE.

Eh ! mon ami , qu'alliez-vous faire ?
Ægine encor chez moi respire dans Abdere ,
Et , malgré son chagrin conservant ses attraits ,
Est plus aimable que jamais....
Mes belles , voilà votre pere.

HIPPOCRATE.

Dieux ! étois-je aveugle en ce jour ?
Sophie offre à mes yeux tous les traits de sa mere
Qui confondoient en moi la nature et l'amour.
Eh ! par quel coup du sort trouvai-je en ce séjour
Une famille à mes desirs si chere ?

DÉMOCRITE.

Votre pere inhumain les remit autrefois
Entre les mains d'un vieux Corsaire
Qui vint les vendre dans Abdere ;
Je les achetai toutes trois ,
Reconnoissant Ægine en la voyant paroître.
Dans un second hymen vous étiez engagé ,
A vous cacher leur sort je n'ai rien négligé ;
Car , que sait-on , pour les avoir , peut-être ,
Votre amour eût fait l'entagé.
Je m'en suis volontiers chargé
Comme de ma propre famille ;

Vous voyez ce que j'en ai fait.
Or, vous ne voulez pas épouser votre fille,
Et je crois être mieux son fait.

HIPPOCRATE.

Trop heureux de trouver un gendre, ami parfait.

DÉMOCRITE.

Philolaüs tout prêt d'épouser la cadette,
Ignorant sa naissance et n'en espérant rien,
A prouvé qu'à présent il la mérite bien.

HIPPOCRATE.

Accordez-lui ce que son cœur souhaite,
Qu'il soit votre gendre et le mien.

SOPHIE.

Seigneur, quand vous daignez vous nommer notre pere,
Mon esprit étonné d'un si parfait bonheur,
Peut-il vous exprimer les transports de mon cœur ?
Je sentir ce bonheur, l'admirer et me taire,
Ah ! c'est tout ce que je puis faire.

MYSI.

Moi, ma sœur, plus sensible et plus vive que vous,
Je ne puis renfermer le bonheur qui me flatte...

(A Hippocrate.)

Mon cher pere, il faut qu'il éclate :
Que de bien à la fois le Ciel répand sur nous !
Un pere illustre et riche ; et, de plus, deux époux !

PHILOXENE, à Démocrite.

Il est tems d'annoncer ce que le Sénat pense
Sur ce qu'on nomme en vous, Seigneur, extravagance.
Nos Sénateurs ont lu votre ouvrage nouveau,
Et l'ont jugé l'effort d'un esprit si sublime,

26 DÉMOCRITE PRÉTENDU FOU ,

Ecrit d'un style et si clair et si beau ,
Que pour vous en marquer une sincere estime ,
Ils m'ont chargé de leurs présens.
Je vous apporte en or cinq cents talens ,
Pour fournir aux besoins de votre illustre vie ,
Et pour la dot de l'aimable Sophie.

D A M A S T U S .

O Ciel ! à cet affront me serois-je attendu ?
Ah ! c'en est fait , mon honneur est perdu.

D É M O C R I T E .

Non , mon frere , oubliez seulement votre haine ;
Embrassons-nous , aimons-nous bien :
Votre épouse à présent , sans souffrir nulle gêne ,
Peut voir sa belle-sœur , il ne lui manque rien ,
Ni la naissance , ni le bien....

Çà , mes amis , voyons cette heureuse journée
Par une fête terminée :

Thalie arrive ici dans son pays natal ,
Et vient rire avec nous de l'humaine folie ;
Elle y donna jadis l'utile original
De l'innocente raillerie :
J'en garde pour vous la copie.

SCENE XII

SCENE XII et dernière.

(*Les Bourgeois d'Abdère qui ont des Maisons de Campagne dans le Village de Démocrite, et quelques-uns de ses Habitans, exécutent la fête sous les personnages de Thalie, Muse de la Comédie, et de sa suite; c'est-à-dire, des Ris, des Jeux et des Graces badines.*)

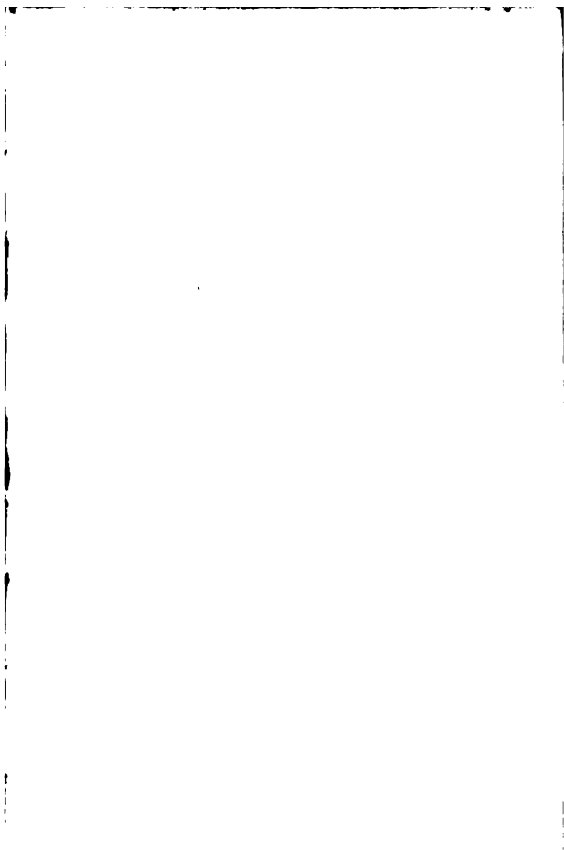
THALIE chantant une tourte.

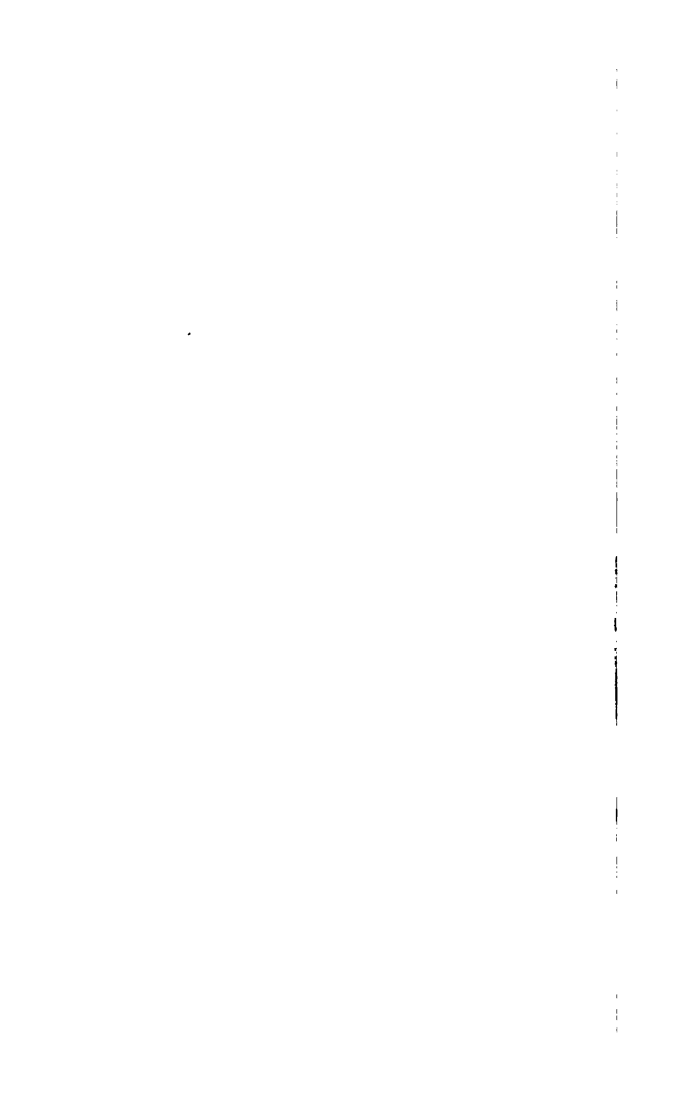
L'UTILE satire
Tient ici son Empire;
Mortels, accourez tous,
Venez apprendre à rire:
Nous rions des fous,
Reconnoissez-vous.

LE CHŒUR.
Nous rions des fous,
Reconnoissez-vous.

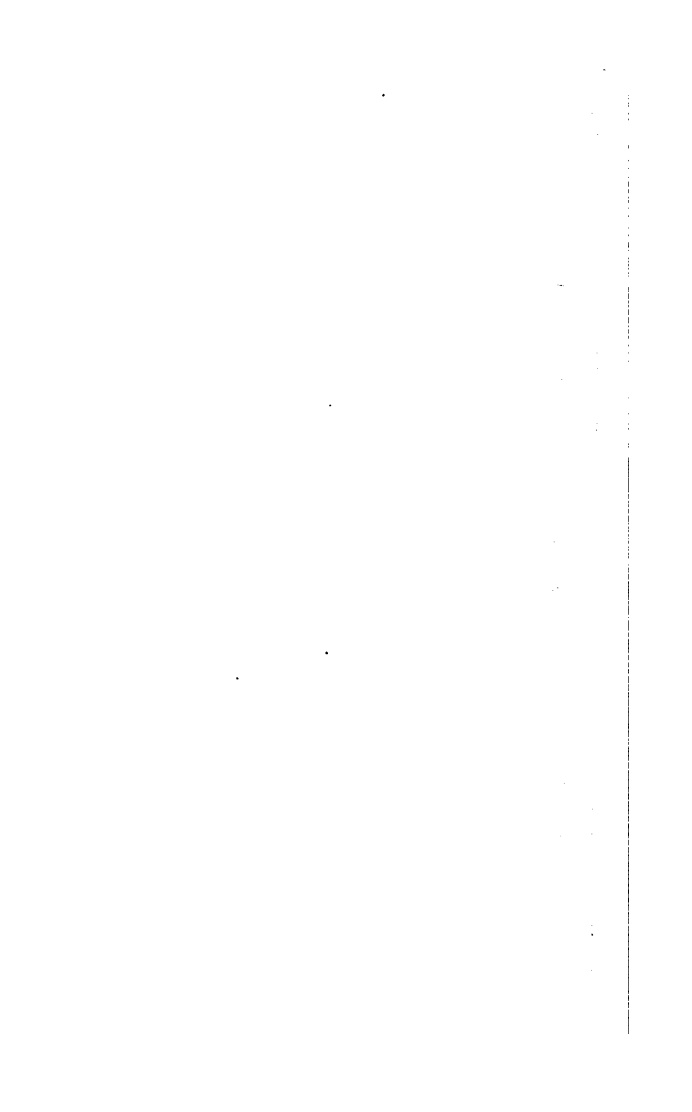
THALIE.
Momus, plein d'âlegresse,
Dans mes jeux s'intéresse,
Et par mille bons mots
Y corrige les sots,
L'esprit dur et bizarre,
Le trop hardi menteur,
L'hypocrite imposteur,
Le joueur, l'avare,

ms
H
P





1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".



SEP 10 1941

